

« Tester la littéralité : tel est le sort que j'ai essayé d'appliquer aux masses de phrases en supposé métal trempé de *Mein Kampf*. (J'emploie ici immédiatement le régime métaphorique, afin de pouvoir objectiver un peu mieux la chose entreprise.) Vu la contrainte du matériau employé, la langue d'Hitler promet un avenir aussi enthousiasmant qu'une université d'été au Medef de la pensée, allié à un immense week-end coincé chez les scouts de la syntaxe. J'y retrouve cette démonstration qu'Hannah Arendt a rendue explicite dans son *Eichmann à Jérusalem*, quand elle décrit l'assujettissement du nazi à une langue faite de stéréotypes, de stéréotypie, une langue composée d'expressions "toutes faites" typiques, prêtes à l'emploi, où l'invention représente l'immense et unique danger. L'aspect entrepreneurial de certaines expressions n'a pas quitté l'espace expressif qui, du management au coaching, préoccupe encore l'ordre des discours, de 1924 à nos jours. Aussi la chose intéressante était de rendre patent cet état d'ultralibéralisme généré par un délire cosmogonique – Dieu lui parle, lui chuchote des pensées d'organigramme. C'est tout ce mélange post-hypnotique de la langue qu'il fallait faire miroiter. » (Stéphane Bérard)

Stéphane Bérard

<http://www.documentsdartistes.org/artistes/berard/repro.html>
<http://galerieevameyer.com/artistes/oeuvres/89/stephane-berard>

Stéphane Bérard

Mon Combat – Nouvelle traduction



MON COMBAT

Stéphane Bérard

Mon combat
nouvelle traduction

Tout Français doit lire ce livre.

Maréchal LYAUTEY

Asservissement au lecteur, cet avertissement, je souligne la réversibilité de cette injonction possible. L'avertissement au lecteur rendu obligatoire par jugement de la cour d'appel de Paris¹ n'est en rien suffisant. Le livre existe et les pages sont colorées de manière à presque pouvoir mieux les arracher. L'avertissement au lecteur tombé en plines vacances d'été, un 11 juillet 1979 – je devais être aux Lecques, commune de Saint-Cyr-sur-Mer – n'aide en rien, il crédibilise presque l'auteur de cet ouvrage d'une aura d'efficace littéraire, au sens d'intellection vivace et autres déductions alors qu'au fil de la lecture des phrases qu'il aligne, l'on se rend vite compte de la faiblesse de sa langue, de la pauvreté de son style, ses réflexions, sa syntaxe, d'aucune invention sauf à deux peut-être trois accidents – ce qui fait peu sur les deux tomes initiaux –, touchant au délire, psychiatrique cette fois telle cette croyance magique à la destruction du monde, la planète entière se

I. Il s'agit de l'avertissement rendu obligatoire par arrêt de la cour d'appel de Paris du 11 juillet 1979. Voir *infra*, p. 183.

changeant soudainement physiquement en désert si les Juifs dirigeaient l'Autriche, par exemple. C'est par la langue de l'occupé voire du préoccupé, par la gradation des sanctions des verbes et des nominations que je décidai de m'occuper personnellement de son petit délire. Le rendre au monde quand d'aucuns peuvent le lire le recevoir – sous pli discret – sans annotation, sans appareil critique politique, sociologique aucun. Il n'existe pas en France une seule édition commentée de ce livre. Il reste à ce jour intouché, prêt, finalement, à continuer un travail de propagande, encouragé par les quatre pages fluo mettant en garde le lecteur courageux – car il faut du courage pour aller plus loin que le premier chapitre de l'original. Comme l'armée prend en elle parfois quelques reporters de guerre embedded au plus près, dis-je, de ses gestes, ses phrases, un essai d'appareillage critique, embarqué.

S.B.

Avant-propos

 LE PREMIER JOUR D'AVRIL 1924, c'est Munich qui m'embastille à Lansberg-am-Lech. Toute première fois où l'on me donne du temps afin de retranscrire quelques idées couchées à même la paille au-dessus de ma nuque, afin de les voir se dresser et marcher à travers la cambrousse, le pays, le débordant *in fine*. Il me faut bien vous l'avouer, quelque chose de trop puissant me pousse d'aller féconder les esprits.

Début,
milieu,
fin.

Je me sens d'attaque pour démontrer par A + B ma «formation», afin que cela éclaire d'un faisceau l'estime de toute compréhension, en lutte contre justement toute une presse assez orientée qui essaye de me descendre en plein vol. Aussi, je ne pense pas à des éloignés de ces contingences, mais plutôt à des aficionados, disons, qui de cœur me suivent mais d'esprit ont encore un peu de mal à bien entrer dans le livre. Alors que, justement, c'est à l'oral que se fait 85 % du travail, j'ai décidé du livre. Non par contradic-

tion, bien que cela, on le verra, eût pu m'exciter mais non. Une fois pour toutes, toute religion pour exister a besoin d'une grotte, d'une bible, voilà.

Chapitre Premier
LA MAISON FAMILIALE

Prédestiné, je nais à Braunau-am-Inn, des vacances, vous dis-je, comme la chaîne reliant aux hommes des boulets, sa chaîne d'hôtels terminant en suffixe le patelin frontalier allamant «à la manque», j'aime à dire, car l'Autriche est une envie d'Allemagne.

C'est vers une infusion que nous nous dirigeons, je pense, mêlant nos artisans, nos savoir-faire, nos liqueurs, notre amidon même qui redresse nos jabots des dimanches ou à la noce, bref, qu'à cela ne tienne, il faut attacher ces deux-là n'importe comment, sinon ce n'est même pas la peine de penser aux petites pépés marocaines ou madagascariennes, non-non, il faut d'abord nous entre-coloniser. Austro-Allemand ou vice-versa, comme vous voudrez. C'est d'une pierre deux coups ou alors comme d'une bonne épée tirée de l'eau afin d'emporter le monde en des larmes de bonheur, de créer le malheur.

Ah, quel doux phénomène que de faire pleuvoir Greta en moi – l'épée, que dis-je, les larmes par sa lame là, au moins la vie se rime à quelque objet tout à fait présentable.

Aussi mon village natal Braunau-am-Inn incarne complètement parlant ce symbole du devoir de vacances, lorsque plus rien ne vient endiguer le farniente au plus complet effondrement comme un nid sur lui-même, après que la saison fut passée déjà trois ou quatre fois, c'est vous dire, c'est dans ce bled donc qu'un libraire, Johannes Palm, très nationnation, dur avec les Français, décéda pour paraît-il une idée d'Allemagne, sans vendre ses complices fut par un commissaire d'Augsbourg asticoté. Catalysant l'événement qui auréole bientôt tout ce village se rêvant martyr, saint Sébastien enfin jouissant comme l'esclave se rend maître du maître dans certaines histoires de la « Collection verte ».

Oui, car au bout d'un moment, l'esclave impressionne beaucoup et le maître n'en demandait pas tant, en termes de sacrifice... mais je m'égare. Bavarois de cœur, mais politiquement Autrichiens mes parents – j'arrête tout de suite telle rumeur prêtant à mon grand-père des dons de géniteur direct, c'est-à-dire de père ou encore que mon père serait le baron Rothschild, non-non.

Vers 1890, mon père, donc, n'étant pas mon grand-père, est fonctionnaire, consciencieux, pas comme dans le privé où l'on ne pense qu'au vendredi soir. Non ma mère vaque et donne l'amour aux carreaux des fenêtres et à ses enfants.

Peu m'importe cette période car cela sent le faisau, ou l'anguille, bref passons rejoindre mon père muté à Passau (*Deutschland*), il bougeait pas mal en

tant que douanier d'Autriche. Ah! l'Empire austro-hongrois!

Et là, mon père incarne la faillite de l'empire, il était la faille, l'entre-deux! Retour à Linz où il pique du nez en des siestes comme retraite, profitant de la ville qui forcément élargit ses rêves; moi.

Avec une idée d'âpreté, de *situation*, comme on dit, d'affliction de retour au bercail éternel impliquant le « une fois fortune faite », la personnalité villageoise une fois renforcée arrive à dire de meilleures tirades, de façon à rétorquer à qui voudra les mots verts ou bleus les mots qu'il faut et l'attitude décontracte qui va bien.

Sa retraite, les sous-sous cumulant les souvenirs d'oisiveté oubliée, on s'échine au jardinet et harcèle d'un coup de bêche tel ou tel ver de terre annelé gigotant en silence tout l'espace de sa vie, il acquit en Haute-Autriche un bien. Un bien qu'il met en valeur (géraniums, haies taillées, cœurs évidés aux volets) – on imagine le pire.

C'est à cette période qu'arrivent à la mémoire des souvenirs miens, exfiltrés d'autres moments moins gracieux (surprise aux toilettes sexe à la main, diarrhées soudaines en plein repas de famille, port de nu-pieds en beaucoup trop de circonstances – grottes humides bien éclairées, bermuda, hontes d'oreilles dégagées, coupes, idées personnelles répétitives, principe de plaisir). Zéro vocation.

Mais persuasif devant mes amis beaux gars, forts, bien charpentés, je veux dire musclés camarades, et

moi petit, chanteur inscrit au chapitre des chanoines de Lambach m'enivrant de la liqueur même des carêmes, des cloches vibrantes ultrachaudes d'airs de fêtes je ne sais pas moi, mais Pâques, par exemple.

Je tombe en pâmoison aux pieds de mon abbé qui, beau et fantastique, emporte mes enthousiasmes, pompe magnifique, crucifix rutilant, port de nuque idéal, exactement l'engouement de mon père vers son similaire prêtre – grand effort néanmoins de mon père afin de projeter verbes et compléments à tout cela, bien loin de lui car n'ayant eu à lutter pour sa virginité au sein d'un groupe de vigoureux gars des champs, débrouillards et marlous, Jean Genet bouillonnants à casquettes, premiers sexes durs qu'il me fallait canaliser, orienter en créant des casquettes un peu autres, des brassards jusqu'à la taille de moustaches naissantes aidées de Rimmel (plus tard, je repenserai à Rommel), bref aux pantalons bouffants complètement les cuisses, mais galbant les mollets, mon père non.

Dans la chose que j'ose appeler bibliothèque; étagère une, où s'appuient trois livres dont un illustré d'une édition populaire, hurlant les ordres aux soldats volontaires enfoncés en capotes luisant sous la pluie, rabattant du Franchouillard en 1870-1871 en cela tout devient limpide, mortel, moral, *Blitz!* Alors je butine comme un homme peut se rendre à la métaphore d'abeille assez bêtement, premiers temps d'interro orale quand je demande pourquoi les Allemands en nous n'ont pas combattu les Françouzes? Pourquoi l'Autriche en 70-71 n'a en rien opacifié ses silhouettes

à la terre pour la guerre? N'a usé de camouflage dis-je ni même participé? Y aurait-il donc deux sortes d'Allemands? Les Autrichiens et les Allemands?

Son fils sera fonctionnaire alors que le dessin me permet d'être assez puissant. J'ai 11 ans et j'entre dans l'opposition. Je ne veux pas être ou faire, devenir fonctionnaire. Non! Je ne fonctionnerai pas comme cela, j'en ai des nausées, je sens bien que j'hystérise tout, de l'odeur de l'encre à la couleur rose des buvards l'avalant, gagnant fibre après fibre l'Europe entière, les Balkans, jusqu'à l'Oural steppe par steppe.

L'odeur des registres bien tenus, des colonnes maintenues – le rayon de soleil fourbissant la poussière emporte l'idée d'espace là-haut enfin tout autour dans du cosmos bien lugubre. D'ailleurs sait-il, le cosmos, qu'il génère des pensées comme : « Il pense tout haut ce que les Autrichiens pensent tout bas » – exemple, y a-t-il un vrai syndrome de Tourette, ou est-ce le cosmos qui s'exprime directement?

Tout est vivant, tout pense. Face nord de l'Eiger, chenillettes d'un char de Panzergrenadier, col amidonné, chat Minouchette se toilettant, jusqu'à la matière d'un fume-cigarette à Ankara, etc. Les bois, les champs sont aussi l'espace où l'on règle les comptes. Enfant, je cours au soleil, doué que je suis à la Realschule ne modifiant en rien l'emploi de ce temps béni-oui-oui. Hitler – comme j'ai déjà plaisir de me nommer – en fait déjà pas mal voir, alentour.

N'empêche que j'allais devoir soutenir un autre combat. La peinture! Autant résister à mon père –

ce devenir fonctionnaire était entendu, et je serai inflexible. À l'âge de 12 ans, se sentir devenir artiste peintre en son corps est quelque chose de terrible. D'incommensurable. Et de jour en jour, le prix augmente de me sentir bien en peintre. De plus en plus artiste. Inégalable. Doué!

«Artiste-peintre? Non, jamais de la vie», me répond-il. Malgré tout l'esprit de dissuasion – privations (de flans, de galettes de myrtilles des Alpenstück, pâtes de coing, etc.) –, ma conviction, mon sens de l'éthique, ma perception des gestes du monde, en un sens restent stables.

Alors, des deux côtés, nous fîmes front d'amertume, lui-son-fils-indigne-jamais-fonctionnaire, moi coincé quand même dans l'impossibilité de perfectionner le rond-de-cul de veau, la bosse pas mal du genou côtelé, la chantilly des sommets, les navets et autres légumineuses en clair-obscur – impossible d'apprendre la peinture! Une aporie. L'école n'y fit rien, je devins inébranlable, on aurait dit un rocher.

Mon talent est indiscutable en dessin, c'est à la peinture qu'il faut que je m'adonne, que je progresse, que ça envoie – de rage, je plaque tout. Arrêter l'étude, l'école, ma Realschule.

Une idée de silence arrive. Aussitôt un retrait. Je sens que je jeûne de la parole, alors que mon père fait autorité, fait son *fürher*.

En fait, je ne vais et suis les cours qui ne m'excitent qu'au plus haut et sabote le reste comme un maquisard – place des charges sous les rails de

convois narratifs attendus. Aussi mes bulletins se font extrêmes : excellent-médiocre, en résumé. La géographie, l'histoire universelle me font tout dominer; du cosmos à ma classe de cancre.

Quand rétrospectivement je jette mon œil en l'aspect rétroviseur du véhicule existentiel que j'aimerais dessiner ici à chenillettes, je m'aperçois : premièrement, que de plus en plus aussi je sens que je deviens nationaliste, deuxièmement, que j'apprends à comprendre et à pénétrer le vrai sens de l'histoire.

Je prends le bélier par les cornes et défonce la porte de l'entendement concernant quelque idée de réussite quant à la pression exercée sur le cerveau de mon père – c'est-à-dire un plan : que je devienne tellement mauvais à l'école qu'il comprenne qu'il lui faille ranger sa verve et me laisse, voire m'encourage à devenir peintre. Artiste peintre! Je ne le répéterai jamais assez. Aussi je devins nul. Mauvais. Pas bon, mes bulletins – je le redis, mais c'est important pour la suite – tapent dans les extrêmes.

Bref, aujourd'hui j'ai des envies de pangermanisme, des envies de rires francs, des envies de Munich ou de marcher carrément vers l'est, boussole en main, comme ça à tue-tête parce que l'ouest, hein, quand notre tragédie est au sud car nous n'avons pas de colonies, pas vraiment, en tout cas digne de ce nom, comparé à l'Angleterre ou à la France. Trois fois rien et arides.

Chapitre
LES COMBATTANTS, LES TIÈDES,
LES TRAITRES

En attendant, je perçois bien que tout se joue dans la syntaxe. Tout arrive avec la langue et ses accès, ses excès comme de l'acné sur le visage d'un bambin – à propos, il n'y a pas plus dangereux qu'un enfant qui renonce à une friandise et montre au monde l'abnégation, le sens du courage comme un mini-fer de lance pointant vers les étoiles lorsqu'il se prive volontairement de cette friandise pour la patrie ou un autre motif super-sacré.

«Enfant allemand, n'oublie pas que tu es un Allemand. Fillette, pense que tu dois être un jour une mère allemande.» Enthousiaste, même le matin et ce, jusqu'à cinq heures du soir, même le dimanche.

Je trouvais belles, superbelles les couleurs rouge et or et la valeur noir. Et tous les bleuets lors des quêtes festives de la Marche du sud ou pour la Ligue scolaire; associations ayant pour but la défense de l'homme de Thulé, terre rabougrie, paumée s'il en est d'Islande à peine émergée, venteuse au nord, romantique de conserve indépassable; après, il y a bien les îles Sandwich mais bon. Éveiller l'enfant d'Allemagne

avec ce genre de métaphores lui donnera durablement sale caractère.

Une façon d’imaginer l’Autro-Hongrie rendue libre de s’acoquiner avec quelqu’un d’autre – je n’aime pas les Magyars, je préfère les garçons blondis, les Habsbourg et de loin, que j’en deviens raide dingue, la race, la race, la race oui mais la race depuis la langue. Et que je te pousse des *Heil!* au lieu de l’hymne impérial. *Deutschland über alles* quand tous les honnêtes gens ne connaissent de leur race que leur langue, les mots qu’ils prononcent sous mille formes, les lapsus, bref je sens que je deviens acariâtre et me voici maintenant embringué en une sorte de sale ambiance post-déceptionnelle de franche camaraderie, tout ça à cause du désamour de papa pour les arts plats.

Enfin, flash après flash, j’essaye de combiner une idée de la race associée à celle de l’obtention de la nationalité qui, à force de conviction, remuera complètement les gens, au point de créer une sorte de chaleur voire une émulation, un truc tellement doux d’imaginer un peuple, une race, une langue. Ah la la... Une langue, surtout, alliée d’une typo choc, que dis-je, d’airain, que l’on ne cherchera jamais à trahir en quelque compromis : zéro traduction! Un peuple, fût-il trouillard, composé d’hommes et de femmes à la nuque dégagée avec un menton fuyant ou si possible volontaire, mais un peuple tout de même!

Je reviens un instant sur l’éducation apportée aux enfants, qui sont des mouchoirs qu’il faille emplir de morvelle ou d’un sou; il en gardera le contenu

précieusement, tel est l’enfant. Il est le meilleur soldat du monde, il se sacrifiera pour une brindille offerte; la promesse d’un verre de limonade et vous aurez le plus doué des kamikazes.

Au moment où l’Autriche-Hongrie explose en 1918, fondée par les expulsés d’Allemagne ou des Italies et des ducs et des duchesses illustrés totalement par un aigle à deux têtes, pour vous schématiser la situation, l’handicap.

Vrais fouteurs de m*** quand ils déclenchent en 14 le barouf que l’on sait à grands coups d’ultimatums – pas meilleur groupuscule attentiste!

L’ancienne Autriche est un pays complètement malgache, je veux dire métisse, mélangé, brassé, et c’est mission impossible d’en dégager un thème dans pareille ambiance étatique, on est dans le multiple, pas moyen de vivre un idéal consanguin, les Autrichiens allemands se trompent à chaque fois concernant une sorte de dynastie d’idées, de peuple hypersain.

Les Autrichiens étaient tellement stupides que les Allemands les prirent pour les leurs – magnifique témoignage – mais il n’en était rien – car c’est vraiment dur de lutter en Autriche pour articuler correctement les mots allemands,

- dans les écoles,
 - dans certaines boulangeries,
 - dans les tramways,
- enfin partout.

En attendant, nos meilleurs amis du Reich loin de tout, loin des yeux, souffrent agréablement en votant à droite, cette idée relevant de postures que l'on a d'être bien roide, comme si tout l'être devenait pénis pour la patrie, prêt à servir, s'offrir à la jolie chose, qu'elle reconaîtra en tant que brave, marchant vers l'est, par exemple.

Quand je pense aux profs qui ne comprennent vraiment pas l'enjeu – appel unanime – de ce lit avec cette jeune femme qu'est la patrie, la nation quand il fait chaud, qu'elle vous regarde, vous vous approchez, vous vous baissez, son sexe a très très bon goût puis vous redresse à cette estime aux beaux jours d'oubli de soi ou plutôt des autres et que la voix du passé murmure un avenir.

Conserver l'essentiel, oublier l'accessoire, quand je dirais plutôt son contraire symétrique; s'attacher à l'accessoire, oublier l'essentiel et nous redeviendrons courtois, consuméristes, antiprotestants dans son acception courante – mais assez tergiversé!

Heureusement, j'ai un prof d'histoire modelant ma vie entière, toutes mes décisions sont imaginaiement discutées, pesées, sous-pesées d'avec le Dr Leopold Poetch de la Realschule de Linz.

Idéal de réaction simple, verve éruptive, absurdité captivante, complot, bonté et nous tire des larmes salées issues des yeux, fait surgir des brumes des sortes de cavaliers, fait de nous des chevaliers, nous refile des lances, des boucliers et nous harnache jusqu'au baccalauréat d'intérêts, pour des morceaux de prairies cramées au soleil ou aplaties par les glaces – ce terroir qu'il faut voler aux autres.

Un tel professorat n'a pas tôt fait d'allumer divers foyers d'un maquis sec pire que le corse, quand nous, brindilles, nous nous consumons d'admiration totale, aspirerions jusqu'à – c'est dire si nous buvions ses paroles, il tire, de nos petits corps d'élèves, un nationalisme de bon aloi, précipitant tout le reste et ce n'est pas amoindrir mon propos que de le teinter ainsi. En gros, le devenir de la race de la nation même passe par l'ordre de nos rangs, des pincements de fesses lorsqu'on s'apprête à défiler, des *prout* échangés, des coups de pied dans les tibias, des lits en portefeuille, des seaux d'eau au-dessus des portes – l'histoire avec un grand *h*.

Au bout d'un trimestre, je deviens complètement révolutionnaire, car si l'on étudie l'Allemagne *via* les mots agencés ou les phrases lancées à l'air, au cosmos, on s'aperçoit tout le mal que la maison Habsbourg fait. Ils trahissent ils trahissent ils trahissent, ne savent faire que cela. Intérêts perso!

L'Autriche nous enquiquine, nous jeunes Allemands. Aucun amour. Pire, Vienne devient de moins en moins Allemande. L'Autriche, éprouvez-lui de l'affectation! Moi, j'aime l'Autriche comme un fou. Alors quand Franz Ferdinand est percé de plomb jeté depuis le tube de quelque pistolet qu'il a aidé à fondre, moi je dis bravo. Châtiment!

Maison Habsbourg à la botte des Tchèques, pour résultat depuis qu'ils en font le moins possible pour rester germains, boucliers d'airain, résonner les bottes sur les pavés – encore non projetés, faisant l'air.

Vieille monarchie, c'est tout!

+ jeune Reich puceau

= débandade ou plutôt rue du Cherche-Merde!

Misère grande dans les rues – il y a des échauffourées.

Inutile de vous dire que la maison d'Autriche fait le malheur de l'idée de nation Allemande, que le germanisme, cette idée de chevalerie cavalcadant d'une forêt à l'autre à fond la caisse, bride abattue, casque flottant pourtant bien sanglé à la carotide, tournoie sur ma tête excellemment, vastes contrées!

Rouge huilé, luisant en armure de profil sur un destrier à la recherche du germanium métal précieux, Graal, objet quelconque mais iridescent qu'Indiana Jones ravira dans soixante ans pour le bonheur des plus petits.

Ah, si seulement j'avais grandi plus tard, dans les années hippies – sauf que les hippies n'auraient pas existé, car il n'y aurait eu de nazis avant – enfin, de simples réactionnaires.

Printemps allemand! – je déclare mon amour à l'Autriche allemande, rejette l'enfant avec toute l'eau du Danube, marronnasse quant à l'État d'Autriche.

Alors révolté en politique je le deviens complètement en art, enfin.

Je dois avouer percevoir des secousses esthétiques d'un Lohengrin ou Guillaume Tell envoyées dans les airs interprétées complètement de traviole, alors qu'il ne s'agit que d'esprit national, s'agissant soi-disant d'une possibilité de quant-à-soi, mais bon.

Je me sens de plus en plus devenir peintre; mes dessins en deviennent presque efficaces et mêlent trains, gâteaux, tanks, chars d'assaut à gros embout, bateaux de guerre, dessin du moule à gâteaux de survie des commandos, monts esseulés, troupeaux à cloches, encore plus gros canons, trous aux sols, ruinasse, château-mystère, murs à lierre m'éloignent pour toujours du métier de fonctionnaire.

Je me sens très attiré par Guillaume Tell – d'autant qu'il représente l'antifonctionnaire et me conforte en un désir bohème nationaliste.

Prières d'insérer et autres messages subliminaux, menaces sourdes : peinture! J'élargis ma palette. Sauf qu'à 13 ans, mon père dilate une veine et l'éclate telle est la pression d'avoir mangé un peu trop salé ses dernières années en l'élasticité cave d'artère rendue propice comme oléoduc nourricier qui fuit et se vide en pleine nuit dû au subit attentat. C'est l'accident vasculaire cérébral. Enfoncé, le culte de la fonction publique! Dès lors, j'engorge mes deux poumons deux. Ce qui, avec le recul, m'apparaît naturel, tel degré d'angoisse finissant en pure somatisation; lisons la suite. Je les engorge de matériaux de corps visqueux de glaires, obstruant tout souffle à tel point que le médecin interdit à ma mère que je ne remette les semelles de mes chaussures neuves, en l'espace d'une année entière, à l'école des fonctionnaires. Mon seul désir, comme la dame à la licorne du musée de Cluny, mon seul objet d'évitement étant atteint, me voilà soulagé d'autant que je persuade, lentement et allusif,

ma mère que des études à l'Académie des beaux-arts me feraient le plus grand bien. Jours heureux!

Aussi fugace qu'un rêve, car ma mère décède en deux ans. Et là, finito. Réalité = orphelin. Maigreur des pièces de monnaie, système social panier percé, gagnage de la vie en forçant, fonçant vers Vienna, Vienne avec un bagage à main non griffé Vivienne (Westwood) orné de svastikas temps débraillé, mais apprêté en chemise à bien trop larges mailles.

Pour l'instant, je fuis vers Vienne, emportant avec moi une idée de morceau, une partoche – je sens bien que je vais faire basculer l'Europe, que dis-je, le monde rien qu'avec ma détermination. À ceci près, tout le monde sauf le jury lors de la commission d'admission à l'Académie des beaux-arts, où malgré la sûreté de mon plomb, la douceur de ma plume, l'encre de bonne qualité rien n'y fit, et ce par deux fois, deux prépas. Deux longs entretiens. Deux montages d'expo, deux accrochages, deux fois des punaises et des clous, des essais et des larmes. Deux étonnements, aussi. Me voici doutant, main rendue à la tremblante, regardant autrement ce qui ne l'est pas : l'architecture! Je reregarde autrement les bâtis, les pierres d'angle, les toitures, les poutres faîtières qui s'y cachent; bref, du solide!

Faire l'architecte? Qu'à cela ne tienne! Au pire, il me restera la foule, le Reich... *Audience is a sculpture*. Sauf qu'une fois encore la filière est bouchée, on se croirait en l'an 2000! Rien n'y fit, deuzio. C'est qu'en fait, avant même de pouvoir prendre la moindre note même collé au radiateur de l'amphi, il eût fallu que je

puisse justement suivre les cours... séchés des années précédentes, études complètes! Mort subite.

C'est bien beau, mais une fois maman aplatie en terre, je retourne une fois de plus par le direct de Vienna. Traverse le pays, c'est assez morne on longe pas mal de collines et de difficultés qu'il me faudra résoudre parce que mine de rien plus personne ne m'interdira de devenir architecte cette fois.

Sauf peut-être dans vingt ans Staline et ses alliés, mais pour le moment tout est calme. Je m'apprête de briser tout obstacle socio qui se mettra en traviole de mes directions d'actant. Je suis assez visionnaire n'empêche et renverse l'espace d'une phrase une destination atroce en providence contrebalancée, convoque des figures absurdes, des déesses à bras ouverts, aisselles non rasées et toujours ce petit côté *Or du Rhin*. Avec ce genre de prédispositions, je gagne sur les principaux tableaux d'époque : volonté en mouvement, synergie, obstacle, triomphe.

Je voudrais remercier tout d'abord mes parents qui ont su mourir vite, me rendre l'existence plus rude, âpre, dure et donné cette chance de pouvoir me venger, je veux dire d'être dur, âpre, dur me détachant comme l'eau écarlate d'une tache sur le torchon posé sur le fait-tout de mon devenir – étoffe rêche, arrachée à la vie facile des pulls de cachemire, en le monde pourri plutôt que gâté de Swift outre-Manche, ici en Passau Danube, jusqu'à Vienna et me faire apprécier ce goût de crasse, la petitesse d'esprit du pauvre, paranoïa des journées simples à ne pas se faire entourlouper d'une place dans

les queues pour une soupe populaire, perdre son tour et grincer de l'estomac une nuit entière, tout un soir d'hiver!

J'avais très faim, j'aurais avalé un camion entier de Kinder Surprise, je pensais sandwiches, je pensais boisson nouvelle au cola, limonades, Fanta! fruits frais, bœuf grillé ou même méchoui, ketchup sauce roquefort, gâteaux sur gâteaux, ceinture!

C'était soit opéra, soit Opéra. Je veux dire, soit un gâteau nommé «opéra», soit une séance de violons à l'opéra pleins cuivres. Cinq années de merde. Cinq ans de joues creusées, de côtes apparentes, je lisais comme pas deux – théories générales, bases imbattables s'il y avait eu questionnement pour un championnat, j'eus remporté la timbale – comment plus tard cela fit perdre la vie à Jean-Pierre Timbaud, cela par simples pensées perfectionnistes, ou Guy Môquet est un réel problème, ah, s'ils avaient su se ranger du bon côté!

Mon génie fut que, vieux, je laissai ma vieillesse puiser dans ma jeunesse.

En attendant, je sens bien qu'il y a deux énormes dangers qui menacent pire que bourrasques de fin août : le marxisme et le judaïsme.

Allez savoir pourquoi, mais je vois les choses comme ça, j'ai vraiment peur pour le peuple allemand, c'est mon ressenti.

À la maison, quand j'étais tout petit, je dormais sur un nuage. Aujourd'hui, dessous juste dessous, il me poursuit gris, pluvieux, suis plus vieux, enfant j'étais dessus, insouciant, heureux, je faisais sous

moi, villa sans souci, émois, aucun problème social. Mes amis, mes cercles d'estime, il reste naturel qu'une petite bourgeoisie ne perçoive pas la rudesse du rabot du menuisier du ciseau qui marque l'épaulement d'un cercueil normé mais beau, de la truelle qui salope un vieux mur.

Bref, les travailleurs manuels toujours plus forts, plus légitimes que les travailleurs moins voyants, les travailleurs d'école. Est-ce normal que d'écrire à la craie au tableau?

– Il y a une inimitié certaine entre tous les corps de métier, les salissants et les un peu moins salissants.

– Je dois préciser qu'écrire dans *Je suis partout* s'indexe en pénibilité du travail.

– Réelle lutte des classes = lutte pour l'irrévérence. Un travail, un ouvrage quel qu'il soit – surtout d'art – doit laisser une place au perfectible. La part belle à la fragilité.

On peut mener à bien une vaste campagne architecturale, allier deux conceptions – durer mille ans, par exemple – protégeant nos corps d'armées, et disparaissant hypervite – si l'on prend l'échelle de la planète, par exemple – et les marées le sable emportant tel un fringant éclair au chocolat, en l'espace de trois vaguelettes se couche, ramolli disparaît en penchant l'idéal nazi d'un supposé mur de l'Atlantique.

Tout s'observe. Et se débat.

J'ai l'impression que les riches compatissent plus vite que les vite parvenus – quand je pense que j'ai fait un putsch raté dans une brasserie!

À cause de l'âpre combat qu'elle continue de livrer, défouraillant à tout va tellement la paix règne, la culpabilité aide toute flûte l'air de ne s'extraire que très probablement d'un os, c'est forcé sinon le monde s'écroule.

Ce qu'il serait arrivé si je n'avais exigé cette nuitée des longs poignards. Aplatir définitivement toute velléité d'indépendance de la SA, débarrassant ainsi la table et les assiettes de cette sorte d'aile de poulet gauchiste qui souhaitait que la révolution politique soit suivie d'une révolution sociale.

De ce fait, ça rassure et l'armée et les bordures traditionnelles (cf. costumes alsaciens, provençaux, collectionneuses-collectionneurs de tacots), les grands financiers et industriels plutôt issus de la bourgeoisie et hostiles à des partages de gâteaux gras de grande ampleur, tout en créant un climat de terreur vis-à-vis de tous les opposants au régime bananier. Si tout ceci n'est pas bien dit, présenté, moi je laisse tomber toute velléité de bouquin.

Si je fais du mal il faudra bien que quelque chose, je veux dire quelque entité me punisse, que j'expie car je ne puis être qu'un petit Dieu, ma vie doit être impeccable – comme tout un chacun, certes – sauf que le mal m'existe, j'ai bien dit *m'existe* en tant, disons, qu'ultime référent qu'à ma mère, mon père ici me faisant mal aux études picturales d'alors, voulant toujours être au plus près des deux, je me conduise mal, au plus près... Comme on navigue.

De ce point de vue, l'idée de destiné me va bien et l'enfile comme une bonne cape, brutal ensuite je

tape du poing sur n'importe quelle table, tous les objets valsent.

À cause de cette estime du monde, cherté de la vie qui se brise comme les prix ou les extrémités de pain, les quignons.

Des œillères sur les bords imaginaires de mes yeux se déplacent je veux dire glissent, enfin franchement tombent telles étaient en fonte ou de marbre de métaphores certifiées pourtant quand les voici de verglas, ou même en dentelles, début de siècle!

Iniquité. Richesse et dénuement sans plus de souci que cela. C'est l'Inde l'Autriche!

Une cour de Habsbourg faite de phrases plombées ne se renouvelant pas, de blagues de plomb, dis-je attirant pourtant des milliers de limailles de ferrite, de manœuvres, de faire, de féerie quand je m'essaye à l'analogie de formes emportant sens, emportant la cour elle-même en un magnifique forcément ballet, des ouvriers de l'artisanat en veux-tu, des coiffeurs pour chats, des rats de boulangerie, des artistes, des pédants, des vrais aristos, des faux, des fats, des p'tits boulots, des nounous, des au-faciès, des richesses, bref, du multiculturalisme!

Ah, centralisme, quand tu nous tiens...

Il y a l'armée toute devant qui défile – c'est bien la peine, après la défaite dans les marais devant Napoléon – sur la Ringstrasse où traînent des milliers de bras-cassés, de Rmistes, de chômeurs, on passe de l'*upper* à l'*under* avec les sans-abri possibles dont les masques d'argile sont de boue d'égout.

Aucun sociologue ne décrira mieux la misère s'il n'est lui-même *embedded* sans logis le soir venu, baragouinant sauvant sa peau pour un quignon d'extrémité de pain bien-bien dur, d'aucun n'y arrivera à décrire, exclamer le dégoût de soi, la révolte contre l'odeur, la crasse retournée violente contre soi s'il n'est pas lui-même empêtré en elle, c'est-à-dire tout paumé, perdu, pieds ne pourra enquêter, enfin devenu pieds puants entièrement, rapporte ses notes en un murmure aviné à son voisin égaré dans un centre d'hébergement d'urgence, le temps d'une nuit de décembre.

C'est un peu la merde.

Aux troupeaux me revoici avec la trouille d'hésiter entre : tu préfères être miséreux économiquement, grossier moralement, de niveau hyperbas en culture gé ou les trois à la fois?

Le bourgeois peut-il partager un même sentiment nationaliste que le clochard?

Clochard allemand, clochard français, mêmes desiderata?

Qu'en grande maison un minime désaccord s'efface aussi promptement qu'il prend d'in vraisemblables proportions en un deux-pièces toilettes sur le palier. Aussi pour que les familles aiment la patrie, il va falloir revoir l'espace; agrandir les frontières! Le social, le social, le social.

Entre 1909 et 1910, je laisse à d'autres le malheur de manœuvrer des poutres, des sacs de ciment et des palettes de briques. Je fais dessinateur ainsi

qu'aquarelliste complètement établi. Je reçois un relevé de compte chaque mois, ça va. Guère de monnaie mais beaucoup de temps, le soir je ne m'écroule pas comme une crêpe à l'emmental lourd par terre, je peux enfin lire pas mal de socio.

Je peins par nécessité et étudie par plaisir – monde à l'envers! –, joies du foutage de gueule. Esbroufe du tableautin bien peint, connaissance théorique que je potasse, quand je n'arrête pas de réfléchir en ce moment.

Tous les livres arrivent en mes mains et c'est en original que l'entourage me tient d'une liaison facile termes après termes pour ces personnes à la jugeote simple. En attendant, je m'adonne à fond à l'architecture qui en soi représente de la musique qui elle-même est la reine des arts. Voyez le topo, y réfléchir et c'est le bonheur vrai, le ressenti – aucune fatigue!

En attendant, je m'adonne à fond à l'architecture qui en soi représente de la musique mais ça je l'ai déjà dit. J'y crois, m'y vois déjà. Avoir mon nom comme architecte. La politique m'ennuie à côté, mais bon je lis et retiens grâce à mon esprit de synthèse assez étendu contrairement à certains qui ne retiennent rien et pourtant lisent jusqu'aux ISBN. Lire n'est pas un but mais un moyen de locomotion intellectuelle afin de voyager pour pas trop cher; de ne se faire empapaouter, hors esbroufe, simulacre, lest pour l'imaginaire, plomb dans la cervelle.

En attendant à Vienne on aimerait bien être comme en Angleterre qui de la Tamise, on crée

ex nihilo des marécages de la Néva des Saint-Pétersbourg, alors ici du Danube..., Hansen le Danois construit déjà le premier pignon du palais tout marbré comme le gâteau du même patronyme de cent mille niches et consoles et colonnes, statues et tableaux à n'en plus savoir accrocher ni socler, qu'à côté l'École du Louvre est un évidemment à peine de la Chambre des lords, dis-je, au-dessus de la Tamise encore une fois, j'ai l'air d'insister mais un sentiment national se crée, se prépare, s'améliore, se peaufine, se fomenté!

Donc reprenons, du temple grec où nous étions à peu de chose près, on puise dans l'Antiquité les tics de suivi des courbes élancées à peu près n'importe comment dans les mêmes sens.

Et déjà se pose à moi ce que l'Europe entière, que dis-je, le monde entier se posera aussi – qu'une vacillante majorité d'individus peut-elle être rendue responsable?

L'idée de responsabilité a-t-elle un sens si elle émane d'un groupe fait de millions de votants? L'idée si tabou de moi est telle qu'elle puisse permettre un rejet parfait et bénéfique avec juste ma personne, mon mental, ma raie sur le côté cheveux plaqués au lieu d'incriminer toute une peuplade faite de millions d'individus et dans le monde entier?

Et puis un truc encore si ce n'est *le* truc que je pense avoir bien figolé; l'habillage!

Liste de membres de groupes de musique ou personnalités ayant porté tout ou partie de mes uniformes, sigles :

- Keith Richard (Rolling Stones)
- Ron Asheton (The Stooges)
- Siouxsie Sioux
- Sid Vicious (Sex Pistols)
- David Bowie
- The Dead Boys
- Lemmy Kilmister (Motörhead)
- le prince Harry
- Blondie?
- The Electric Eels
- etc.-etc.-etc.

J'évite volontiers quelques années, que voulez-vous, je n'allais pas raconter presque le plus humiliant, l'entrée aux Beaux-Arts, le diplôme d'admission ou du moins les examens d'entrée, les rejets, les motivations des rejets, ma parfaite surprise, mon abattement, ma tristesse, la haine, non, je passe directement à mon entrée en une première séance au palais du Franzensring afin d'assister à une séance donc réputée celle de la Chambre des députés – loin de moi l'idée de faire du repérage; préparer à un régime dictatorial – en aucun cas je ne pourrais admirer quelque objet qui soit au travers de ce prisme, cela me rappelle trop les Habsbourg, le plaisir de bafouer...

Je suis un fervent offensif de l'idée d'un vrai parlement, à l'anglaise, par exemple. Enfin ce qui m'énerve, dans tout ça, c'est que certes il y a des Allemands au Parlement autrichien, mais ils ne défendent absolument pas les intérêts des Allemands!

C'est l'amour sublime non pour sa maman mais pour sa patrie qui transforme le monde. Ce mouvement a été résorbé par le parti social-chrétien. Ce sont des malins.

Dès que j'arrive à Vienne, toutes mes sympathies marchent vers le parti social-chrétien, tendance pangermaniste. C'est grisant comme de faire du toboggan pour la première fois, énorme même que cette première descente frottée, joie d'enfant! Là, c'est de pouvoir hurler en plein Parlement : « Vivent les Hohenzollern ! »

Cela nous rend tout excités, joyeux aussi, car cela a à voir avec une attitude choisie de droiture élancée, sans compromis de griller son adolescence par les deux bouts des bougies, cette idée de ferveur. Pas de douceurs, pas de pantoufles, des clous pour y durcir la voûte et les cornes déjà faits, mais il faut rester vigilant, attentifs ensemble car cela s'effiloche. Les voix sont parties vers les sociaux-chrétiens ! Je vois bien que les deux chefs de ce mouvement planent haut.

Au-dessus des parlementaires les pieds pris jusqu'aux hanches dans le purin des compromis, le boubier corrompu, les matières fécales animales pourtant récréatives en termes naturistes d'onguents et de masques aux légumes frais sur les joues.

Là ce n'est pas l'acception, je la rejette. Car il faut faire parfois de drôles de choses, mais là n'est pas la question.

Projet :

Objet : faire offrir ce livre à tous les jeunes mariés.

Je trouve – dites-moi si je m'égare – que d'une intention affinée, et nous en aurons cheminé un bout de route ensemble, qu'en toute sente typographiée gît une idée de devenir, une trouvaille stylistique, un acte politique.

Je me sens pris d'élans vers Schœnerer! Ce monsieur est tellement plein qu'il est un parti à lui seul – enfin ils sont cinq députés dans son groupe, et dix fois plus à droite que la pourtant Deutsch-Nationale Vereinigung! Ah s'ils l'avaient écouté concernant le délabrement des appartements de la monarchie comme symptomatologie du pays se fissurant à cause des garçons et des pépés qui parlent d'autres langues! Jamais je ne me serais retrouvé les hanches dans l'eau froide mêlée de glaise et ce pendant quatre années à patauger dans des creux, entre Lille et Béthune!

Je me suis vu sous les balles six ou sept fois, mon chien m'a fêté à chaque fois au retour. J'ai fait rempart de mon torse pour abriter le commandant d'une médaille super-belle que j'ai gardée, me donne ce désir exact de vous préserver des choses volantes en diverses translations, mon torse ici est toutes mes phrases!

Ensuite coup de bol et détermination, échappant aux dégâts des plombs fondant sur l'escouade, en un trou d'obus, un soir égaré d'entre les lignes – chose facile – je rampe à moitié trempé et armé en joue pointé vers douze salauds de français qui lèvent les bras, les mains en l'air quand tous contents d'aller loin d'ici et moi faisant douze prisonniers! D'un seul coup d'un seul. Je gagne un respect unilatéral surtout

de ceux qui n'ont pas fait cette guerre, c'est formidable. Croix de fer de première classe, chose rare chez les tout-petits dont je viens, je les ramène au colonel von Tubeuf.

En y repensant, le docteur Lueger croyait à la combativité des classes bourgeoises – de ne pas perdre leurs privilèges, ajoutais-je. Il est en train de subjuguier toutes les classes moyennes. Il croit à cette combativité. Sauf qu'elle se niche autrement que dans le chenil des manifestations de rues.

J'aime ce Reich possible d'un énorme cœur plein de sang pulsé par la viande même qui l'expulse aux mille capillaires qui partent assainir et reviennent aussitôt réassainir au loin, alimente tel organe renouvelle les doigts de pied, produit des squames, enfin tout l'état du corps humain n'y suffirait pas pour épuiser celui comparé à l'état clinique échéant au malheureux Reich autrichien.

Il faut étudier à fond pourquoi le supermouvement pangermaniste a capoté. Et d'une.

La question sociale a été surestimée! Surtout que ce ne sont que des bourgeois. Les bourgeois sont poltrons. Donc pacifistes! Jusqu'à abdiquer! Se saborder! Conclusion : l'excellente idée du mouvement pangermaniste doit gagner du terroir et non rester dans l'imaginaire juste bourgeois. Ces gens-là sont modérés et cela anéantit tout! Erreur initiale de prendre des tièdes, des traîne-concepts, des jusqu'icistes! Critique inopérante! Son déclin rapide.

Recette! Pouvoir lutter contre le Parlement depuis l'extérieur parce qu'à cause d'eux, les Allemands d'Autriche se font détruire.

On essaye d'y entrer, de s'incruster mais rien n'y fait. On en ressort abattus. On s'agrippe alors au premier bovidé – cela fait sens et arrime l'imagination aux démonstrations de bravoure populaire plus que d'un mini-débat depuis le Parlement, je veux dire grâce à un infiltré, méthode trotskiste.

Nous gagnons du terrain – qu'une heure de temps d'expression de la parole, je n'arrête pas de la demander, que cela se diffuse, mes idées plaisent, il faut les répandre en les champs.

Pour réussir que soit le coup, il faut autre chose que des privilégiés. Il faut des petits gars, des enfants – je veux dire des qui ont su en eux préserver cette part-ci du gâteau. Des enfants de pauvres, des suffisamment pugnaces!

Mettre le souk – c'est une expression car le vrai souk est considérablement ordonné, propre et délimité, là non, cela serait cette manière de dissocier, de dénigrer une culture, celle obtenue du souk, d'une manière coloniale banale, de dire que c'est une pagaille patente, et les gamins des pauvres y excellent jusqu'aux saignements du nez ou des griffures sur l'avant-bras, ils peuvent encore se battre sans peur, cela peut même les exciter.

Le problème, c'est l'auditoire. En séance publique, cela va. En séance juste parlementaire, non – tous sont préoccupés de se laisser séduire par de

pourtant nobles idées – comme par exemple celle sur le pangermanisme.

Donc, si l'on n'a pas de journaux à forte diffusion, si l'on n'est pas épaulé par les enfants des démunis, c'est peine perdue.

Évidemment qu'avec juste plein de rôti aux trois fromages et sa mousseline de haricots, des coupelles de pêches melba et de vins fins en de longues tartines au bas beurre crémeux et aux trois confitures, la crise serait une facétie – je coupe court car cela devient obscène. Commence de me porter sur les nerfs.

C'est toujours le même public, il n'apprend rien, il végète, comme un tapis de gazon au mois d'août, ou un légume! Parler devant un tel public, même enthousiaste, équivaut à lui faire passer sous le nez des paniers emplis de choses comme au-devant de certains animaux!

Oui quand l'air racle les muscles et les tendons travaillent, vibre l'air expulsé, créant le son, le gros du son mais n'est relayé par aucune réception en connivence – en résonance, c'est Waterloo côté français!

Quant à la presse, Little Big Horn, côté Custer. Un silence époustouflant. *El Silencio!* Pas d'infra-basses, rien, tout mutilé le compte rendu, ou franchement dénaturé. Complètement défavorable! Voire contre-productif! Dénuement de sens! Tout ce qu'ils pensent, assurément jusqu'au sujet germain pourtant d'airain, stylé, le seul, galbé et de ronde-bosse. C'est maladif. Lutte de Titans!

Un grand meeting! Voilà ce qu'il faut. Avec des projecteurs.

Fini, le temps du marbre – des colonnes de lumens! Ficelle secrète : son et lumière! Foule sentimentale!

Le reste ne sortira pas de l'ornière, à la vache il faut un soc et ce livre creuse à la terre fraîchie des consciences et le champ la lumière des projecteurs de défense antiaérienne.

Que les traîne-savates se disent qu'ils peuvent se tremper la plume d'oie où je pense, car ce n'est pas avec trop d'écrits qu'ils feront la révolution, le *château de chambard!*

Généralement, on croit que l'accidentologie des peuples n'est que parlée comme d'une avalanche pour l'image de neiges poudreuses asphyxiantes, alors qu'elle est partout préparée en tournures écrites – en avalanche de printemps, de neiges lourdes, chargées en eaux et broyant tout.

Puissance magique!

Une masse, un peuple ne se soumet qu'en paroles magistrales, cela a à voir avec tout ce qui est éruptif, volcanique, terrestre, gros coup de marteau sur les doigts, destin de peuples, états d'âmes en volutes soulevées par la déesse snob de la misère, jette plusieurs torches de flammes comme allégorie de la parole au sein des masses de foin, de paille sèche d'avoir attendu le messie, sinon leur guide.

En tout cas jamais par les jets de limonade littéraire bien-pensante en des héros de salons. Car enfin, entrer en un salon condamne irrémédiablement! Ce genre d'espace devrait être supprimé dans les appartements! Seule la tempête est l'élément basique. On n'est élu que par le ciel de recevoir la bourrasque en les yeux grands ouverts – les larmes sont faites pour ce job! Les bourrasques des cieus, contournant le nez, s'enroulent jusqu'à derrière la nuque! Que chaque écrivillon ne s'éloigne de son écrin, son encrier à s'occuper de dix théories garanties car le vaste tumulte du dehors n'est pas trop fait pour lui, en tout cas le vent dans les mirettes!

Le mouvement pangermaniste choisit de porter la cuirasse et les sabres au Parlement. Il se coupe du peuple, se flanque à l'abri de l'hémicycle et perd aussi soudainement le sens du vent, ne le reçoit plus en pleine poire. Il fait du surplace, tel un catamaran – quand tous les bateaux devraient s'appeler des surmarins.

L'Église obéit à la maison Habsbourg qui fait que l'Autriche doit se slaviser sinon c'est l'implosion. Alors le mouvement pangermaniste d'un seul homme combat l'Église, qui suit comme un petit chien à manteau. Voilà.

Les efforts anti-Allemands, car il fallait en faire – on sent que l'on est encore enfant à l'aspect pangermaniste qui travaille en nous. Ce n'est que plus tard, à force de revers, que l'on s'acculture, que l'on abdique son mini-trône, vastes contrées, aux crochets de papa

et maman. Bref, le clergé parsème la zizanie et tous ces aspects surgissent en desiderata partout latents.

L'Église du moment est anti-Allemande! L'intérêt de la nation reste hypnotisé au son des flûtiaux slaves d'Autriche!

J'ai assez tendance à dire : « Nous, Allemands ». Aussi « l'autorité de l'État » fait que les fonctionnaires y obéissent plus volontiers alors que moi je sens que cela n'est pas très méritoire.

En ce moment, « l'autorité de l'État » ou les autres mots comme « démocratie » ou « pacifisme », « solidarité internationale » sont des idées rigides – je ne sais trop ce que cela signifie en termes appliqués, je veux dire littéralement, mais je noue ces cordes à des poteaux de dogmes, à des crochets de doctrine, sachant que tous les jugements sur les nécessités – là encore, j'exige que le pays entier fasse organe à mes plus beaux sens de la perception, qui poumons, la Bavière, qui foie la Ruhr, qui rate le bassin d'Arcahon... que ce pays réclame des soins d'infirmière maternelle à force courbes, encore une image, quand les fonctionnaires n'agissent qu'au principe abstrait d'idées telles celles sises plus avant entre guillemets!

Concepts! C'est néfaste, cette manière préconçue d'envisager toute réflexion! Alors que mes réflexions, elles, ne le sont pas. Tout est là.

Le pacifisme est une horreur, sous prétexte que l'on s'estime socialiste, par exemple, alors on ne permettra pas à la jolie femme de son camarade pourtant d'une autre nationalité de prendre les armes

pour défendre en alliée la nation, d'aller d'un coup net de baïonnette trancher la carotide ou l'artère fémorale du petiot d'en face. C'est gravissime. C'est même répugnant! Vraiment triste, mais pour changer une chose, encore faut-il s'en rendre bien compte – et je peux vous dire que je m'y emploie.

Vive le protestantisme! dis-je, car il défend tellement mieux le pangermanisme. Ses attendus, sa tradition, ses origines, mais vite dépassé parfois, impuissant dès que trop compliqué, en dehors de ses petites idées.

Le protestantisme est ami de l'Allemand car contigu de l'esprit de morale de développement intellectuel de défense – sans arrêt attaqué – de l'esprit allemand, car il y a un esprit de la langue qui veille à la liberté, car il y en a une. Tout confondu. Sauf si d'un coup ils aimaient bien les Juifs, alors tout sombrerait, ma vie deviendrait vaine et celle de millions d'autres Allemands pourtant valeureux avec moi.

Toujours à Vienne, j'ai pas mal de temps à moi pour analyser toute assertion depuis mon train-train journalistique et m'aperçois que j'ai mille fois raison.

Dans ce drôle de foyer qu'est Vienne, un seul s'en sort par rapport à l'objectivité nationale, c'est le pacifiste allemand, le Juif – je mélange les genres à dessein, qu'à la fin du livre j'aurai peut-être créé des étagères de plus, en les grands rayonnages de la bibliothèque des idées –, lui ne le fait pas, sauvegardant les intérêts de son peuple; le socialiste allemand est international, il ne peut agir comme je le fais autre-

ment qu'en jérémiades, pleurnicheries devant ses camarades internationaux – jamais les Tchèques ou les Polonais!

C'est à cause de l'école, de l'éducation j'ai l'impression, défectueuse quant au phantasme du nationalisme.

Il faut élever correctement les chérubins aux droits de leur propre race, alors que là on les empoisonne avec une objectivité toute faite de défense de notre personnalité. Alors qu'en Irlande, Pologne ou France, le catholique allemand reste allemand!

Le curé protestant ou le pasteur catholique aident beaucoup chaque armée à combattre, chaque soldat reçoit l'aide, le réconfort avant ou après chaque bonne bataille, c'est primordial. Chaque ciel reçoit ses prières d'insérer.

En attendant, le mouvement pangermaniste se pose la bonne question : la conservation de l'élément allemand en Autriche – je dis «élément» pour nous faciliter la vie. L'élément allemand est-il compatible avec la catholicité, l'idée de nation est-elle pleinement soluble en les nuées, le ciel?

Dans le cas d'accord, ce parti ne se mêlera pas de problèmes de religiosité ni de ce qui se dit au confessionnal, si la réponse est par contre «non», c'est une grosse réforme à la Calvin qui est nécessaire.

Celui qui croit que l'on réforme une Église depuis un parti s'engonce le bras dans la manche jusqu'au poignet. De manière outrancière, afin d'évacuer ce trop-plein d'hystérie découverte il y a peu et remise à

la mode par une viennoiserie confite d'idées bof-bofs fuyant j'en suis sûr, par le premier cargo dès que!

J'ai l'impression que je suis en train de fondre un plomb, avec ces histoires pangermaniques! J'imagine des meetings où l'on pourrait faire passer mes idées en amplifiant le son à outrance d'instruments conventionnels classiques. Commenant par *Ainsi parlait Zarathoustra*. Mais j'épilogue.

Non, je le redis, briser une religion ou la fabriquer est jouissif, beaucoup plus qu'un parti. Il y en a qui profitent beaucoup des religions, c'est ce que je voulais insinuer, assouvissant de grossiers instincts en de grosses ficelles.

Un renard très fin sait que la religion n'a rien à voir – raison pour laquelle on rigole beaucoup sous une cape.

Si l'adversaire est honnête, il est cuit comme une bonne pomme de terre, car désarmé – il est des fruits ou des légumes non équipés pour leur survie, nés sans épines.

Malhabile, il se retire du vagin de la femme – de l'intellect – pour s'en aller au plus loin complètement dépressif.

Des curés chérissant trop les enfants – il y en a et il y en aura tant que les curés existeront, mais des curés patriotes, il y en a encore plus qui chérissent leur nation et c'est bien de cela qu'il s'agit, après tout, dès lors que le ciel soit plombé ou adresse un sourire franc à pleines dents.

Autre chose, le fait d'être très peu raciste les a anéantis. Ils sont antisémites, mais juste religieuse-

ment, pas racialement! Ils croient que sinon le pays va exploser en mille tracas, mille races – fin d'Autriche ou plutôt politique de l'Autriche! Alors qu'il s'agit d'une erreur.

Sauf qu'à Vienne, il y a des Tchèques de partout et que la plus chouette tolérance est faite à leur égard, on fait plein de sourires aux petits artisans, super-gentils, nombreux quand doucement il faut les amener à faire antisémite, *via* d'abord la religion.

Il est sûr que cela ne mange pas de pain – un peu d'eau de baptême et on n'en parle plus, le Juif disparaît mais réapparaît sous les traits chrétiens! Bon teint!

Avec des motifs aussi superficiels, sans approche complètement scientifique, sans analyse sérieuse de la courbe du nez, par exemple, personne ne semble comprendre que ce genre d'antisémitisme du dimanche est complètement révolu.

Il faut d'abord créer des outils, avant de pouvoir s'en servir. Alors qu'il s'agit d'une fonction vitale pour l'humanité! C'est vraiment faire les choses à moitié – ni fait ni à faire. Cela réduit tout espoir à néant, la valeur d'orientation antisémite du parti chrétien-démocrate! J'appelle cela du *pseudo-antisémitisme*, plus dangereux que son contraire, car on s'endort dessus, sur les lauriers en croyant tenir par les oreilles le grand adversaire alors que c'est lui qui nous retient par le haut de notre veste, à l'arrière et la hisse jusqu'au niveau de notre nuque ou quelque geste approchant.

J'avoue avoir encore du mal à définir exactement le topo. À trouver les mots qui tapent juste, font

chirurgien. Je suis sûr que le Juif nous réclamerait cet antisémitisme de bon aloi s'il venait à disparaître brutalement.

Mon aversion contre l'État habsbourgeois augmente. C'est l'Allemagne qui gouverne l'Autriche et pareil pour les arts et tout se qui est archi.

Je sens que je vais mener une double vie, mon cœur et le reste me dictent de rester en Autriche où je féconde d'idées en idées, mais le cœur n'y est plus! Je me sens mécontent, cela s'empare de moi et je connais bien du vide, à l'image de l'air nécessaire au non-écrasement des organes vitaux par la pression atmosphérique.

Bref, à Vienne et certainement pas ailleurs, on croise des personnes ayant diverses nationalités, des Tchèques, des Polonais, des Hongrois, des Ruthènes, des Serbes et des Croates qui, j'en suis assuré, forment des ethnies et pire, les Juifs qui sont des bacilles, dissolvent parfois jusqu'à mes propres pensées, qu'à terme j'imagine cette ville comme l'incarnation de l'inceste – parce que je sens bien qu'il y a de la consanguinité, que nous sommes tous trop proches!

J'ai grandi en entendant le dialecte bas-bavarois et là je sens que je ne m'y ferai pas, à leur viennois. Cet État ne vaut rien, il entrave l'imagination allemande des Allemands, grands, alors qu'il pulse ceux des anti-Allemands! C'est ridicule de vouloir continuer comme ça.

Toute cette semaine, je sens que j'ai envie de rendre service à ma nation. Comme architecte, par

exemple, ça me ferait le plus grand bien. Que ne me donnèrent ce pouvoir, quels châteaux d'eau je n'eussé-je construit pour le Reich? Quelle conurbation ou aménagement touristique, quel hall d'aéroport n'eus-je pas sorti de terre?

Enfin, le bonheur mêlé à la joie de vie venant à se réaliser en une mixture que je relie à l'affection d'une mère, jusqu'à une patrie ou mère-patrie à un sentiment d'agrégation à une autre nation; l'Allemagne!

La langue natale est un trésor, aussi il est sacré! Je m'adresse à ceux qui partagent mon opinion. Les autres comprennent qui pourront! Car celui qui respire de près les jupons mêmes de l'image mentale que l'on se fait de ce que signifie être allemand sans pouvoir en être, celui-là sait combien est rude la vie. Ça le brûle. Le cœur empli de sang comme icelui d'un enfant tout séparé de sa mère. Cela finit par être une torture à la fin, cette nostalgie, cela hante – joie impossible, bonheur pareil, jusqu'à ce qu'enfin, l'on soit de nouveau unis par les portes, on passera donc à travers des portes de la patrie ouvertes et que les flots de sang pulsés rouges ensemble trouvent d'abord du repos, de la paix, un repas chaud, dans l'Empire commun.

Vienne pour ça est une super-école.

J'y arrive à demi-enfant et en ressort intrinsèquement taciturne, limite gothique après deux refus successifs d'admission à l'École des beaux-arts!

Long manteau, mèche brune, œil noir.

C'est là où je me suis fait une analyse politique irréprochable du contexte et c'est seulement maintenant

que j'en apprécie les fruits par grappes, en jus rendu à l'autel de cette ambiance.

Munich

C'est le printemps 1912, je m'échappe vers Munich! Marre de l'Autriche! Ça va un moment!

Munich, je la connais bien à cause de ses peintures rupestres, alpestres muséales, on ne connaît rien de l'art allemand si on ne connaît pas Munich!

Je peins tout le jour que le Petit Jésus m'offre, j'y peins et c'est bon. Je suis à peu près sûr de mon coup de pinceau. Il faut dire que je suis complètement amoureux de ce patelin. Ville perdue, planquée, terrée aux dos des Alpes molles. Âmes peu sensibles d'Allemands sans presque personne à la dégaine différente, même les clochards sont en Bavaois, fument des pipes trop longues en S. Chapeau bas!

Quelle différence d'avec Vienne, ville de contrastes! Cela me fait encore du mal rien que de devoir écrire son nom! Espèce de Babylone!

Sans même parler du dialecte entendu ici, hyperproche des borborygmes perçus de mon enfance juste de l'autre côté de la frontière, vraie renaissance! C'est comme soudain de vivre en une rafale de vastes pots de bois de mélèze plantés de géraniums accrochés à une balconnade sans fin, vrillée de soleil abattu au fil de centaines d'étés.

Et puis il y a cette perspective complète et folle, je veux dire profondément spontanée qui va de la Hofbräuhaus à l'Odéon, de l'Oktoberfest à la pinacothèque. C'est juste élégant. Racé!

J'y grandis drôlement bien, et c'est aussi pour ça que j'aime cette ville à en tomber à genoux devant presque chaque bâtiment! À y lécher des vitrines qui un bout de pilastre, de colonnette et de trottoir sculpté!

Je m'intéresse un peu plus à l'apparence de la politique, en ce moment, mais je vais revenir aux sens cachés dès les prochaines phrases.

À München, tous croyants! Tous croient que l'Autriche est un État allemand, personne ne se rend compte de l'état justement, pathétique du cache-merde initié pas les Habsbourgeois, tous ici croient que l'Autriche peut mobiliser la troupe en une heure. Tornade!

D'ailleurs, même en Autriche il suffit de se balader un peu loin de Vienne pour lire des journaux praguois qui moquent point par point le chef-d'œuvre de diplomatie requis pour faire avancer le pays – car un pays se doit d'avancer et dans le sens du poil des nations alliées.

Ça avance ou ça recule. Ça ne stagne pas.

Vous ne savez ce qu'est une esbroufe? Pensez à la Triplice et vous aurez une idée!

L'Autriche sans plus d'Allemands n'est plus l'Autriche. L'Autriche avec que des Slaves? Au secours! Superforts en signatures, aucun souci pour les traités.

Par contre pour vivre ensemble, accolés à des Serbes, des Croates, moi je n'y arriverai pas. Alors pensez donc les autres.

En Italie, ils ont un peu le même souci. Si en Allemagne on avait fait plus attention à tout ça, si on avait réfléchi à comment aimer jusqu'à la mort des êtres que tout sépare, l'Italien de l'Autrichien!

Les Habsbourg, encore eux! Décidément, ont trop joué les maroufiots à l'encontre des Italiens. Les braves Italiens! Les Italiens, tu les aimes ou ils te font la guerre, voire les deux.

Depuis que la Russie cherche l'Autriche et que cela ne va pas en s'arrangeant, ou alors plutôt par les armes, qu'est-ce qu'on a comme choix d'alliance? Les Japonais? Les îles Fidji? Pas grand monde, je vous le dis.

D'ailleurs, pourquoi faut-il à chaque coup donné de marteau sur une enclume s'allier à quelqu'un d'étranger? Pourquoi conclut-on des alliances sans arrêt?

La population Allemande augmente chaque année de 900 000 gamins et gamines, il va devenir compliqué de tous bien les faire s'asseoir à table et souper! On va droit à la cata! Ça va être la famine, je sens.

On pourrait distribuer des préservatifs anglais? Quand les sols deviennent durs-durs, que cette disette enfle des ventres, alors cela devient supersage de se calmer au niveau des chauds lapins. Eh oui!

Car les personnes de certaines races plus faiblardes que les autres sont forcées de retourner au néant, quand les autres pour leur bien-être, il leur faut cela. Afin qu'ils deviennent âpres et rudes et

beaux gaillards! Formant ainsi de belles courbes et là ils atteignent le top des hauteurs en saut à la perche, sous les sapins, forgent d'idéales réalisations. Ainsi la diminution du nombre rend plus fort l'individu, donc en fin de compte l'espèce!

Un problème subsiste. Icelui des capotes british. En effet, si Dame Nature ôte la vie au plus faible, elle le fait comme ça à coups de faune microbienne, or l'humain, lui, voudrait remplacer Dame Nature et choisir sa progéniture. Tout le problème vient ensuite qu'une fois né, même si l'enfant est trisomique, les parents déploient des trésors de génie pour sauver ce petit incapable. Alors qu'il est un frein à disque surpuissant quant au regard de la conception progressiste des races.

Je trouve logique que si l'on n'élève que des petits singes, comment voulez-vous que l'on bâtit des chefs-d'œuvre d'architecture? Cela grippe les descendance! Stoppe la libre entreprise, va à l'encontre en tout cas de la Nature. Et qu'à vouloir jouer au plus con avec la race, on perd vite l'hégémonie. Car une race plus costauda chasse, pousse, bouscule une plus faiblarde, je le dis et je le répète.

Il faut habiller les gens correctement, au moins pour l'hiver, leur donner de quoi se chauffer. Un sol ne peut, je veux dire un terroir ne peut subvenir qu'à un nombre restreint de personnalités. Et cela augmente d'année en année.

Je pense qu'il est fou de penser qu'un surpoids de quantité de manger pondéral pour une population

équivalent à la possibilité d'accroître la population. C'est que la famine peut arriver supervite, avec ce genre de politique.

Il y a du sol qui n'attend qu'à se faire exploiter, il quémande le soc, alors qu'il y a d'autres parcelles qui sont trop occupées de haricots verts, de salsifis ou de betteraves rouges. La Nature ne connaît pas de frontières, à part pour l'Afrique, tout de même, et à moitié pour l'Asie.

Je propose une chose, qu'un enfant, le plus agité, par exemple, le plus abruti de courage, sans distinction, sans peur, sans prudence, enfant de prédilection sous réserve que la Nature aime quelques traits nominatifs, soit choisi, obtienne tout du noble droit de vie. Tout!

Le souci est que les meilleures nations et races sont tellement pacifistes qu'au bout d'un moment on passe pour un malsain à vouloir accaparer le bien d'autrui car moins costaud, moins de biceps, moins de peps. Aussi les meilleures personnalités ayant moins de scrupules doivent commencer à réfléchir aux plus simiesques d'entre eux, les poltrons, les moins bien faits. Sinon c'est la catastrophe.

Le problème est qu'il ne sert à rien de conquérir de nouveaux terroirs pour nous Allemands, il ne faille d'abord revisiter notre imaginaire qui regorge de contrées dix fois plus gigantesques!

La chose à éviter, du moins pour le moment que je trouve tellement dangereuse, est la sélection des êtres humains, car si vous enfilez l'un de ces présér-

vatifs, dès lors vous maîtrisez les giclées de vie sans donner naissance à qui que ce soit! D'où le réel danger qu'au bout d'un moment, plus personne ne soit là pour aller matraquer quelqu'un par-delà la frontière, qui lui n'aura pas usé de pareil subterfuge!

Soit on colonise à tout va comme l'Angleterre carrément l'Inde entière, ou la France avec la moitié de l'Afrique et de la Chine, mais tout tourne en eau de boudin, alors abstenons-nous d'aller aussi loin. Soit on exporte de telles quantités de marchandises que l'on devienne vraiment riches, que l'on essaye de trouver des clients à l'étranger – l'excellence des produits *made in Germany* n'étant plus à prouver, et ce, justement grâce à moi.

Il est toujours bon de penser aux colonies lointaines, mais si c'est pour se retrouver dans cinquante ans avec une colonie plus puissante que le pays colonisateur, autant laisser tomber tout de suite et se faire coloniser le plus vite possible. Autrement dit, on pourrait aussi coloniser notre excédent de peuple de notre peuplade! Dans l'idéal.

D'abord, il faut s'occuper de la base même du pays. Les Zanatschs! Les Paysanas! Les paysans, la classe paysanne robuste, cambrée, saine, bien bâtie. Car le souci actuel est bien cette disparité d'entre les ruraux, néo-ruraux et chétifs urbains!

On s'est prémunis de toute catastrophe grâce au fait que les gars et les filles des campagnes semblent robustes et bien bâtis, sont les garants des malaises sociaux inhérents de nos contrées.

C'est grâce à eux que l'on a du pain gras et noir dans les panières à cet effet décorées toutes qu'elles sont à produire un sentiment d'appartenance à la tribu allemande.

Il y a comme une sorte de brassage entre les chétifs urbains et les robustes des champs. Heureusement!

Les paysans sont notre identité, notre indépendance quant à l'étrangeté de l'étranger. Il faut raison garder, le calme, refroidir le plus possible notre température. De toute façon, il y a de la volonté divine, là, donc ça devrait aller tout seul.

Ce qui est refusé par la douceur, c'est aux coups de poing bien placés qu'il faut le faire.

Si nos ancêtres avaient été pacifistes comme tous aujourd'hui, on n'aurait pas le tiers de notre terroir actuel, il faudrait recomposer chaque cadastre, chaque POS – cela ferait exploser en dix mille fragments de pelouse le pays entier!

On a marché deux fois vers l'est du Reich et ça va mieux maintenant, beaucoup mieux.

Pour les colonies d'Allemagne, je ne vois pas trop comment on va faire, autrement que de faire des colonies de nous non chez les Pygmées mais en Europe!

Une fois que c'est dit, on s'y tient.

Il suffit de re-déhiérarchiser les préconçus, les a priori que l'on a des territoires et des peuples lointains aimant se faire coloniser, pour se rendre compte que l'on peut coloniser tout autant et beaucoup plus près de chez soi!

Du panache, pas du panaché! L'œil doit être bien froid et le reste calme. C'est tout de même plus agréable, cela donne une prestance à l'ensemble du pays. C'est par le port de la tête, la pomme d'Adam dégagee ou à l'inverse anatomique au dressement de la nuque, mais il n'y a pas de miracle.

En attendant, l'armement est complètement jouissif à imaginer. On décide de ce que l'on veut en fonction des armures d'en face, puis on imagine déjà les impacts des balles rebondies ou pénétrées causant l'irréparable, les cartouches en bandoulière jusqu'aux couinements des vols d'obus. La balistique, le bon heurt.

Je ne vois que l'Angleterre comme alliée potentielle, ce sont des Saxons. On pourrait avec eux faire pas mal de croisières, des croisades flottées! Le mieux pour l'Allemagne est d'obtenir les terres saines d'Europe. Une chose est que nous devons nous protéger pour conserver nos derrières. Si l'on fait alliance avec l'Angleterre, il faut renoncer à construire de superbes tanks sans merci flottant, car risquant d'encercler leur satanée île – ils nous feront paranoïa de ce geste.

Pour ne point risquer de les effrayer trop, on devrait juste être forts en parachutisme, ski alpin, luge, patin à glace pour filer en armes le long des canaux gelés en silence ou vers des lacs d'altitude, de nuit, pour y faire glisser des bombes (méthodes de curling). Bref, devenir complémentaires de la flotte, pas son concurrent. Au début du siècle, c'est possible, il nous faut un truc en fer assez long pour sortir les marrons du feu,

car ça commence à sentir! C'est Londres d'ailleurs, qui, vers 1900, nous le faisait sentir. Ah, si cela avait été amplifié! Il n'y aurait pas eu ni 14, ni 18! Cela m'aurait épargné les pieds en la vase jusqu'aux mollets, la trousse du courage, les coups pourris et les blessés mortels. La médaille, et ce jusqu'au bout du lit en portefeuille, on s'y glisse quand même, ivre de fatigue! L'Allemagne avec l'Angleterre. On aurait un peu dominé le monde!

En tout cas, ce n'est pas avec l'Autriche qu'il faut faire alliance! L'Autriche n'est même pas capable de défendre correctement la langue allemande, alors pensez donc!

Coloniser un terroir est chose longue, il faut y aller régulièrement, dire bonjour, s'essuyer les pieds, apporter des cadeaux, dire au revoir, puis revenir et seulement alors on peut essayer de séduire la fille du fermier. Là tout se complique, il faut trouver quelqu'un d'autre pour renouveler l'opération à la ferme d'à côté même. Cela prend des siècles. Force profonde! On a tôt fait de bâtir une flotte plutôt que des fermes avec leurs fermiers – la flotte est plus facile à anéantir.

Seuls les tout-petits peuvent croire au pacifisme.

N'importe comment, l'Angleterre tôt ou tard deviendra un ennemi, et le jour où on criera «Au voleur!» quelle ingénuité de notre part que de penser qu'elle va rattraper le voleur pour nous!

Si on s'allie avec l'Angleterre, on peut espérer conquérir la Russie, mais il faut se débarrasser de l'Autriche sinon c'est du grand n'importe quoi.

Je veux bien faire de la guerre une occupation ontologique, chaque matinée, après collation, faire ou défaire des alliances, des pactes et s'y tenir.

Donc, on vire l'Autriche, trop cosmopolite!

Faire la guerre à l'Angleterre aidé de la Russie ou l'inverse – la Russie alliée d'avec l'Angleterre –, j'aurais réussi à les coaliser! – non pour annihiler l'Allemagne mais moi, personnellement!

On va essayer le commerce. Ça apaisera tout le monde.

Il n'empêche que l'Angleterre, quelle terre!

Ils transforment tout en économie, dès que terroir glané, ils le fructifient, y font sécher des abricots entiers, des fraisiers par confitures, des bananes mûres, du jus de goyave, ces défricheurs!

L'Angleterre a toujours eu toutes les armes qu'elle voulait s'inventer. Zéro blocus!

Pas d'armée constituée? Des mercenaires!

Dans les écoles ou les revues satiriques, on imagine que les Anglais sont pleutres alors que lorsqu'on est au feu dans une tranchée et qu'un *Tommy* rouquin fonce sur vous la baïonnette d'abord, en écossais, on déchanté.

Je passe un peu parce que sinon on va s'endormir là-dessus. Je voudrais juste un petit peu revenir sur les Juifs. L'État juif n'est pas délimité dans l'espace. À l'heure où j'écris, il est répandu sans limites dans l'univers. Cependant. C'est la même race qui le compose. C'est un tour de passe-passe.

Ils font croire que tout n'est que religion pour rassurer l'Aryen, qui lui tolère tout ce qui touche au religieux, mais en réalité cette religion que j'appelle celle de Moïse n'est autre que la doctrine de la conservation de leur désir d'être juifs.

L'instinct de conservation de l'espèce est, que je sache, la première cause d'agrégat social. Alors on doit pouvoir tout bazarder pour sauvegarder ce concept de race. Tout! Même des ustensiles d'un artisanat orientant les décisions, le design indiquant le chemin des êtres les plus chers vers une idée de jouir solidaire, tout doit être balancé pour repartir sur autre chose.

C'est héroïque de devoir se séparer d'une commode familiale, de cette lignée tyrolienne-ci, mais c'est ainsi.

Je cite cet exemple justement en exemple afin de clouer le museau pour bien longtemps aux parasites embarqués à même le bois de la commode, juste pour leur montrer qu'ils sont et seront bringuebalés quoi qu'ils fassent enfin – à condition qu'ils n'aient de trop digéré la commode – telle est rendue parfois complexe l'échelle des valeurs temporelles et morphologiques.

Si une race est correctement oubliée par une autre, alors elle disparaît. Ce qui est naturel.

Le manque de courage caractérisé en des éveils tardifs, quand ailleurs une autre race prend des douches glacées, font des pompes dehors, scient du bois près de larges feux de camp de cheminées pour l'incontestable chaud et froid, en bermuda, saluent un tissu.

C'est qu'au bout d'un moment, ces choses-là finissent par se savoir et travaillent l'imagination d'invasions naturelles, et ce pendant que les autres dorment... Ce ne sont que par les vertus des gens qu'un État se tient bien droit.

Qu'un État fasse beaucoup de commerce ne dénote en rien la cohésion de la race à faire «État». Avec la Prusse, par exemple, on sait qu'elle a été forte économiquement mais bien faible au point de vue du laisser-aller, affectant immanquablement sa race.

Qu'un syndrome de Tourette ne se saisisse entier d'un peuple et crient *Heil!* Ou entonnent *Deutschland über alles* à pleine gorge, comme si l'hystérie était un mal? Eh bien j'affirme que l'hystérie ne ment point et prouve simplement l'enthousiasme inhérent à des visions encourageantes du monde, où la vraie déesse Destinée, écoutant ces gens qui lâchent tout pour l'idée de patrie, relâchent l'emprise des doigts sur les livres, rejoignent les ossements retenus par les muscles de la volonté en des éclairs d'acier au chocolat, des nougatines de mitraille et des obus givrés aux trois citrons.

Peu nous importe d'emprunter à la nosographie! J'abandonne l'Autriche.

Je ne combats pas l'État des Habsbourg, mais suis prêt à mourir à tout moment assis au salon ou debout dans le vestibule pour faire plaisir à mon peuple, à l'Empire.

Cela me rappelle quand j'écrivis une longue lettre à Sa Majesté le roi Louis III en lui demandant l'ultime faveur de pouvoir obéir dans un régiment bavarois, plutôt qu'autrichien.

Merci mon roi.

Quelle belle campagne! Quels souvenirs illuminés. Dix années déjà. Le temps passe comme un obus. Toutes les images défilent, enrégimentées.

Ma seule angoisse fut d'arriver en retard sur le front. Cela me cause encore pas mal d'insomnies. Rêver que mon uniforme est trop court, qu'il me manque une *ranger* ou que je monte à l'assaut en pantoufles. On arrive dans le brouillard aux berges du Rhin. Une statuette de dix mètres de haut impressionne les benêts. C'est le Niederwald qui règne sur la Rhénanie. C'est une grosse, la trentaine (de tonnes) en bronze.

Malgré tout, je sens ma poitrine beaucoup trop étroite pour contenir tout l'enthousiasme de l'Allemagne! C'est pour moi les minutes les plus inoubliables, elles restent sublimes et gagnent même du terrain sur toute mon existence terrestre.

Ensuite nuit froide, Flandre humide, marches sur les pelouses en évitant les feuilles mortes de ne commettre tel froissé éveillant à coup sûr l'ennemi tapi – mais c'est encore la nuit pour lui, puis l'aurore et le bruissement ne vient plus d'en bas mais d'en haut et il rase gratis nos brillants casques à pointe – vu que c'est un obus, sifflotent alentour et indifféremment en nous des projectiles d'époque, on reconnaît tout, les trois huit des mitraillettes au loin, les cadences élevées jusqu'aux

bruissements des vareuses employées à faire de nous des tentes canadiennes! – les piquets c'est les fusils.

Toutes les personnes encore présentent chantonnent d'un sanglot : *Über alles, Deutschland über alles in der Welt* plutôt que de l'hurler tout fier.

Une chose est sûre, on ne sait pas se battre, mais mourir si!

Je ne rigole plus du tout quand je charge, je suis de moins en moins sujet à des accès de fous rires. Tous ces footings me calment. Les autres aussi, hypercalmes.

On se dépense beaucoup.

On se prive de soupe ou parfois de quatre heure tellement l'on se sent porté.

Les amis passent mais l'image d'eux en belles rangées de casques gris reste agréable.

Dès les premières si belles victoires, une certaine presse renâcle, insinue presque du mal de nous et des efforts : comme quoi la guerre n'était pas innée chez nous, des réflexions sur le fait que dès que possible on en reviendrait à des processus plus civilisés, pacifiés, qu'il fallait presque nous excuser.

Au lieu de les attacher par le bas de la tête à un portique, on a laissé ces « haut-parleurs » s'exprimer qu'aussitôt chaque victoire était de moins en moins fêtée, célébrée!

Ça serait l'amitié entre les peuples et les races bientôt! La honte. Le marxisme!

Le marxisme dont je précise à celles et à ceux qui ouvriraient seulement le livre ici, n'a de cesse de me

faire penser qu'il veut la destruction de tous les États. Exactement à l'image du peuple juif, répandu de par le monde. Eh oui!

Aussi lorsque le si bel élan patriotique fit que tout un monde ouvrier, par exemple, en quelques heures et demi-journées seulement fonça aux casernes, c'eût été fini des écrans de fumée tissés par les Juifs : isolés, ces dirigeants!

Ça aurait été le bon moment pour matraquer ces personnes-là, en profiter au moins pour peindre au large pinceau de grandes étoiles de David sur leurs officines et organes.

Le verbiage des Juifs en 1914 sur l'internationalisme fuit! Disparaît d'un coup, envolé! Camouflage, dis-je!

Pendant ce temps, le serpent fourbit des anneaux tout tranquille à l'arrière. Pendant que les gens honnêtes rêvent entourés de robes de chambre, les criminels déguisés en serpents à l'instant organisent la révolte. Je me demande comment on aurait pu arrêter tout le machin.

Et j'emploie ce terme à bel escient qu'une étymologie advienne et j'en serai le maître, quand j'étudie quelque possibilité de mieux ranger la nation de ses parties en des schémas patates au tableau desquels découle une chose sûre, c'est que pour changer l'orientation de la limaille de fer, par exemple, il faut un aimant tout aussi puissant, ou encore, par exemple, une autre torche pour dessiner de toutes nouvelles ombres.

Je vais essayer une fois pour toutes de résumer un peu la situation.

Conserver le plus possible la race, comme cette coloration rose orangée que l'on a dessous les pieds – cela n'a de cesse d'occuper mes journées, accaparer mon temps au lieu d'aller jouer au foot.

Il est aussi bon de rappeler quelques consignes simples de sécurité, comme de conserver le plus longtemps possible le sang à l'intérieur. On ne se coupe pas les veines ou le moins possible. On essaye de penser la liberté du développement de la patrie et d'y nourrir les enfants en prêtant bien attention à ce qu'ils soient disposés à l'intérieur des frontières. Toute idée ou tout geste, même inconscient soi-disant, doit servir ce but. On doit ainsi examiner si cela sert bien tous les intérêts susdits.

Je suis sur le point de démystifier ce que le Juif trouve dans la Bourse, *via* le *Capital* de Karl Marx – je me suis acheté une cape à cet effet pour y glousser. Je crois que c'est en train de virer à l'obsession. J'hésite maintenant à consulter, mais en fait, non. Je ne peux me tromper.

Enfin, une ou deux fois je me suis fait hypnotiser – juste pour voir au sortir des tranchées, après inhalation de quelques effluves de moutarde.

Maintenant je dois dire que je ne doute plus!

Le Parti ouvrier allemand. Le tout début. Flash-back.

J'y entre, on n'y voit rien, c'est tellement mal éclairé. J'ai failli me prendre un bas de lustre sur le coin du front.

Ils sont quatre. Ils reçoivent pas mal de courrier. Une lettre de Berlin, une de Kiel et une de Dusseldorf. Lecture est faite des réponses qui seront postées, dûment timbrées – vastes moments. C'est le tout début de quelque chose. Tout est à faire!

Chemises courtes pour l'été, badges, insignes, cachets de cire, brassards, tracts avec tampon, logos, drapeaux, mâts, pas tout de suite pour mille années, mais au moins pour dix-douze ans, après on verra.

Le fait que des millions d'êtres, je le sens bien, ont au fond de leur cœur ce résidu de sang non pulsé mais prêt à y aller, et descendre en des veines caves, ce désir complet de changement! Que ce sang ne coagule, qu'il ne sorte en rien, soit baladé jusqu'aux terminaisons ultimes des quatre coins cardinaux des membres! C'est vraiment important, cette idée de flux. Cette circulation.

Quand je pense qu'il y a des non *Wotan!* – des qui n'adhèrent pas, par autre mécontentement, qui votent avec les fanatiques de la gauche de la gauche! Voilà ce qu'il faut regrouper comme force pour avoir une chance prochaine, la première phase du Parti ouvrier national-socialiste allemand – unifier le mécontentement, la grogne. En attendant, je voudrais revenir un court instant sur quelque chose d'important.

C'est que le jeune Juif avec ses cheveux assez noirs, pour la majorité d'entre eux bien entendu, épie. Il épie pendant des heures et a le visage bien éclairé par du satanisme et de la joie mêlée, la moindre jeune fille inconsciente du danger.

Qu'il souille de sa comment dire – semence et obligatoirement ravit au peuple dont elle sort du ventre, par tous les moyens, cherche à ruiner les bonnes résolutions des années précédentes de ne pas faire de rencontres extracommunautaires, bases depuis lesquelles repose la bonne tenue de la race du peuple qu'il veut subjuguier. De même, il corrompt tout ce qu'il touche. Il suffit d'observer! C'est un système. Il faut qu'il les corrompe toutes!

Il ne craint pas d'abattre des arbres en larges portions, ces forêts qui faisaient comme des écrans que se dressent les peuples entre eux afin de rester chez soi.

Ce furent et ce sont encore des Juifs qui apportent le nègre au-delà du Rhin. Les Massaïs n'ont pas eu l'idée tout seuls!

Avec une pensée secrète que j'ai réussi à décrypter à temps – d'un but évident : détruire, par l'abatardissement ou l'abatardisation – cela détruit à jamais! – résultant de l'accueil de la femme aryenne du pénis de l'homme ayant une peau plus foncée, sa semence!

La race rosâtre orangée sous les pieds, pâlotte qu'ils haïssent tous, afin de la faire choir du très haut niveau de civilisation et d'organigramme politique auquel elle est naturellement dépositaire. Car un peuple de race assez pure en a conscience, surveillance fort bien sa circulation sanguine, ses fluides, ses humeurs, son urée, ses frontières, ses échanges, ses teneurs en sels minéraux, tout! Il ne pourra techniquement jamais être subjugué par le Juif; celui-ci ne

pourra être, sur cette planète, le maître, sinon que celui des métis ! Je préfère le dire tout de suite.

Le Juif avec pas mal d'influence internationale réseaute le plus possible, attaque depuis les dedans des entreprises, les pousse évidemment à la guerre, plante un piquet de grève sur lequel est ballotté un tissu rouge ou franchement noir – Anarchie !

Il tente de ridiculiser la religion, la morale, les bons comportements.

J'essaye de prouver depuis pas mal de temps que M. le Juif avec un fanatisme sauvage fait périr tout le monde, en tortures fécondes, il fait mourir trente millions d'hommes amis pour assurer, à une bande d'écrivains juifs et bandits boursiers, des résultats dans des potentats.

On distingue bien une domination.

Le truc est qu'il ne voit pas qu'il se met aussi en danger, exactement comme les parasites, il mourra ou remontera en les feuillages dès lors que le beau cerf national-socialiste passera au-dessous de lui ou trépassera tout sec.

On sait tous que même les meilleurs vampires décèdent du fait du décès de leurs victimes.

Le truc étant qu'en fait je me demande parfois si je n'entre pas en totale compassion avec le Juif, son régime à le faire entrer en résonance en mes raisonnements jusqu'à lui faire admettre qu'il se fourvoie. L'aider.

Je fais « grand frère » !

On en reparlera.

L'unique souci aujourd'hui est que j'ai l'impression que c'est bien plutôt à cause du problème que plus personne ne croit en le sang, en la race !

Je me tue à répéter que même si l'on perd une, puis deux, puis trois ou quatre voire même cinq batailles ce ne sera pas trop grave, à condition toutefois que tous nous ayons bien en mémoire, sous la forme qu'on voudra, sous quelque image que ce soit, du récit de la race (photos de grands-parents au jardin en maillot de corps, chaise longue, jour de fête, mariage, dancing, plage, au ski) comment cela se trouve, comment le sang partout est ce magnifique vecteur et perpétue les blagues, l'amour et les rassemblements ! Plutôt que par des critères comme celui de la forme des baignoires que l'on trouvera distribuées plus tard en mille pâturages comme abreuvoirs.

Un parcours de formes, de fédéralisme, de soudures de populations.

Si on a ça, alors tout roule, ça marche et on encaisse les pires coups bas, on les rend au centuple, dans le pif ou *via* la Grosse Bertha.

Enfin ne dévoilons pas tout car : les livres ont des lecteurs !

Maintenant je vais écrire, je sens, un chapitre entier avec pour titre :

« La première phase du développement du Parti ouvrier allemand national-socialiste. »

En 1918, les juxtaposées couches intellectuelles divisent la nation. C'est comme ça. J'entends, par

couches intellectuelles, des strates de personnages travaillant sans les mains. Les autres travaillent, elles, sans cerveaux, justes manuelles et c'est heureusement la majorité, mais tous sont nationaux, enfin les manuels un peu plus. Il faut aussi préciser qu'il y a plus de marxistes extrêmement antinationaux là-bas dedans que dans n'importe quelle couche! Il est vrai qu'en plein 1918, l'idée, le concept du *National* est encore une belle foutaise!

Mais ce n'est pas si mal, comme ça on avance masqué, et puis, en y repensant, il serait bien naturel de laisser refroidir les fûts des mortiers, sans compter qu'un violent sursaut national nous ferait aplatis tout aussi médiatement qu'au fond des trouées dernières, en la boue même pas encore évaporée.

Et aplatis encore en des humiliations répétées des combattus jadis, enfin à l'instant – nations certes, mais étrangères!

En attendant, les politiciens de gauche sont ceux qui disent qu'il n'y avait pas assez de fusils – à droite c'est pareil!

C'est faux. Cela dédouble même le mensonge – je ne sais pas bien si en redoublant les concepts de fausseté je n'affaiblis pas un peu ma démonstration, mais j'ai d'irrépressibles poussées d'appuyer lourdement là où l'élégance diplomate aurait survolé, nuançant chaque terme d'avec un autre – et on sait où cela nous a menés, l'effort diplomatique, ces derniers temps!

Marre de l'internationalisme!

Idée nationale? Là oui!

Gagner la masse au relevé du pays qui s'était explosé par terre, les genoux de son être entier tout ecchymosés, gisant comme un roi ou une reine sculptée mais à plat, donc, allongé au tombeau.

Il faut caresser dans le bon sens des cheveux le peuple d'avec cette idée de nation – il faut vraiment de la fougue!

Cela tombe bien : j'en ai à revendre!

Il faut appliquer des trouailles autodidactes et surtout s'y tenir!

Il n'y a pas de demi-mesure ni de mesurette!

Le poison n'est vaincu qu'avec une bonne dosette de contrepoison et seuls les bourgeois que j'ai bien envie de décrire comme insipides peuvent imaginer qu'avec raison gardée ou juste milieu, cela va s'arranger, et de gagner tendrement le royaume des cieux, alors que moi je leur propose de gagner le centre du noyau terrestre! Le centre!

La grandeur, l'étendue de la majorité du peuple n'est faite ni de diplomates, ni de professeurs, donc cela va aller! Pour le Parti, il faut le plus de travailleurs manuels possible, ou des intellectuels, mais à la condition expresse qu'ils aient bien compris les principaux buts à atteindre. Le souci, aujourd'hui, c'est les meneurs internationalistes! Pour que ça marche, une seule direction. Le problème, c'est le ton! Eh oui, car un ton égale une couche sociale! Je n'arrive pas encore à imaginer un ton pour deux couches sociales, voire trois. C'est ça le souci.

Si on est naïf, je veux dire si je rédige en style naïf, l'ouvrier me suivra larmes à l'œil, tout gentil,

tandis que l'intellectuel n'ira pas. Par contre, si je fais mon sophistiqué, il me suivra où je veux, fanatisé, quand l'ouvrier n'y pigera que dalle. Dalle sur laquelle il traînera savate, sans plus porter haut les pourtant superbes logos noirs sur fond blanc cerclés vifs de rouge, d'où un problème, sinon LE problème!

À moins de n'essayer de fédérer les deux en inversant tout – je veux dire un univers limite niais mais aux logos nets finalement sophistiqués puisque indéniablement dynamiques dans les compositions. Fruits d'une vaste campagne de recherche en communication visuelle et trouvant là enfin une magnifique ligne graphique, une charte.

Enfin il faut y réfléchir encore un peu, afin d'affronter les tornades d'applaudissements qui, c'est sûr, vont nous tomber dessus d'ici peu.

Savoir enfin s'adresser aux égoutiers, aux serruriers comme aux professeurs. Axer le plus possible l'idée que faire chef n'est en rien quelque chose de facile, c'est un sacerdoce – il est bon de cultiver comme des pastèques gorgées de sucres et de fructose en des eaux rougeoyantes tellement c'est bon, un chef aux riches registres, aux cent ressources, fruit d'un antiparlementarisme respectable car il n'y a qu'ainsi que l'on appréhende les responsabilités d'un chef, un dirigeant. Pas un représentant quasi anonyme, élu interchangeable de la masse – il jouera sa responsabilité entière et c'est beau, dans le naufrage – de le sentir aussi s'enfoncer au fond des hauts-fonds avec le navire entier, changeant juste les luminosités, l'air troublé parce qu'eau!

Celui qui est le chef porte l'autorité en lui, suprême de diriger toute la danse, les principes du mouvement, le courage, c'est lui sans limite! Sinon rien.

Généralement, seul un héros de bande dessinée pour la jeunesse peut incarner cette entité. Aussi, il faut tout faire pour s'en approcher.

Comment captiver un tant soit peu un auditoire?

1) Il faut qu'il le veuille. 2) Tout auditoire le veut.

Rien de religieux mais usant des mêmes ressorts : on ne critique jamais un imam ou un prêtre!

On va prendre Munich, pour commencer, avec des braves, on y fera une école comme pour y former des recrues, prêts à intervenir à frapper fort l'imagination et quelques visages en des coups de dingue qui impressionnent : convoquer un caméraman et faire un tas de livres devant lui. Être considérables!

On va rayonner depuis Munich.

Le christianisme n'est devenu ce qu'il est qu'en ne faisant aucun compromis, aucun!

À officier avec un fanatisme sans faille son excellent enseignement, complètement absurde mais avec aplomb. C'est une leçon.

Le mouvement doit dresser des chiens-loups, des bergers allemands, à ne pas voir dans la lutte un itinéraire bis mais l'autoroute même.

Plus il y aura de calomnie, mieux c'est.

Aussi, on fait simple, celui ou celle qui n'est pas détruit en flamme, poignardé dans le dos, mitraillé dans le cœur, empoisonné par l'estomac par les

organes juifs de la presse, alors c'est qu'il ou elle n'est pas allemand, je veux dire bon allemand ou ni un vrai national-socialiste. C'est dit!

Tout énoncé juif enfonce comme une sorte de lame de cutter dans les bajoues du fasciste, et c'est une gloire que d'en être ainsi agressé, blessé, cisailé.

J'écris fasciste à la va-vite mais c'est plutôt combattant que j'aurais dû vous écrire, mais comme la vitesse est bonne, je le laisse.

Si chaque matin on achète un journal juif où l'on ne se sent pas calomnié, alors, soit c'est un journal chrétien ou bouddhiste ou que sais-je, soit on est juif!

Dès que ces quelques principes seront assimilés, bien passés en le sang évitant les plus grosses globules blancs qu'à la moelle de tous nos animaux, un cycle de routines cosmogoniques nourries jusqu'à nos partisans, alors nous serons invincibles, inébranlables en tout cas.

Vergincétorix!

On ne remplace surtout pas le chef. On ne remplace surtout pas le chef car il est le fruit du divin, et ce divin lui donne chaque seconde des dons naturels et de grâce, de facilité d'élocution, de grand général, de grand écrivain.

La musique des prénoms et des noms aide le peuple à se rasseoir une convenance, une stature, il est semoule dans le taboulé, il est le liant, le religieux des ingrédients entre eux. Long malheur au peuple qui ne rend pas hommage à cette petite musique-là.

Ce n'est pas tout ça, mais pour l'instant le cercle des poètes est minuscule et on s'ennuie un peu je dois vous l'avouer. Pour attirer des adhérents, on écrit à chacune de nos connaissances mais c'est lamentable, en termes de retour, on dirait une affluence de petite galerie associative dans le 19^e arrondissement. J'ai posté quatre-vingts invites, la machine multiplie les invités, sont deux trois auditeurs en plus, puis onze, puis treize puis dix-sept puis vingt et trois et enfin trente-quatre au fil des semaines.

On se cotise pour une annonce dans le *Münchener Beobachter*, seul journal indépendant. Et là, c'est Byzance, si je puis dire. On loue une bien large salle des fêtes dont la jauge est estimée à cent trente personnes. C'est plus qu'audacieux mais l'Allemagne nous fait des sourires, elle aime cette audace et l'attend – elle en a tellement besoin!

Il y a cent onze personnes qui viennent s'y asseoir. Un bon prof de Munich prend la parole, ça va. Ensuite c'est moi et là, je m'aperçois que je suis parlé! Je suis tellement haut dans les régimes que parfois je frôle l'ultrason, gestes des coudes emportant l'avant-bras, je saisis, dans l'air plein de ces années-là, de terribles insectes imaginaires et leur tord le cou, net!

Je me sens coriace comme du cuir avec des mots d'acier Krupp. Je sais parler! Je sais parler aux jeunes disciplinés, forces fraîches qui, sortant des services militaires, aiment encore obéir – excellent principe. Tout est vivifiant.

On critique l'entité, ses pourtours, tel cerceau de flammes à travers lequel on saute, fourbit l'éclectisme des flammèches et étincelles qui régulariseront, à force, de pouvoir enfin défilier en bermuda, torche en l'air pour éloigner les moustiques, quelques soirs d'été bienvenus sentant la brise d'une nuit et ce d'un pas gaillard. Joies simples! Voici, au bonheur d'emboîter le pas de caler et subir la cadence du chef en nos reins et répercute tout geste qu'une vaste chaîne inaugure. C'est beau, un défilé! C'est là que l'on voit que l'on a réussi sa vie entière, torche en l'air, on rechant ensemble sans ampoules autres qu'à l'intérieur de nos Pataugas, chaussettes hautes relevées – de cela des centaines de milliers de chaussettes à laver, la relance faite aux abreuvoirs qu'un lavoir depuis les campagnes répercute et captive encore aux laveries automatiquement des premiers faubourgs, puis des villes enfonçant tel ou tel petit personnel de maison plus avant, gorgeant les villes de campagnes et je dis petit personnel, car loin de moi l'idée d'accueillir un magnat, un dirigeant qui va se croire, puissant qu'il soit, au sein des équipes de choc, voudra jouer et roucouler auprès des ouvriers jeunes et facilement des ouvrières.

Une fois j'ai séduit une fille de seize ans à l'arrière. Son fils dit de moi que je suis son père. Elle s'appelle Loret, en France. Voyez tout de suite les tracas, pour tous.

En attendant le tout jeune parti surveille les gros pleins de soupe de légumineuses et de choux à la chantilly et de crème glacée aux deux caramels

inutiles, de ceux qui ne peuvent s'empêcher de s'asseoir direct au gouvernail, gratifiant d'immédiat son présent, sa stature sauvée par l'insigne, il est moins gros en uniforme – on dit de lui qu'il est maintenant affilié au parti SA ou à la SS que gros. L'uniforme est magique. Succès pratique.

Méfiance envers les druides, les illuminés à barbes et Birkenstock enfilées à chaque extrémité, forclos de folklore, méfiance envers les guerriers du dimanche à hache dont ils ont taillé le galet, le bouclier aux dernières vacances avec une tête de ténèbre de merisier proportionnelle à leur fuite aux premiers coups de matraque communiste lors des prochaines paisibles manif.

«Raciste» est une acception beaucoup trop large. Trop de monde peut s'y retrouver – d'où la disparition possible de solidarité d'entre les membres – si tous font allégeance.

Il faut préciser, affiner le caractère de ce que je nomme «racisme», comme le fromage, 365 fromages en France, 365 manières de s'appropriier le racisme! Chacun le sien. Le raciste, c'est moi, ce n'est pas l'autre! À ce compte, si l'on y prend garde, tous le sont, des Pygmées aux Islandais. Mensonges!

Grâce au concept de *parti*, j'ai l'impression quand même que l'on éloigne les faux racistes, les racistes par méprise, amateurs, les profiteurs, rêveurs, pire, les racistes juifs!

1920 ça y est, je pense que l'on peut organiser une grande réunion comme une île. C'est bon car sinon on

va de trop végéter. Les Rouges nous cartonnent suffisamment – ce qui est un gage de qualité mais il ne faut pas attendre sinon on va se faire aplatis.

La partie qui m'excite le plus reste la propagande. Tellement que je crois que je pourrais travailler dans la pub, les réclames, une activité commerciale. Heureusement que je reçois ce salaire de l'armée – je ne compte pas les heures supp' à tracter, suppléer, chantonner une phrase, m'essayer des costumes, des brassards, des casquettes, des cravates, des nœuds papillon, une mèche ou deux des essais cosmétiques, certains éclairages, des photos en pied, en laboratoire comme quand on teste du vent sur les cyclistes.

Dans l'État, il y a :

a) Un groupuscule d'adorateurs du contemporain, d'un tournemain du design administratif – nouvelles donnes et récépissés – obéissent à l'ordonnement de l'idée centralisante d'État! Tout doit être fait pour maintenir le calme du bon côté, fonction silencieuse s'il en est, gérance, protestantisme!

b) D'autres théorisent, pensent l'État sous réserve, qu'avec certaines conditions.

c) Encore plus petit mais très à cheval, résolument xénophobes et racistes, se fantasment des tirades avec du germanisme toutes les fins de phrase, qu'il faille attendre des plombs avant de connaître l'inflexion d'une proposition puisque le verbe y sera planqué en fin, à tout vouloir tester un attirail psycho-

linguistique, psychoaffectif sur leurs seules têtes de Turcs c'est-à-dire les Slaves d'Autriche!

C'est schématique, mais cela éclaire.

La germanisation s'appliquant à tout, pétiole, courbure des prises de courant, police de caractère, intonation d'un ou deux mots pourtant français, matière textile prêt-à-porter, jardinage d'embellissement des terre-pleins devant un bâtiment administratif ou une fabrique. Il y a certes toujours l'idée de la race, le sang ne se mélange pas autrement qu'entre nous. La consanguinité comme le saturnisme se doivent d'être combattus, tenus à distance et c'est toute la beauté, la difficulté du combat. Mon combat.

Essayer de ne pas ensemençer les principaux membres de sa propre famille. Tel est l'unique souci ou préoccupation première. Tout en ne s'éloignant pas de trop tout de même du cercle familial. L'État doit servir à conserver la race mais sans consanguinité, telle est la gageure. J'essaye de faire des rapprochements entre les grands fauves, un nouvel Himalaya et d'ultimes survivants à une apocalypse civilisée. Ça me travaille de plus en plus. L'aspect racé des choses et des capacités pour mille années. Passé ce délai, je ne sais plus trop.

L'État comme je l'entends, fait de grandes tantes et d'oncles, de cousines et de cousins des Alpes doit se reproduire par-delà, il n'y a pas d'autre issue!

J'ai parfois parlé, écrit à leur sujet pour les définir non plus comme peuple mais comme troupeau noble où il faut toutefois reconnaître qu'il est tout de

même mélangé, la race n'est pas très homogène et cela nous rendra plus forts encore de pouvoir l'accepter, car l'infusion des éléments primitifs d'avec quelques autres, se contaminent depuis la guerre de Trente Ans – que j'aime prendre comme convention afin d'en expliciter certaines vérités que le sperme emmêlé des hommes ayant batifolé avec les femmes et les femmes pareillement effaçant parfois des lignées entières retrouvées en la marge instantanément sans pour autant créer de nouveauté raciale, car pas assez de temps n'est donné au temps, bref, vous aurez compris que les Allemands manquent de ce puissant instinct grégaire, effet identitaire dû au sang qui gicle partout de veine en veine et qui, d'un seul globule blanc aidant, boute tout corps étrange, prévenant la ruine. La ruine. Prévenir la ruine. Pour prévenir la ruine, il faut faire des bâtiments pré-ruinés. Ils ne tomberont jamais d'une splendeur passée en désuétude – pas d'apparat. Ah, si seulement les primitifs n'avaient entré et secoué que leurs primitives attestées, l'Allemagne serait maîtresse du globe terrestre. Et Dieu sait si être maîtresse du globe est une chose agréable! Ce serait la paix dans le monde puisqu'un seul pays y régnerait! Pas de pleurnicheries, de piailleries, pas de paix agitée de rameaux et de colombes dessinées ou brandies. Monde libre! Paix du glaive, grâce au Luger par simple fantasmagorie de gladiateur non chétif, jeté aux autres, lions, ou loin de chez lui! Non, musclé et chaud car ayant fait des étirements, totalement

harmonieux, souple esquivant le sabre impossible puisque vainqueur de tous.

Il ne faut chercher plus loin le total manque de cohésion. Au moment du lézard ou de l'ammoniaque déposée sur la plage, nous n'avons su nous préserver, cela nous a valu d'indiscibles maux, il est maintenant temps d'y penser. Ça a donné des capitales à des cochons, des perles de monoculture, des potentats mais privé le peuple allemand de droits seigneuriaux, à cheval portraiturés par mille pinceaux de maîtres tout sourire naissant ou lèvres pincées, hermines, bâtons, sceptres relançant la ferronnerie d'art, les jupettes en cottes de mailles, les armures. Enfin, c'est une piste.

La chose est d'avoir perdu l'homogénéité de nos globules dans l'avenir. On se dit que c'est peut-être une source de bienfaits, sans pouvoir l'expliquer, je pense qu'une partie de nos globules rouges sang sont restés bien au chaud des corps, n'ont pas giclé au loin, ni arrosé les genêts, ont gardé quelque chose en elle. Tout le meilleur.

La musique c'est la timbale des arts, juste après l'architecture, enfin avant.

Aucune fatigue ne m'arrive lorsque je dessine des rues et des villes nouvelles. Toutes droites, lyriques en lignes droites. En attendant je lis, mais pas comme un présumé intellectuel, car eux, j'en suis persuadé, lisent jusqu'à l'ISBN, ces moins-que-rien! Ils ne savent pas s'arrêter, raison garder, lettre après lettre, mot après mot, ils possèdent un tas, un amas conséquent

de connaissances, mais leur esprit ne sait faire un catalogage ni les dispatcher. Qu'ils ne retiennent que des phrases sans intérêt, gratuites pour le plaisir de ne servir que métaphores, toutes sournoises et soumises à l'appréciation du beau, de la nuance. Stop à cet esthétisme! Jamais un intellectuel comme cela n'arrivera à l'utilisation rationnelle stylistique du travail organisationnel, au lest vrai, comme si la vie, le réel lui indiquait le numéro de la page et qu'il devrait se reporter à ce qu'il a potassé. Bien sûr, il faut lire. Mais le minimum! Juste ce dont on a besoin.

Et improviser le reste du temps, car comment expliquer que nos édiles se trompent sans cesse? Des bévues par cagettes entières quand ils se trompent sans arrêt sur le prix du ticket de bus? Aucun ne sait. Instants critiques! Tout ceci fait que j'advienne!

Celui ou celle qui sait lire qui d'une brochure qui d'un journal, discerne!

Quand je pense que ce sont mes codétenus qui me poussent à écrire, vu que cela leur demande du temps de m'écouter discourir, leur livre des émeraudes, des solstices, des tremblements, des sueurs perlant des tempes, les leurs. Qu'un unique trou de mémoire et c'en est fini, tout Nuremberg aux faisceaux DCA éclipsé!

En ce sens, c'est là que mon médecin hypnotique d'une série de séances m'a amené, brisé que j'étais après 18, vers l'autoroute de l'information, je répète, c'est la conviction que ce que j'écris sera lu par toi et plus encore débordant tes œillades alentour, un best-

seller! C'est à Vienna, Vienne que l'on m'hypnotise, que le reste de doute s'évase en coupelle, réceptacle à emphase où je me mire alors, une fois rasséréiné, je vérifie la réalité par la théorie et vice-versa. Cela fonctionne fort, admirablement, je n'ai qu'à disséquer mon esprit huilé comme je me coiffe d'une raie, donnant à voir ce que d'intime irrigue mon âme en toi lectorat, un ordonnancement sans faille qu'à la fin elle puisse s'élever quand tout m'énerve à la tribune, cette mèche, ces signes, toute la typographie!

Un orateur qui cherche ses mots une demi-heure est fichu, même s'il a raison.

Il m'est agréable de savoir que la social-démocratie à bulletin secret combat pour le suffrage universel, afin d'anéantir ce régime de Habsbourg! Espèce d'État babylonien expulsant loin de soi un slavisme pourtant constitutif, pour se fondre en un germanisme. Enfin quand je dis cela, c'est pour retomber sur mes pattes arrière car si on expulse, c'est qu'on l'avait ou le portait en soi – laissez-moi vous conter comment je rencontrai sans antipathie la social-démocratie :

Un beau matin, sur un chantier alors que je suis encore bien habillé et prononce avec correction diverses phrases d'un vocabulaire châtié de province – j'ai 17 ans –, je suis sur ma réserve, je suis calme, ponctuel, j'arrive à l'heure pour tout. Le quatrième jour, un événement dont vous ne saurez rien arrive. On me somme d'adhérer à un syndicat. Je refuse d'y entrer, prétextant que je n'y connais rien. Dès

lors, il faut que j'observe tout en buvant du petit-lait n'importe où, un peu à l'écart.

Les avances, les tests pour savoir quelle ou quelle position je prendrais m'apprennent énormément, comme cette notion de : «la nation – invention des classes capitalistes», alors que la nation, on la voit très bien, il suffit d'observer la frontière, voire des postes frontière ou encore «la Patrie – instrument bourgeois pour l'exploitation de la classe ouvrière», ce qui pour toute personne normale est intelligible, compréhensible en somme de réalité tangible et en perçoit le symbolisme bon enfant, eh bien non!

«L'autorité des lois, moyen d'opprimer le prolétariat; l'école, institution destinée à produire un matériel humain d'esclaves», etc., et aussi de gardiens. Tout cela est terrible! Anéantissant! Toute pureté dissipée en l'éther des cieux qui ne sont qu'humidité nous protégeant du cosmos!

La religion? Moyen d'affaiblir le peuple pour mieux l'exploiter ensuite? Que ne faut-il entendre et surtout comprendre! Je veux bien qu'ils abattent des pans de théâtres, mais ils ne sont remplacés par rien! En tout cas, rien de bien transcendant. Rien de grand, d'élané. «La morale, principe de sottise patience à l'usage des moutons.» Si vous comprenez quelque chose alors tant mieux. Rien de pur, toutes ces théories brisent la rêverie, la féerie, les Nibelungen, les médicaments, les onguents de l'esprit et du corps, l'*anima*! Résultat des courses? Rien qui ne fut traîné à la boue!

Yvan, un ami, préfère dire «en fin de compte», moi, «résultat des courses».

Au début, je me contiens comme je peux – os, tendons, peau surtout, habits serrés –, puis j'expose et réplique juste pour le plaisir aux arguments, mais très vite, il me manque la connaissance des points discutés. Je me fais souvent exploser en plein vol. Alors je lis livre après livre. Toutes les brochures!

Il fait maintenant chaud sur le chantier, telle est l'ambiance – ce qui a du bon –, on travaille rudement et on ambiance de même, je veux dire qu'une sape faite de joutes orales s'opère – j'absorbe la prétendue sagesse de mes interlocuteurs qui eux, régurgitent la mienne, orthonormés qu'ils sont! Ce qui, au bout d'un moment, au détour d'un madrier d'échafaudage, pourrait m'être fatal, à cette hauteur. Courageux mais pas téméraire. Je ne veux prendre le moindre risque à ce petit jeu. Deux ou trois adversaires d'opinion me le font vite comprendre – je quitte aussitôt la brouette, la laissant faire du surplace, chargée qu'elle est. Sauf que toutes mes économies sont justes glissées en mes chaussettes, alors me revoilà. À la brouette après trois semaines de rien opiniâtre – sauf que le jeu, je vous écris le jeu mais ce n'en est pas un, devient maintenant périlleux.

Aussi je demande si ces grands gaillards dignes d'appartenir à un grand peuple – je dis grand, c'est en référence aux croisades – un peuple grand est celui qui se sent croisé, moudjahidin! Même si de taille la moyenne approche difficilement les 1,60 mètre. Je m'éloigne mais c'est pour mieux y revenir, alors si la

question est «Oui!» Alors un tel peuple justifie-t-il les lourdes peines ou d'incroyables sacrifices (supplice de la roue, Tantale, privations de toutes sortes, fromage fondu dans les yeux, coulée des corps en du chocolat – pourquoi pas, si le chocolat est vital?). Qu'exigent les meilleurs peuples, les peuples mieux constitués, mieux faits, mieux garantis? Et si c'est : «Non alors!» Eh bien c'est que notre peuple n'est pas si grand!

Je sens bien que l'inquiétude monte en moi, fourmille au bas des pieds comme les petites pattes des insectes associés à ceux que je perçois comme perdus pour notre grand peuple.

Crise oblige, je médite profondément. Dans ces moments-là, au risque bien souvent de me retrouver éveillé encore en pleine nuit, qui sur une chaise longue ou carrément à l'envers contre un arbre, buste au sol, jambes en l'air appuyées contre le large tronc; bref, en attendant mon avènement, mon armée d'hommes et de femmes enfants en phase quant à une idée de sentiments exigés avant d'entrer en cette boîte de nuit d'eux-mêmes qu'ils ont de moi, en regardant encore un millier d'ouvriers défiler quatre par quatre en les rues pendant deux heures entières où de mon cœur à ma glotte, une étreinte monte pendant qu'ils font le serpent populaire, alors je rentre chez moi.

Dans un bureau de tabac, une voix interne me dicte que je me dois d'acheter l'*Arbeiterzeitung*, imprimé par de l'encre versée-pressée par des sociaux-démocrates, c'est une feuille de chou à mon goût d'un

tissage de mensonges, mais j'obéis à la voix intérieure et l'achète, la porte chez moi, m'allonge et la lis.

Alors qu'avant, tout m'énervait là-dedans, là j'y sursaute comme au train fantôme, me vois tout déformé en des miroirs rigolos. Ah ce qu'ils mentent! Mais mieux qu'ailleurs, je lis leurs pensées intimes.

Ily a les livres, paroles de fer, de marbre, d'airain épaulées par des gazettes de fiel de calomnie de traînage dans la soue des valeurs du capital. Aussi en contre-approfondissant, appuyant mes méditations contre les leurs, je retrouve mon peuple que j'avais laissé en contrebas, moi en haut des marches, juste parce que j'en ai franchi la volée un peu auparavant. Des marches de marbre, d'airain de plomb fondu et de bronze mêlé. Abîme infranchissable, je redeviens amoureux total découvrant que ce n'était pas le peuple qu'il fallait blâmer mais simplement les auteurs des gazettes et des livres – il fallait assurément fréquenter autre chose que les réunions *rouges*, les livres *rouges*, couleurs violentes!

Je me demande s'il existe quelque sentiment superficiel?

Aussi en moins de deux ans, je pénètre exactement la doctrine et les phrases-outils, les machines syntaxiques de toute cette social-démocratie.

Telle la femme est presque incapable de raisonnement abstrait, aussi qu'elle éprouve une aspiration telle qu'au déplacement d'un balai fin on fera pour elle, une machinerie entière aspirante à poussières.

Elle préférera le plus fort au faiblard, exactement comme la foule, la nuance étant un signe de faiblesse.

Comme je redeviens tout content d'avoir retrouvé mon peuple empoisonné qu'il était par un nuancier Pantone de tout à l'heure, des fauteurs de troublantes acclimatations comme si nous étions à 37,2 °C – au rectum duquel l'humanité se révèle être naturalisée, également – non ! On ne doit pas accueillir les étrangers !

C'est du terrorisme intellectuel appliqué à la bourgeoisie et qui fait pleuvoir nuit et jour au doigt et à l'œil des averses de grêlons ou de neige comme des pois chiches cabossant tout qu'aux tonnelles et autres toits de caisses à chats, aux printemps desquelles on forge de l'acier ou du ciment Eternit mais surtout des allégories bonnes pour le chaland, ou l'enfant assommé d'élucubrations à la Démocrite. Et l'on a peur d'entendre le génie !

Le marxisme soi-disant s'entend à faire régner la tranquillité parce qu'il est le seul à avoir décortiqué les symboles cachés du réel, les runes du moment. Je m'y oppose ! Et tout le capital, la bravoure marchande avec. Je me sais envahi par cela, mon dada : l'honneur. Je ne crois pas qu'il fût un hochet remué par la bourgeoisie – l'honneur traverse les couches et les lattes de tous les planchers d'immeubles à moulures jusque sous les combles, alors !

À la terreur sur le chantier ou dans l'usine, il faut une plus grande terreur pour la stopper. J'ai beaucoup de plaisir à l'imaginer – aux gaz asphyxiants on doit répondre aux gaz asphyxiants !

Les orages d'acier qu'ils nous font nous abattre sur nous sont faits pour nous briser l'échine, les nerfs qu'ainsi nous nous soumettions habillés en cuir à l'odieux, en fol espoir de recouvrir une tranquillité. Fol espoir ! Car la social-démocratie connaît admirable la valeur de la force de travail, s'acharne surtout contre celui qui a de l'étoffe quand par contre elle favorise les autres avec beaucoup moins d'étoffe. C'est une bête sournoise ! Une hydre !

Être faible ou ne pas être faible. Juste psychologie : il faut terroriser les terroristes ! Mais il faut s'attendre à ce que ce parti s'emploie à fayoter dès que, et de pleurer mémé auprès de quelque autorité compétente – fonctionnaires gauchis, voulant se ménager un petit quant-à-soi, un jardinet au soleil de bonne conscience si d'une banqueroute, il devait biner les carottes une fois la retraite anticipée cause à la faillite, la crise de nerfs de la finance. C'est une peste bubonique mondiale que ce parti !

En attendant, s'ils gagnent, ils croient avoir le droit avec eux, mais moi qui connais la réalité mieux que quiconque – pas celle décrite en les livres, non, celle du vivant qui connaît la terreur corporelle, aussi je bénis mes successifs œils au beurre noir et sais repérer les meneurs des victimes dont on ne parle jamais.

Ceci étant, les victimes sont des personnes dévoyées et meneuses, c'est là le souci de cette classe d'inférieurs. Je veux dire que les meneurs ont été des victimes et qu'il reste toujours une loupiote allumée

chez le regard ou le raisonnement du vieil ouvrier ou du plus jeune malgré qu'à la ville tout se perde, tout passe, tout lasse! Et que c'est parce qu'ils sont dupés qu'ils embrassent sur les lèvres la pulpeuse social-démocratie.

La bourgeoisie n'est pas qu'un état d'esprit : d'elle-même, ne fait-elle pas souder des barrières de protection à certaines machines-outils? souder des barrières de protection aux échafaudages? des barrières aux échelles prévenant la chute? autour des plaques d'égouts? *Quid* des chantiers? ou d'horaires appropriés pour femmes enceintes? Non. À la place de règlements, il y a des règlements, mais de comptes. Alors tout le monde se prend dans les rets de cette social-démocratie, aussi tout est tel qu'il est naturel que les travailleurs voire même la glandouille ne se syndicalisent!

Au commencement, c'est sûr que ce n'était pas le verbe au fond d'eux! Bon, on ne va pas y passer trois chapitres. Ceci pour dire qu'il est atomiquement superflu de méditer trop longtemps si l'activité syndicale est indispensable. Aussi qu'au moment où on décide de s'indigner envers d'entrepreneurs par exemple, étrangers à l'esprit de nation, de communauté – il faudrait que je définisse d'ailleurs ce que j'entends par « communauté nationale » – il n'empêche, il convient d'éliminer les causes d'une telle douleur dans la plante du pied de la Terre patrie, et cela sera bien mérité, de la nation. Voilà comment je puis expliquer ce concept.

Seuls les faiblards doivent s'unir afin de pouvoir par le nombre empêcher, protéger un semblable

esseulé face au pouvoir patronal. Mais il y a un mais, vers la fin du XIX^e le mouvement syndical commence de vouloir biaiser tout son monde, sous prétexte d'une lutte. Cette histoire de classes. Afin d'anéantir l'État, le parti s'intéresse plus à l'État qu'à l'état de ses sympathisants! Plus le flot de revendications tourbillonne comme le lichen à une autre échelle gagne la côte, moins on l'éradique, enfin je veux dire, on y satisfait. Cette masse de créatures faibles reste incapable de toute réflexion sérieuse.

La bourgeoisie gagne et les ouvriers hurlent : « Si tu n'es pas un camarade, on te brisera le crâne! » Voilà qui explique mille « Marche avec nous ou tu es mille fois contre nous. » Dès lors que l'on débâillonne les bâillons sur les bouches et les aveugles sont rois, il est patent que sous la social-démocratie transpire et grimace le marxisme; on le repère aux auréoles grotesques qu'elle dessine sur les chemises.

Je vais sauter du coq à l'âne, mais mon père, même si conquis par un certain cosmopolitisme, n'a jamais prononcé le mot *juif* à la maison.

Les idées arrivent comme des éclairs, parfois sans prévenir d'une nuée grise et mauve mêlée aussi l'allégeance au sens n'arrive bien qu'après, comme le son du tonnerre!

À la Realschule, je fais connaissance avec un jeune juif mais tous nous nous méfions. Il n'y a qu'hyper peu de juifs à Linz. Il y a bien les Wittgenstein, dont Ludwig dans ma classe, brillant châtain clair aux

yeux bleu et moi brun, yeux marron. Cette famille est très européanisée, extérieurement. Car hormis cette religion étrangère, je ne comprends pas la haine dont ils ont à souffrir. Je ne suis pas au courant qu'ils aient des adversaires!

Sur ce, j'arrive à Vienne. Immense mégapole, mille architectes, mille strates, mille langues, mille sabirs oui! Un chiffre? Deux cent mille juifs pour deux millions de personnes d'autres confessions. On ne les voit pas.

En tout cas les premiers temps, trop de trucs à voir, de trottoirs à enjamber, de marchands de rue, de cafés, de chevaux à éviter, de tramways sifflants, de voitures de forains! Seule la presse papier de caniveau s'exaspère que faire Juif n'est pas bien. Ce que je trouve indigne, personnellement.

Ce n'est que lorsque je n'ai plus la fièvre déambulatoire que je me heurte contre le mur d'essayer de questionner l'association de cela : *Juif* et *Question*.

Sur ces entrefaites, je m'aperçois que les deux principaux journaux impartiaux font courbettes au roi d'Autriche carrément, la cour! Et des suspicions traitent par la bande, Guillaume II, créateur de la flotte allemande! Cette presse impartiale se défie des attaques risibles, stupides contre les juifs mais attaque aussi Guillaume II, empereur d'Allemagne! Je n'aime pas les Habsbourg, mais je me dévoue pour l'Empire, juste icelui de l'autre côté de la rivière, sentinelle de molécules lancées vers la mer noire : le Danube! Tels nos pays n'en formant qu'un : ça se voit!

Curieusement, je trouve que la presse antisémite a une plus grande tenue, quelque chose que je ne saurais définir, ou du moins partageant plus d'affinités dans la gueulante qui me prend à la gorge. Elle respecte Guillaume II sans pareil, dans pareil barouf! Aussi, naturellement, je commence de me méfier de ladite grande presse.

C'est fou à dire, mais c'est par défaut que je deviens sanguin à l'égard des Juifs ET de la France. Une dingue gallomanie s'empare des journaux à lourds tirages! Mes nerfs s'usent et tout ce sang qui circule en moi bondit aux parois élastiques de toutes veines caves et capillaires, artères des jambes et des coudes, partout! Je commence à m'abonner au *Deutsches Volksblatt*.

C'est sûr qu'homophoniquement en français cela ne rend pas bien, c'est un problème que je traiterai plus loin.

Honte d'être allemand! Cette presse fait la cour au gouvernement, des salamalecs. Si ça continue, c'est la Love Parade!

C'est le premier nuage qui obscurcit mes relations morales avec la grande presse viennoise, et ce nuage me suit, à tel point qu'il me faille maintenant un parapluie sans cesse.

Par contre, les succès de politique étrangère du Reich me causent de réels accès de joie! Une joie aussi intense qu'à chaque Noël.

L'autorisation que le Reichstag a signifiée à l'Empereur de ne prononcer n'importe quelle allocu-

tion autre que politique me hérissé le poil, me révolte en d'ultimes degrés! Des jets de suées lessivent mes chemises, le bas du dos, du torse aux aisselles! Du Pont de Nemours n'eut encore la fibre Nylon, Lycra qu'annoncée brièvement, en cela le coton fait qu'à Vienne l'on attrape vite frais, quand les suées vous dis-je sont un handicap, un danger au centre de l'Europe, qu'il me faille rêvasser à des pays du sud, l'Anatolie! J'ouvre une parenthèse, mais je sens que la famille Dupont me soutiendra tôt ou tard. Cela me rend mi-fou que l'on ôte la parole à l'Empereur.

Qu'un amas de parlementaires bavards assignent à la seule véritable entité légiférante est répugnant. Guillaume empêché de faire de la politique par un Reichstag qui se couronne lui, sans souci de légitimité! Se permet la réprimande suprême.

L'interdiction de tout politiser pour l'Empereur, alors que c'est trop tard – on ne peut interdire de politique, quiconque.

La grandiloquente presse à vertu s'époustoufle sur le moindre canasson des champs de course et renâcle tout discours de l'Empereur! Chef de la flotte! Du Reich allemand! Dieu sait si de flotter est important, amenant à eux près des côtes, des gestes de nous.

À l'entendre, cette presse grandiose se défend d'enfoncer jusqu'aux omoplates son doigt dans la plaie, ne se mêle d'Allemagne – seul le *Deutsches Volksblatt* se tient bien droit, malgré cet antisémitisme. Alors que dans les autres colonnades de typo on y dit que de louanges sur la France et les Juifs.

D'un format plus petit, le *Deutsches Volksblatt* est pourtant plus congru dans ce qu'il dit!

Pendant ce temps, je rencontre le docteur Karl Lueger, chef du parti chrétien-social, et cela fait beaucoup de bien. Je me sens doucement gagner d'une manière religieuse, je me sens devenir doucement antisémite, même si ma raison me calme – je combats complètement, intérieurement des entités de jugements, et cela évolue, je passe le balai et porte mes préjugés en la pelle dont le manche sculpté me rappelle les alpages. Bref je tombe en émoi devant les théories du docteur qui, lui, dénonce clairement et vivement le judéo-magyarisme – telle audace! Et le voici maire de Vienne! Maintenant ouvertement antisémite, il a sa place à Vienne! La Dr-Karl-Lueger-Platz avec un monument dessus, immortalisant pour longtemps son apport à notre cause. En Allemagne, il aurait eu de super-obsèques, ici à Vienne il y a du monde mais c'est à peu près tout.

Entre ce que l'on m'a appris et les leçons de la vie (cours du soir souvent), je cessai d'aller en aveugle avec une canne en les rues serrées d'embûches, je regarde droit dans les yeux, les bâtiments mais aussi les créatures que je croise. Et je croise tout à coup quelqu'un ayant enfilé un caftan long, porte des boucles de cheveux qu'il laisse pendre de chaque côté des tempes. Légitime, forcément je m'interroge sur sa nationalité. Est-il allemand? Immédiatement mes jambes développent une large foulée pour m'acheter une autre revue antisémite. C'est plus fort que moi.

Aussi je m'aperçois que tout est dénué de preuves scientifiques! Il n'est question que d'aspects, de superficialité! Cela me plonge durant des mois et des mois, des flots de semaines entières, des journées faites de demi-journées de doute, d'angoisse presque! C'est que je ne veux pas commettre d'injustice!

J'hésite car les accusations sont monstrueuses, je me sens oppressé. Mais sur un point, celui de savoir très bien qu'il ne peut pas être question d'Allemands au fond, ne rendant pas plus déférence à une confession particulière mais bien plutôt à une peuplade complètement à part. Aucun doute! Car en avoir, après ces longs mois et tout s'écroule de l'investissement passé, toutes ces intuitions balayées aussi? Impossible. En avoir, dis-je encore, et tout s'écroule pour des mois voire des années qu'Hitler jamais n'existe! La trouille!

À Vienne, maintenant j'en vois partout, et les distingue même en centre-ville. Ils ne ressemblent complètement pas aux Allemands. Malgré tout, si. Parfois j'hésite, mais l'attitude, elle ne me trompe. Tous leurs petits gestes que j'observe maintenant, de loin comme de beaucoup plus près, l'intonation de la voix, une inflexion, un mouvement rotatoire du coude, une démarche, un air siffloté. Tout.

Et puis il y a pire, c'est que personne chez eux n'est antisioniste, personne, personne, personne!

Je crois, je le vois bien que beaucoup de ceux sur qui je porte mes attentions ne répondent pas aux canons d'hygiène imaginée, à la mode, j'ai plaisir à les imaginer sales, très sales, tout crottés. Aussi je

pénètre de plus en plus de mystères ces jours-ci. Je les suis, et puis, si j'en repère un autre de mieux, j'abandonne, et il me conduit bientôt au cœur même d'autres mystères, j'avale ainsi des kilomètres dans Vienne, mes mollets se gorgent de sang. Il y a de l'infamie, c'est patent. Il y a des faits à la charge de chacune de toutes les personnes que j'ai observées, suivies à la sauvette. Ceci est la Juiverie!

Dans la presse, dans l'art, dans la littérature, dans la plomberie parfois aussi il suffit de lire les terminaisons nerveuses des patronymes des auteurs pour comprendre où ils veulent en venir dans leurs films ou pièces au théâtre ou radiophoniques voire de réclames. Cela en devient déplorable, naturel!

Des dosettes de poison concentré! D'œuvres artistiques ou d'ustensiles à autre chose, de corps de métier, des fabricants de poèmes inépuisables vident les ressources du terroir symboliste, de nos imaginations, le transmutent en tout autre chose, lisez Max Jacob! Pire que des virus! La bande à bacille, Dada! Dégueulasse.

Un Gœthe pour dix mille barbouilleurs – j'écris «barbouilleurs», Gœthe est peintre si mes souvenirs sont bons.

En attendant, la nature a créé une spéciale destinée à ces «créatifs»! Je me sens comme en cette minorité visible. J'ai envie de demander la même chose, un parcours spécifique au cœur de quelque entreprise.

La critique élogieuse n'est que pour les Juifs, c'est avéré, et les coups d'épingle pour les fesses à Guillaume II. Si sournois, ils répètent les attaques, il

y a donc un système sinon une volonté et si l'on y prête un tant soit peu d'attention on remarquera que les journaux ont l'accent. Un accent non allemand! Un accent défavorable! Est-ce l'effet du hasard?

Aussi j'observe tout depuis la rue et elle corrobore mille choses, mille nouveaux phénomènes en cascade! Qu'une grande partie de ces personnes se fait la morale – je le sais et des mœurs – j'en suis persuadé.

De la prostitution j'ai vu, je suis sûr un Juif s'occuper de cette traite des blanches en plein Vienne, de nuit. Pire ou pareil qu'à Marseille ou Perpignan. Du vice en plein Leopoldstradt que quelques grands frissons parcourent, et me remuent le haut du dos! Ah! physiologie de pierres, architecture!

Seule une poignée de soldats jeunes le savent, eux qui s'adonnent à ce commerce.

Une nouvelle fureur. Je n'ai plus peur d'élucider et trouve des réponses à la question! Je sens que je m'adonne à un but. Suivre des juifs. Les regarder, les observer, je ne m'en lasse.

Toute personne que je croise, et je m'exclame *in petto* : « Oh oh, toi tu dois être juif, alors je vais te suivre, m'approcher le plus près de toi, te respirer, humer ton parfum, voir tes mains, l'arborescence des veines, le motif de l'étoffe de ton vêtement, ta veste, le pli, l'ourlet, la couleur de tes chaussettes si tu t'assois... Tout! »

Partout. Partout. Partout dans les arts qu'ils soient visuels ou autres je me heurte à lui. Je me sens lézard avec mille écailles qui tombent lorsque je découvre que le chef de la social-démocratie est le Juif

même! C'est la fin d'un combat très long que je viens de soutenir. Je désespère de discuter de cela sérieux avec un camarade ouvrier un de ces jours, qu'il ne me tienne les mêmes sons de phrases devant d'autres entités représentant son papa ou sa maman qu'il me faille dès lors envisager une définition toute juive en Surmoi, fraîchement inventée en cette ville!

Vienne, le ça, le Moi et le Frileux!

Les autres sans arrêt changent, tournent jaquette, développent casaques, reconditionnent bombes mais tous opèrent la vis Kinski. La domination des masses. L'important est de savoir la diriger, matinée après matinée on s'éveille et de loin on sent bien qu'un pays est porté, que dis-je emporté par l'idée même que l'on se fait de vous – bien longtemps avant vous. Je me pose un peu comme un prophète et je crois qu'ils m'attendent.

Durant les prémices de mon règne d'au moins mille ans, je m'aperçois que la masse des personnes hésitées – elles se donnent comme hésitées plus qu'hésitantes, si vous voyez ce que je veux dire – est contraire à Dame Nature!

Ce sont des êtres qui ont été hésités, dont les géniteurs ont douté et à juste titre. C'est de la boue!

Quand je pense que la presse sociale-démocrate est relativement bien dirigée par le peuple juif, cela me hérise les poils des avant-bras. Et en y regardant d'encore plus près, aucun nom à étrangère consonance n'y défend ne serait-ce qu'une bonne page

nationaliste – j’ai vérifié chaque matin! Le même tableau, c’est toujours les mêmes! Austerlitz, David, Adler, Ellenbogen, etc.-etc. La seule chose qui me calme, c’est de me dire à longueur de journées : non, le Juif n’est pas allemand! Penser cela me reconforte un peu, avant de ne m’endormir.

J’ai réussi à aimer durablement quelques ouvriers à force de limailles de fer et d’acier, d’orage et de ténèbres, leur faisant miroiter des uniformes, des couteaux pyrogravés d’éclairs, des badges, des visions de béton banché longeant l’Atlantique; nouvelles frontières! La vie au grand air! Mais jamais je n’arrive à délivrer un Juif.

Je discute souvent maintenant avec des Juifs (je crois bien que c’en est) et, pour le dire franchement, j’arrive assez facilement à les persuader mais, je le sens, je les perds vite, comme la sensation qu’ils me glissent entre les doigts!

Je les sens se défilier, ultraméfians!

Liquides, en un degré tel que mes tirades n’atteignent cette viscosité, les figeant un moment face à moi qu’ils n’entendent rien à mes mises en garde, mes conseils, ma conviction, mon amour pour les plus belles chansons d’Autriche, le folklore heureux, notre univers *volkisch*, des culottes de peau au chapeau court vert sombre, les iodels, le bois sculpté des abreuvoirs aux volets à géraniums en l’Alpe, ce désir d’avenir, qu’ensemble tout devient possible.

Certains de mes gestes traduisent l’ambition d’un tourisme pour mille ans, j’insiste. Non, ils n’y voient

rien, ça ne les emballe pas des masses. Je déprime. Je sens que je me pétrifie comme une fontaine.

De plus en plus c’est mon peuple que je chéris et il me le rend bien. Qu’aussi au moindre stade quand je passe debout sur les sièges de ma Mercedes Benz, des réunions musicales plus tard, donneront de mêmes envolées! J’aime aussi gratifier l’auditoire en finissant des phrases haussé sur la pointe des pieds, retombant dans les applaudissements.

En ce moment, je suis en train de faire tous les jours des expériences. Je suis un chercheur et en ce moment, c’est Marx. Je connais son action jour après jour dans tous les détails. Œil attentif qui perçoit les trajectoires probables et ce jusqu’à long terme, ses projets par ses traces. Je parle d’œil, de l’organe mien terme métonymique pour une meilleure compréhension, une commodité, un charme, une élégance de l’attention en le somme profond des phrases. Du plaisir pris au roucoulement des *r*. Du marxisme, j’en vois les progrès chaque après-midi! La chose étant de s’apercevoir jusqu’où Marx est maître ou esclave de ce qu’il développe – victime d’une erreur!

Il me faut connaître le fin mot de l’histoire de ce monsieur car s’il est victime, nous ne recevons pas ses écrits de la même manière, s’il est au contraire réellement l’auteur de cette pensée nauséabonde rendant patraques des États entiers, alors cette pensée ne peut être le fruit d’un cerveau humain mais uniquement l’esprit d’un démon! Et que désirent les démons? Ils veulent toujours, comme résultante, le Monde détruit.

La civilisation aplatie! TRANSFORMATION DU MONDE EN DÉSERT! Et le désert, croyez-moi, cela fait peur.

Unique salut, la lutte. Et par n'importe quel moyen que cela soit, de l'élastique tendu des demi-journées dans les écoles au-dessus desquels on saute, à la grosse Bertha! Bref, toutes les armes que peut fourbir l'esprit humain, moins fortes que celles issues d'un démon certes mais bon, d'intelligence et surtout de volonté.

Je scrute de plus en plus l'espace entre les signes, les lignes, les volutes qu'elles dessinent comme des fumerolles disparaissent si on change d'angle, les riens de blanc qui s'y nichent car c'est là que gît le sens qu'écrivent les Juifs, des pots de sortilèges.

J'y vais au fond, comme on plonge du plus haut plongeoir et si tel est mon destin je regagnerai la surface qu'ici l'eau au principe de lutte d'avec le noyau liquide de fer du centre de la Terre tient d'une image de ce que le Juif écrit ses phrases et je m'y noie, bois la tasse qu'entre les lignes je m'aperçois une dernière fois soudain du dessein, caché évidemment, fourbe.

Soigneusement cachées, des blagues se font jour au centre des théories que mes yeux frottent, sur chaque lamelle d'acier typographié et cela produit du son en mes esprits, plus hauts. Dès lors je sens que ces satanés juifs font chanter en moi quelques airs, que je ne puisse admettre la blague qu'au passif cosmopolite que j'étais naguère, ne me renvoyant qu'à des moments de déprime pure, en cela je ne puis m'enfoncer qu'en

un antisémitisme sans mesure. Pas comme mes contemporains antisémites du dimanche!

J'écris des cahiers et des carnets, des pages où je respecte la marge, bientôt plus qu'entre les lignes à mon tour, on perçoit mes idées sans doute bizarroïdes pour certains, mes desseins si longtemps refoulés.

Encore une fois, juste un tour, un dernier sur le manège supérieur, mon cœur se serre contre le bas de mes poumons et la face postérieure de mon estomac, en tout cas vraiment près, c'est pénible comme c'est jouissif.

Une question me taraude dont j'huile le vide opéré afin d'y risquer le bris de ma mèche, absorbe mes heures, mes demi-journées, l'heure des quatre-heures aux jardins sur les bancs quand des milliers d'enfants absorbent le leur, le mien est fait d'angoisses, de suées tout court, de sexe, car de race bien conservée! De pénis altruiste en des Volkvagins – si je puis me permettre – accueillant toutes les ressources des hommes.

Quand je pense au peuple juif qui s'est fait élire à l'unanimité et qui, je le vois bien, est là pour nous en faire baver et occuper l'espace, toute la place jusqu'à faire transiter en mon propre palais, entendez ma bouche, des mots, des expressions juives assurément! C'est clair comme l'eau de nos plus belles stations de pompage des Alpes bavaroises, quand l'eau y pétillait qu'on la sucre et des bouteilles de limonade en jaillissent, faisant la joie de tous. Je le sais.

La doctrine juive du marxisme passe outre l'aristocratie normale sise dans la nature – le sapin majestueux domine l'hermine toute courte, en bas, le radis domine le microbe.

Quelqu'un a promis une terre mais plus j'y regarde je crois que c'est la Terre entière qu'il s'agit, et cela fait peur. La Nature, il faut en respecter l'ordonnement, si la mouche est plus faible alors elle est vassale. Le marxisme, lui, infère de prime abord une assignation autre par l'entremise de cette notion de la «force de travail» – mais appliqué à une mouche, cela n'a pas de sens! Ou de production d'hygiène – elle dégrade les aliments gâtés. Ou de production sonore – elle fait la réussite de l'été, sentimentalement en accord avec les saisons.

Il nie la valeur d'une seule mouche! Il nie la valeur d'un seul homme! Il conteste tout ce que je ressens de l'idée des races. Je me sens vidé parfois, sans énergie, c'est là que je suis l'étant irréductible. Le droit de se battre pour que nous conservions notre peau de pêche, notre teinte rose pâle, m'anime de plus en plus. Mais je me demande si je ne deviens pas un peu abruti avec ça.

Sauf que le destin va me donner, c'est à peu près sûr, une réponse si je le questionne convenablement. Et par Marx et par l'observation à loisir – je n'ai que ça à faire de mes après-midi – du peuple juif.

Si l'on applique à la lettrine près les principes actifs du marxisme, évidemment la nature en prend un coup sur le caberlot et flanque en chaîne l'évolution, l'univers, qu'une loi pareille aboutit au chaos, jusqu'aux

au-delà. Alors je le sais, ce serait la fin, la disparition des habitants de notre planète.

Si un juif remporte la timbale avec sa foi marxiste, il gagne à coup sûr le monde entier. Il aura droit à un diadème magnifique mais, bien entendu, en forme de couronne mortuaire. D'un coup, la planète Terre recevra de l'éther cosmique un peu comme au début, sauf que ce sera la fin. Car je pense que la Nature est à même de se venger, impitoyable si on transgresse ses commandements, c'est donc pourquoi je crois bien agir selon l'esprit du Tout-Puissant, notre créateur (celui des Juifs aussi, quoi qu'ils en disent) enfin, en me défendant – car je sens que je combats pour défendre l'œuvre d'art du Seigneur avec un grand s.

La chose qui me paraît compliquée est le fait que je doive m'y coller, alors que le seigneur les a aussi créés!

Je n'arrive pas trop à y réfléchir plus que ça, mais en attendant je fais ce qu'il faut afin d'en arranger le sens des idées; créer les conditions favorables afin de les faire disparaître, sinon c'est nous. Dame Nature nous l'enseigne chaque jour d'exemples. Dame Nature, c'est ainsi qu'à peu près tous les grands conscients la perçoivent, est un lieu commun d'invoquer avec moi le Tout-Puissant et les tas de familles qui y croient, ne sont délirants que pour une infime partie humaine, à peine une marge.

Considérations politiques générales touchant à mon séjour à Vienne.

Là, posé comme cela, au moins c'est dit.

Si l'on n'est pas tellement doué, on doit attendre trente années et quelques mois avant de débiter en politique, sauf cas particulier s'entend.

D'abord il faut scruter le paysage, puis s'y positionner. Je sais l'aspect lacunaire de cette allégorie mais je ne vois guère comment expliquer cela autrement. Si le trentenaire ne le fait pas, alors c'est vraiment dangereux pour lui.

Autre chose de très contemporain : moins on est convaincu, moins on vainc, alors il sacrifie ce qu'il a de Chef en lui pour devenir politicien! S'il arrive au Parlement, c'en est joué. Ce sera la honte, s'il a des enfants, une dame, il lui faudra encore plus faire de compromis, car cela coûte – rentrée des classes, friandises, vêtements! Aussi, tout autre homme politique un rival devient! Un danger! J'en déduis que c'est une punaise. Pas l'outil pour accrocher un poster d'un acteur tel Rudolph Valentino au mur de sa chambre, mais l'insecte qui lui fait une moustache momentanée. Un Chef, si c'en est un, vrai de vrai, dit si ses vues de l'esprit sont faussées ou biaisées, alors il se retire en ermite. Il vivra et on le chérira, on lui apportera un peu de riz dans un panier, bien chaud, avec du ragout délicat aux trois miels, s'il a été valeureux.

Vienne, c'est le cerveau et la volonté si on compare les États héréditaires d'avec les organes, genre cœur ou poumon. À l'intérieur de l'Autriche, ça swing mais rien ne transparait, Vienne semble impec, toute jeune! Et la violence est jeune! Grâce à M. le maire Lueger, antisémite qui a enfin aujourd'hui sa place et son monument! Il faut sauver Wilfried en

nous face au hongrois encore plus faible, l'Autrichien est mille fois plus allemand qu'Hongrois! Il faut tout centraliser, l'État fera exploser l'Empire.

Ici, en Autriche, c'est tout le contraire d'un bon et sain Reich, personne n'a au fond une base grammaticale commune, en Allemagne, on attend la fin de la phrase pour entamer une appréciation, un geste. On est disciplinés car bien obligés d'attendre la fin de la chanson pour savoir si elle est triste ou gaie.

Vienne ne peut lutter contre Prague ou Budapest, Lemberg ou Laibach.

Tout ça, on le sent à la mort de Joseph II, qui même en monarchie sent du corps, vieillot malgré les onguents, inutile d'insister. Il faut une administration ab-so-lue! La vieillesse de l'Autriche; elle fait sous elle, c'est le souvenir que l'on a d'elle, de son gouvernement.

Tout le monde en Autriche supporte bien les périodes difficiles grâce à la bonne fluidité du sang qui circule en d'agréables artères élastiques, à ce tout ethnique, *melting-pot* on s'aperçoit, si crise il y a, qu'elle est parfaitement supportée, ce qui est une autre paire de manches d'armure si le pays est composé de différents peuples segmentés, alors on s'en prendra aux rhésus plus faibles, aux réseaux sanguins trimbaltant l'oxygène j'en suis sûr, avec d'autres viscosités, de virages artériels qui sinuent partout et irriguent très différemment les peuples ethnodiscordants! C'est scientifique, je vais vous le prouver. Comme si un groupe de personnes entraient pour certaines comme en hibernation! Cela préexiste en chaque race!

C'est l'éducation commune au fil des journées qui permet de calmer les afflux sanguins des tempes jusqu'aux tréfonds des bermudas. Trad, tout traditionnel, penser trad. Les sports! Avirons en bois plutôt qu'en carbone, cordes en chanvre plutôt que Nylon, espadrilles plutôt que chaussons à gomme trop sophistiqués! Les habits de même et on évite le pire et la crise passe au-dessus du pays sans nous atteindre puisque nous maîtrisons l'importation de matières premières et ne perdons pas en raffinement étranger, sous-traitant au loin toutes nos économies, nos désirs. Fini les coups tordus en bourses!

Joseph II sent bien le vieux de sa situation, toute l'urée du pays aigre au matin, transpirée d'un liquide qui le soir en quelques gouttes par des verres apportés au chevet desquels comme son empire soudain ne bascule faiblement allumé en une vraie BABYLONE!

La révolution de 1848 est soi-disant une lutte des classes alors que c'est une lutte des races, évidemment! En attendant, cela se dégingue vite car – et c'est bien la volonté des dieux de tout détruire et surtout l'Autriche, cela se voit. Je ne veux pas me perdre ni te perdre ô toi lectrice, jeune lecteur, ouvrier ouvert sur le monde, cadre, en détails qui ici n'ont de place.

En tête de tout ce qu'il faut anéantir : le Reichstag! Le Reichstag de l'Autriche = messes noires à l'intérieur! C'est le modèle anglais, démocratique qu'il nous faut. L'Angleterre, la démocratie y est bien mieux guidée qu'ailleurs grâce à toutes les colonnades

et des 1 200 niches de marbre et de stucs patinés entremêlés, car l'apparence forge le caractère n'en déplaie aux laxistes, les beaux-arts sont le fer de lance des nations! J'en ai déjà parlé l'autre jour et cela m'enthousiasme encore, cet or et ces peintures d'hypergrand format célébrant la Nation! La gloire de la démocratie d'accord, mais pour le nationalisme!

Au Parlement, ils bâillent, en Autriche, je puis vous l'assurer! Toute une série de questions se posent à mon esprit, elles arrivent à chaque pulsation, c'est formidable. Je suis extrêmement reconnaissant à mon destin de m'avoir fait étudier cette question que je chéris. Mon destin, comme beaucoup me chérissent, je sens – c'est juste une meilleure diffusion de mes travaux. Il faut s'aimer beaucoup et l'on vous le rend au centuple. Le Parlement autrichien rime avec le mot *ridicule* vu le monde qui y va bâiller! Quelle catastrophe puisse être la décision votée au Parlement, personne n'en prend la responsabilité – c'est d'ailleurs tout l'aspect pratique du vote! Une majorité vacillante de choix binaires de personnes peut-elle jamais être rendue responsable? Un commerçant, même s'il a une arme à feu, un de ces tromblons derrière son comptoir, n'en sera pas Périclès pour autant, et n'apprécie au Parlement que des gestes et des effets de loi à la mesure de sa médiocre condition, ne reçoit des discours rien. C'est la décadence! Impuissant, bavard alors qu'un chef, un vrai meneur, on le respecte, on le chérit. Il est puissant, se fait les muscles et n'est jamais bavard, les mots qu'il envoie sont brefs, nets sans détours ni retours.

Aussi il y a le moment où, à l'Assemblée, un meneur mène des sots qui parfois se trouvent moins sots – le chef ne les trouvant pas si sots et les parlementaires non plus, d'où l'interchangeabilité des phrases et même de redingotes. La lâcheté est famille de la démocratie. C'est normal, car l'homme dur dans ses bottines, lui, n'a pas à s'abriter dessous le parapluie majoritaire, il est seul et, sans faiblesse, se laisse pleuvoir dessus!

À garder en mémoire pour celles et ceux qui voudraient me suivre, enfin paradoxalement puisqu'une majorité jamais ne remplacera un homme, un seul.

Aussi tout scandale qui éclaire, car il y fait sombre, les rangs touffus du Parlement, est bon à prendre, il permet à de plus frais rameaux de nourrir autrement le pot de fleurs de la démocratie en nutriments et minéraux quand je puis encore faire une bonne quinzaine de métaphores sur ce sujet. C'est la meilleure des écoles!

C'est certes l'Empereur qui ratifie d'un trait d'encre en les profondes ramifications des fibres textiles et de bois agglomérées telles à en faire du papier, pour y dire d'accord, pour qu'untel incrémente tout l'hémicycle, mais c'était la faute à l'Empereur puisque c'est lui qui incrémente!

De même que l'éducation est issue de l'éducation religieuse mais le peuple, je veux dire la masse du peuple, elle, c'est dans le muscle que cela est stocké. Difficile de trouver mieux, le souci étant que si l'on échappe au magique, on se flanque dans le marxisme jusqu'aux biceps!

Les journaux sont des devoirs d'école pour adultes.

Les mieux ce sont les Juifs qui sont très vifs à verser tout le contenu de centaines de poubelles sur l'honneur rendu étoffe, comme un costume, une apparence tissée à quatre épingles!

Eh bien, vous pourrez dire adieu à vos appareils, à cause d'eux! Ils vont chercher dans les familles des événements jamais heureux, tels que viols, pédophilie, zoophilie accouplement avec les objets, et il y en a! Mais ils sont juste capables de calomnier et quelque chose, toujours, restera – même si l'infâme journaliste rétracte ses investigations. Voilà la bande de voyous qui fabriquent l'opinion d'où naissent les parlements comme disons Vénus est née des dépôts salins dessus les vagues. Pour montrer l'illusion des mécanismes que l'institution déploie et de la presse, il me faudra écrire au moins six ou sept livres. Ce travail ne me fait pas peur!

Conquérir le monde, mais d'abord par l'Autriche et un peu le nord de l'Italie, les Sudètes, occuper à moitié la France, le Sacré-Cœur! On comprendra que démocratie est différent de démocratie allemande!

Je vais me répéter. Mais autant, avec ce temps qui m'est offert par la République de Weimar, prendre ses aises et recommencer un ou deux phrasés que le groupuscule qui parle au Parlement n'est en rien responsable des hommes qui y sont assis puisqu'ils sont assis abrités derrière cette ombrelle par laquelle tout État se faufile, active des chausse-trappes contre ses ennemis supposés, moi! Or ces chausse-trappes, je les

discerne malgré l'obscurité, car mes yeux lancent de ces flammèches caractéristiques, bien utiles par ces temps.

Au Parlement, c'est beaucoup trop hétéroclite! Trop métissé! Je m'affiche à qui veut entendre que je me positionne clairement pour l'homogénéité. La politique est donc faite par cinq cents au lieu d'un! Un seul a les idées non contredites, sans compromission! Quand je dis parfois « on », ce n'est que par pure convention, c'est pour ne pas dire à longueur de pages, moi-je par-ci.

Alors, on voit prendre avec cette idée de foisonnement que le Parlement prend des mesures importantes pour l'avenir – je n'ai jamais dit le contraire!

Les décisions sont alambiquées je veux dire décantées en serpentins, par des groupes de cinq cents personnes de tous terroirs et paysages vallonnés confondus, d'arbres et de monts délicats, ou plats au rabais de la pente, le Parlement, le cœur tout léger prend les pires décisions comme en pleine partie de Couenche, alors que le valet mange le brelan de 10, sujet où heure pleine des compteurs plombant net toute estimation des dépenses voire de la perte sèche, ici de la mort programmée vu le sujet qu'ils sabordent – celui de la race!

Alors qu'au contraire, si c'était le cas d'un seul élément au sens tellurique, là, ç'aurait une autre valeur.

Aucun député n'a le courage de dire tout haut ce qu'il pense tout bas : messieurs, désolé mais je ne comprends rien à rien à ce dossier, ou ce sujet, aidez-moi s'il vous plaît. Non. C'est le fin mot de la réponse.

Notre parlementarisme recherche des intellectuels dociles, en ce moment. C'est la fête à la saucisse! Bornés et bavards, c'est tout! Dociles! Plus aucune responsabilité, aussi je te le dis, spontanément le cœur ouvert, le régime ne peut plaire qu'à des aficionados ou des présidents se faisant photographe à Disneyland Karlsruhe.

Le Parlement? Moi, jamais! te répondra l'homme droit, propre, ayant ce goût pour tout ce qui est responsabilité dans le monde. Inutile de préciser que cette forme de démocratie est bénie si je puis dire chérie de cette race qui roule métaphores en limousines cachées et cachent tout, craignent la lumière. Désolé mais il n'y a que celui que j'appelle le Juif qui aime une institution aussi diverse, bigarrée, riche de contradictions. Tout le contraire de la démocratie que je sais véritable, allemande! On s'en serait douté, mais il est bon de le rappeler. Avec un chef qui prend tout sur lui, les succès mais aussi les échecs! Et Dieu sait que cela est bon.

Dieu soit colloué, qu'un embusqué moral arrive par voies détournées des tas de bulletins dans les chaussettes, n'atteignent à ce poste-ci, il sera stoppé dans son arrivisme car l'allemande Démocratie fera éclater l'individu en sanglots chauds à cause de l'inouïe charge de responsabilités qui lui seront demandées.

Les incapables dû à un quelconque handicap ou malformation, les faiblaris éclateront donc. Si par hasard il se faufilait un individu douteux, on peut le démasquer facile! Et lui crier dessus : « Arrière, lâche voyou! Retire ton pied, tu souilles le dessus des marches! » Eh oui.

Car au Parlement seuls y entrent les crèmes des crèmes, les meilleurs et non les semi-remorqués, les tout-petits. J'arrive à cette conclusion après deux ans de fréquentation du parlement de Vienne. Ensuite, non, je n'y refoutrai jamais mon étant.

C'est ce Parlement qui fait éclater en pleurs les Habsbourg avec l'Empire. Et cela éclate depuis 1900, hyperlentement. L'Empire habsbourgeois met des moyens mesquins partout, fait croire, endort.

L'Hongrie s'échauffe, les Balkans commencent de nous gratter démangent le corps constitué par les doigts des pieds, d'abord puis gagnera les mollets.

Une toute petite araignée se signale à l'entrée si sensible alors que je suis assis nu fesses sur le drap de lit, elle s'était par sa taille à peine visible néanmoins signalée à ma présence, en toute candeur et véhémence à la fois. Légitimité! François-Ferdinand fait pas mal de concessions humiliantes, aimant cela, cède au premier chantage, mais qui paye derrière? C'est l'Allemand! C'est l'Allemagne!

De par sa posture au trône, François-Ferdinand minaude d'avec les nationalités, les régions slaves ne se sentent pas trop aimées alors on devient pro-Tchèque, dégermanise, on envoie des fonctionnaires tchèques en régions, ils y séduisent forcément et fondent foyer. De fait, les localités dangereusement glissent et s'enfoncent en pleine mixité. Jusqu'en Basse-Autriche!

Vienne convoitée comme une des plus grandes villes tchèques. La famille entière de François-Ferdinand parle tchèque! Ni les cathos, ni l'Église façon-

façon Habsbourg ne reçoit une récompense. Alors que symboliquement, cela fait toujours plaisir. Résultat des courses, François-Ferdinand ne devient – je m'explique, le Vatican cuillère sa soupe à la grimace – les Habsbourg ayant glissé dans leur nougatine politique trop peu d'hosties à la pâte d'amende, aussi l'extorsion de vieux fonds germanique ne prend en retour, on se retrouve pour répliquer avec non une croissance mais cet éternel désir d'avenir, foutaises!

Faire sentir aux étrangers en général la suprématie sociale je meurs de dire fantasmagorique de l'esprit national, grâce à quelques aplatissements soldatesques, par exemple Maximilien roi des Mexicains tenu droit sous les aisselles par Napoléon III, toute racaille libérale dehors! L'esprit revancharde, tous blessés par d'abord la perte de Milano – toute la Lombardie était une vaste viennoiserie, truffée enfin se mélangeant partout.

Ce matin, j'ai plus de mal à écrire que d'habitude, peut-être que le geôlier m'a versé quelque chose en tisane? Je me méfie de tous. D'où cette possible garde rapprochée.

Le mouvement pangermaniste arrive parce qu'on menace la nationalité d'une panne absolument sèche. Aussi, doit se rebeller, enfin juste assez, et d'obéir vite à un chef et former bande constituée si et seulement si le gouvernement conduit à la ruine, tout, eau des vases, mouches, plâtres, patrimoine, etc. Auquel cas, ce n'est pas un droit mais un devoir.

Une question toutefois, quand une telle phrase se présente à nous se dresse comme un reptile à lunettes – on ne trouve pas toujours la bonne réponse en réfléchissant! On fonce! Banco! On joue! Le tout pour le tout!

Donc rien, si l'on y réfléchit dirait un esprit fin, mais il n'est plus temps de finauser! On utilise les moyens légaux de réplique dès que le gouvernement utilise les siens contre nous.

Quand ce que j'appelle *la race* est en danger, je dénomme et assemble toutes les molécules faisant de mon corps émerger mon être, au carbone légiférant le maximum des éléments des minéraux amenés par de l'eau glissée des montagnes, là bavaroise.

Le geste supérieur est de se battre pour sa race, quelle qu'elle soit. Il faut se battre pour qu'elle devienne supérieure. Quand on part, que l'on démarre en race inférieure, il faut tout faire pour que les molécules envahissent le plus de territoire, des paysages possibles, d'abord par exemple les Alpes bavaroises, puis les Apennins puis la Sardaigne, la corne de l'Afrique!

Si un peuple pèse son devenir dessus une balance imaginée, alors c'est qu'il en a les capacités. Qu'il a été décidé par une instance elle aussi imaginaire mais néanmoins légitimante et qu'il est normal, dès lors, qu'il succombe, parce que le sort en a décidé. Le sort est une croyance que l'on doit respecter. Il n'a pas le droit au bonheur sinon que par la souffrance! Et nous pouvons les y aider!

Sur la croûte terrestre, il est aussi des hommes qui n'ont pas les moyens de leurs ambitions, qui ne peuvent lutter pour l'existence, n'en ont pas les moyens logistiques, ou n'en sont pas capables. Alors ils sont prédestinés à leur perte rapide.

Ce qui n'est pas le cas de l'Allemagne, intemporelle, voire immortelle si par la providence nous arrivons à faire suinter nos jus raisonnés en les veines de ce corps encore convalescent.

L'Autriche en ce moment est un peu drapée de draps conduisant le pays entier en une idée d'institut médico-légal, étendue, offerte au regard et l'on découvre que c'est plein de tyrannie de tiraillements – enfin je dis tiraillement mais normalement en tyrannie il n'y a aucun tiraillement, puisque aucune discussion, mais passons – *in vivo, veritas*.

Tant que j'y pense, je suis sûr que le théoricien porte des lorgnettes pour lire! Vous voyez le tableau? Instruit, on peut l'imaginer, par ses écrits marxistes ou affiliés, je crois qu'il faille maintenant en finir avec tous ces clichés, les éliminer!

Le mérite du mouvement pangermaniste de jadis, c'est d'avoir poussé des miettes avec le côté du petit doigt, ou de la paume vers le rebord de la table ou du bouchon de liège tout en décrivant l'homme bien constitué, membré, dictant les lois, sinon c'est n'importe quoi, genre Grec ou pire France de 1936! Front Pop!

Marre des fétichistes de l'État!

Au nord, c'est là qu'il y a le plus d'hommes que je voudrais exempts de mélanges sanguins, en eux cet

idéal sanguin que j'aime à ressentir, le Nord est une réserve à la germanité que je mêle donc à des valeurs morales. Tout homme, directement indexé au taux de mélanine. C'est un bienfait de Dame Nature qu'au nord ils aient le teint pâlot, rosé par cette carence aux UV de façon à pouvoir y rapporter de valeureux actes, de gestes métalliques pas celui de plâtres rococo – entendons-nous bien, de situations à risque aux derrières d'assez gros boucliers, de destin raide, dur dans la bouillie des races.

L'idée maîtresse est de tout animer, tout, tout, jusqu'à la typo – du gothique encore plus en forme d'épée ! Une plante, un singe magot prétendent exister par eux-mêmes, je les transmute en organismes vivant dont le but est de servir une idée supérieure. Je risque de devoir bientôt créer un autre tome pour réussir à définir le concept de *supériorité d'idées*, qu'à cela ne tienne.

En attendant d'avoir les reins assez costauds pour ce genre de démonstration, je repense à l'État. Il faut que l'État se préoccupe de réunir et de conserver les réserves précieuses du Nord en roses pâlots pour arriver à la prédominance entière si possible. Il faut les forcer qu'entre eux ils aient envie les unes des autres, afin d'introduire les petites graines en elles des génitoires de ceux qui les auront séduites. Ce n'est qu'un début, nous ne pouvons rien faire d'autre – tout est là. C'est la fin en soi, aussi.

Je dis « nous » car j'aime à savoir que je ne suis pas tout seul à le penser sans arrêt, qu'il y a des millions et

des millions et des millions de personnes qui pensent exactement comme ça, de norme, et de bon sens.

Sans relâche, jusqu'à en devenir rengaine, demi-journée en demi-journée, à cela je pense. Pour preuve, je le note ici car j'ai la flemme de ne le replacer plus avant, mais voici bien la preuve que nous sommes d'airain et de limailles de fer : le sang est fait de fer ! En transporte, en tout cas ! Le dicton ne dit-il pas : « Qui se repose, se rouille ! »

Les fonctionnaires donnent leur vie à l'État, comme si le comparatif d'avec les arbres qui eux ne migrent – l'imaginaire de l'idée de racine, le peuple – et des racines peut s'accommoder de la chose bio. Je m'explique ci-après : car il est tranquille de croire que l'homme ne s'intéresse à l'État que pour l'organisation de la survie des saucisses sèches, de la sauce trois fromages et des *Spritzels* ! Non, l'État, c'est l'incarnation d'oncles et tantes, une large famille et la défense de l'instinct. Il faut toujours que je m'explique tout.

Rien n'est fait en aveugle, rien d'automate, d'automatisé, d'absent, tout est choisi, voulu de manière superbe, absolue, implacable, un peu à la manière expressionniste concrète.

Vieillard avec un cœur tout mou et jeune, rejoins-moi ! Mais pas le jeune qui ne veut rien changer – pas la peine !

Ou entre deux âges plutôt généralement le jeune aime vouloir à changer les montagnes de site, les meules, les arbres il les abat en fait des cabanes, des abris, des chaises design, s'offre des brindilles.

Ceux qui ne me rallient pas sur l'heure, je ne leur en veux pas, ils ne sont pas méchants – armée innombrable – juste indifférents – c'est déjà une victoire ! Par paresse intellectuelle... Surtout les personnes intéressées par le maintien de l'État actuel.

Il appartient à l'État d'appliquer mot à mot les idées de racisme pour qu'enfin naisse cet âge meilleur – maintenant.

On peut voir aujourd'hui ce que demain sera, les Volkswagen, d'abord nazies puis hippies, quand nos chères têtes blondes les plus turbulentes joindront la Rote Armee Fraktion les cheveux gras mi-longs comme des couteaux – Visions pour demain / Luttés dans l'adversité épaulée seulement par ceux qui taggeront un cimetière juif, qui un carré musulman ou n'importe quoi de mort avec mes logos et/ou initiales.

Mais passons, il faut coloniser et coloniser encore – se coloniser ! L'Europe doit être colonisée, en tout cas certaines régions que l'État offrira non au hasard, nouvellement acquises en des règles déterminées, un bonheur de se soumettre pour lesdites régions aux vrais maîtres, bons et justes, devenant un trésor national, car assuré d'enrichir le pays mère, si je puis dire. Ceux qui administreront les colons donc doivent être les plus éminent représentés de cette idée de race rosâtre et pâlotte doués et purs – donc possédant de sacrées facultés.

Programme

Au lieu de s'attacher à améliorer les dents de devant des chiens, les cuissots des cochons, les pattes arrière des chevaux, je désirerais de tout mon cœur que nos plus représentatifs de nos colons s'occupent à améliorer la race mais cette fois humaine.

La race – en général.

Si pendant six cents années les individus peu générés, on les empêchait de procréer, en douce ou en faisant peur aux femmes, aux hommes sur le point de les féconder, ou par divers autres moyens. Six cents années scolaires c'est un nombre important d'années, c'est se projeter un peu dans l'avenir, enfin on verra – mais si ça marche, l'humanité va être soulagée car on n'imagine pas qu'une enfant handicapée naisse de parents purs et roses, qu'au bout de six cents ans, on ne puisse enfin récolter la bonne race – quand je me demande si l'accent de sud-Bavière qui survit et reprend en moi plus de vigueur en certaines phrases que je sens irrésistiblement monter en moi, sera encore perceptible à la fin de cette durée.

On favorise les couples biens mis – la fécondité des éléments les plus gros du cou, robustes de la nuque, Le Peuple ! Luisant, lumineux ils savent prendre la lumière, ferriques ! Sains, tout devient simple. Je sens qu'on va obtenir une race de derrière des fagots ; éliminer demain les germes de décadence dont je souffre pour dix et le peuple allemand d'aujourd'hui pour cent mille.

La fécondité de cette race-là, issue du sperme – race obtenue le tout selon des règles d'un eugénisme maîtrisé, comme un liquide séminal empruntant les pipelines d'entre les mers Égée, Grecque et du Nord –, nous rationaliserons les apports, les flux migratoires.

Il y a des moyens pour empêcher le moral dans les chaussettes de baisser plus avant : la stérilisation de ceux et celles qui en sont atteints. Et que l'on ne vienne me dire que cela se guérit!

Moelle de la moelle. Participation suprême. Cela arrive comme cela.

Autant je pense passer des lustres sur la social-démocratie, autant là, je sens que je vais faire bref, mais j'y reviendrai.

En attendant les six cents ans, le troupeau lamentable de petits-bourgeois va nous traîner les pieds en les mules, les savates aux parquets arrachant les molécules de bois et de cire mêlés. C'est là pendant ces six cents ans que les savetiers les fabriques de pantoufles vrombiront. À bon entendeur – mais je reviens et sais ce que le troupeau mauvais des bourgeois hausseurs d'épaules mal faites entameront par défiance, justement n'y croient pas, trouvent superbe le programme, mais doutent de son efficacité, de sa mise en place. À l'impossible, nul n'est tenu. Quand pourtant avec eux, le soutien est possible, mais ils sont la proie d'une trouille, surmoïque! Ils sont duplices!

Personne ne peut nier les défauts – quand il s'agit de défauts – où les formes de vie s'inventent du possible ou de l'empêché que je pense lentement

pouvoir approcher cela de l'idée de ruine. Personne n'y croit. Quand une telle campagne est entreprise en un paysage imaginé, j'entends déjà des quolibets caractéristiques. Les imbéciles. Ils ne comprennent rien, ne perçoivent pas le danger. Ils pensent que la mise en œuvre est impossible de mon programme; ils seraient d'accord mais au fond le pensent irréaliste, utopique. Ce sont des arguments qui sont postés vers les avant-postes, dis-je, de l'intellection, alors que mon raisonnement, lui, fait le tour, prend soin de les prendre à revers... À pas de loup. Ils sont passifs devant telle ou telle résolution.

Certes, là, il s'agit d'une réforme qui va durer six cents ans. Développement durable. Ce sont des nains et ils sont faibles intellectuellement, pris qu'ils sont d'une inviolable routine. La routine, j'aime à la violer, la rudoyer, la maltraiter, lui faire subir des délices, des tortures indiennes. Pas d'illusions, aucune aide de la part de notre bourgeoisie dans cette si noble tâche, que celle de vouloir sauver l'humanité – sans méchanceté je pense, mais par indolence. L'ensemble, le rendement intellectuel, l'afflux d'intuitions et j'imagine directement celui des idées semble indexé sur le matériel humain, les qualités intrinsèques de la race. Qu'il suffise d'un seul exemple, et j'en aurai fini. Le voici : ne dit-on d'un matériel qu'il est racé? Possède de belles lignes?

C'est l'éducation qui doit promouvoir le développement et la santé physique – dans la majorité hormis quelques parasites tout petits ou autres génies maladifs. Ils sont autres et confirment finalement la règle.

Soyons clairs encore, qu'une peuplade ne se compose qu'en majorité d'hommes physiquement amoindris, il est complètement rare qu'une suite logique de bonnes idées surgisse de cette majorité. Phobie!

J'aimerais comparer cette classification que je fais, d'une métaphore : un marécage. C'est ainsi que je perçois les autres. Un marécage, je le vois comme un espace d'où rien d'heureux ne puisse sourdre, alors qu'en y réfléchissant un peu, mille petites créatures, insectes fragiles, poissons d'eau douceâtre, algues légères, batraciens tendres, anguilles si souples, fins serpenteaux y coulent des nuits et des heures heureuses. Tous apprennent au moins à nager!

Son influence par exemple, d'un seul homme difforme à la Stephen Hawking ne peut connaître un succès. L'homme sans doute, pourquoi pas comme phénomène de foire, mais pas ses idées. Interrogez donc un peu autour de vous et vous verrez.

L'État raciste, pour le bien, ne se bornera pas à rabâcher les leçons aux enfants, rabâcher, rabâcher et rabâcher encore jusqu'à l'excellence! Non. L'État raciste va créer des élevages appropriés pour que l'on obtienne – enfin « on », nos descendants – obtienne dis-je de superbes corps d'abord sculptés, foncièrement bon, sculptés roses et pâles à la fois. On fera avec la culture des facultés intellectuelles un truc second, mais l'aspect vraiment chouette que l'on pourra faire c'est la formation du caractère notamment le développement de la force de volonté de la capacité décisionnelle par exemple de la résistance le plus possible sous

la douche fraîche, à n'importe quelle heure, en pleine digestion!

J'aimerais beaucoup qu'ils apprennent, dans la joie, la responsabilité de leurs actes. On devrait pouvoir les instruire mais qu'en dernier lieu.

«La chanace ne suit que le mérite.» C'est une phrase que j'ai eu beaucoup de mal à comprendre – puis ayant procédé à des recoupements le mot *chanace* s'est transmuté en *chance* et c'est l'illustration parfaite de ce concept de *chance* qui m'est apparu, net, la chance c'est de comprendre, d'être à même de percevoir le sens *chance* en la proposition *chanace* due à une coquille d'éditeur, d'une saisie distraite d'un typographe recopiant la célèbre phrase de Moltke, de même je me crois suffisamment sûr pour réclamer ce droit qu'un esprit sain, n'habite en général à demeure qu'un seul corps sain.

Dans un État raciste, on permettra que dis-je, ce dernier favorisera la robustesse des corps qui lui sont offerts. Dans un État raciste l'éducation la mise en bouche correcte du tétou de la mère à l'enfant – volonté des parents prise en compte, c'est à l'État raciste qu'il incombe de garantir au bon allaitement du nourrisson. Et d'ailleurs n'appelle-t-on pas cet être d'une injonction qui nous est faite, précisément à le nourrir?

Comme on a pris les bonnes mesures d'hygiène à éradiquer la fièvre puerpérale en quelques années, il sera possible de tout bien réaliser. Soins, meilleures conditions, croissance ultérieure garantie. État raciste réussi!

Dans un État vraiment raciste l'école consacre plus de temps aux exercices physiques; il ne faut pas surcharger les tout jeunes cerveaux d'une malle, d'un baluchon inouï inutile! L'expérience nous montre de toute façon qu'ils ne se souviennent que de la moitié à peine de ce qu'on leur fait rabâcher. Quand en plus il ne reste pas l'essence de la chose sinon des bribes, du parcellaire pouvant certes au mieux engager une ou deux métaphores mais de poètes dont nous n'avons que faire.

Ernst Junger?

Que deux heures de courte gymnastique est trop court, si en plus elles sont facultatives, alors je laisse tout tomber, en premier ce livre. J'abdique. Vous vous dépatouillerez très bien sans moi. Non, il faut qu'au moins une heure de gymnastique en collant soit, au-dehors à l'air frais, vivifiant pas en serre chaude! Matin et soir et en tous genres et ce jusqu'à la boxe, forcément un peu brutale, mais pas que, en tout cas pas plus qu'un duel à l'escrime lorsqu'il fait vraiment froid dehors ou pire en judo. Les soi-disant racistes trouvent la boxe brutale et vulgaire, certes c'est brutal et vulgaire mais pas plus qu'un duel en escrime où le sang est giclé hors les veines quand parfois un organe est aussi perforé, laissant l'air s'y faufiler et des humeurs s'en échapper, ou un mélange des deux, peu enthousiasmant. Non, la boxe c'est rude comme l'acier et vif comme un éclat de luminosité tombé du nuage lorsque cela pète! Ce n'est pas bien méchant que de se taper dessus, poings petits serrés enveloppés de cuir gonflé craquelé, épais, tenus recroquevillés plutôt que

de sortir une superlongue lame et de la faire transiter entre le sternum et le diaphragme, où l'estomac se charge d'aliments.

Un tout jeune garçon doit apprendre à supporter quelques bons coups placés. Cela va l'endurcir, c'est mon avis. Naturellement, on va me traiter de sauvage mais l'État raciste n'a pas vocation à éduquer une colonie d'esthètes pacifistes et d'hommes au physique maigrichon, côtes saillantes. Non, l'image idéale, la vraie – si on veut bien deux minutes y réfléchir –, ce n'est pas le type honorable petit-bourgeois et la vieille fille vertueuse mais bien des hommes doués d'une énergie virile et hautaine et des femmes capables de mettre au monde de vrais hommes en des bébés très vite hautains et méprisants.

Le sport doit durcir, rendre adroit et hardi. Apprendre à sauter depuis des arbres toujours comme si on avait des parachutes, ou encore et là c'est primordial : apprendre à perdre! À encaisser, devenir une machine à revers... Poulidor!

Si, au lieu d'étudier de drôles de philosophies, les classes supérieures avaient fait un peu de boxe intensive, cela eût été bien meilleur pour la patrie. Au point de vue intellection, les dirigeants se sont montrés totalement éblouissants, mais quand il a fallu montrer ses biceps, plus personne, tous étaient en des dessous d'évaluation.

L'éducation ne fera pas, d'un poltron, un père courage. Par contre, un homme tout vigoureux peut devenir complètement peureux de par une mauvaise éducation.

Dans l'armée allemande, le garçon moyen, ni trop fort ni faiblard, est la norme – on n'y trouve pas que des héros comme moi, c'est aussi dû qu'en temps de paix, le soldat allemand hormis d'être ton ami pour la vie, inocule à ce gigantesque organisme qu'est le reste de l'humanité une confiance en soi, armée allemande comprise.

Il existe plusieurs preuves de bravoure ! C'est ce qui reste et restera.

Je sens que nous sommes infatigables. Je sens que je fatigue jusqu'à mes codétenus, racailles putschistes et êtres forts qui m'en font voir de toutes les couleurs, mais bon.

Une certaine éducation toutefois fait qu'aux démarrages de la guerre de 14 on a tout comme il faut ravagé, destroyé, siphonné par le bas le haut du panier si je puis dire. Pas d'illusions !

Là, au sortir des années 18-19-20, l'Allemagne reçoit des coups de pied allégoriques du reste du monde et je n'ai pas pour habitude à faire des images faciles, j'ai par-dessus tout besoin de cette force autosuggestive qui donne confiance en soi, bon teint, bonne forme. Ça a été énorme, notre défaite. Et je sens que ça va être proportionnel, notre défaite mais sur les autres, appelons cela la victoire ! C'est ce qui manque.

J'ai envie d'écrire pas mal de phrases où il serait question de chaînes, d'esclaves. Que l'on jette mes chaînes donc d'esclave à la figure jusqu'au visage de nos adversaires, mais ce n'est qu'avec une vigueur propre aux plus virils de mes hommes par un sursaut

nationaliste outrancier que l'on s'en sortira – ce n'est pas une névrose d'hystérie, pas du tout ou alors, je le concède, juste les bonnes énergies contenues en elles ! Oui je réclame ce droit d'usiter l'hystérie, la filtrer pour prononcer encore tous les temps des chapitres prochains – second souffle !

Autre chose de primordial ; inutile d'habiller nos garçonnets de pantalons longs et vêtements fermés jusqu'au cou. Cela ne facilite pas bien les mouvements vifs que réclament les étirements, les sports de haut vol ! Il faut travailler à l'ambition et à la vanité – celle d'un beau corps sculpté – j'arrête pas de le dire ! Mais pas aux habits hyper-chers que personne ne peut se payer. Chacun se sculpte le corps. Devant Stalingrad, ça jouera.

Si la mode d'aujourd'hui n'était pas si mièvre, chichiteuse, les filles ne se laisseraient pas invertir ou plutôt succuber par d'élégants mais mal sculptés Juifs. Il faut qu'elles préfèrent le soldat qu'une garde-robe à cette détermination propre, séduise tout un chacun(e) par son dress-code, inquiétant, fascinant, vert-de-gris ou plus sombre encore. C'est mon ressenti !

Les jeunesses se laissent aller. C'est un problème que je suis sur le point de résoudre.

Avant que j'oublie, je voudrais que tous gardions un peu le silence au lieu de brailler. Alors j'ai un chiffre : 90 % des procès pour diffamation ou au motif approchant résultent de ce manque de discrétion. Il faut y penser. L'enfant qui dénonce un camarade pour moi commet une trahison. Un petit rapporteur devient souvent une sale canaille. Il est des noms propres aussi

à faire surgir en pleine classe ; ils illuminent, durables, le cours de mathématiques ou de philosophie morale. Attila ! Par exemple, attachant, nouant des idées en des suites maintenant logiques, enthousiastes d'avec les enfants !

Multiplier les sorties à poney !

La pétoche, appelons-la comme elle se présente au commun des respirants, au chauvinisme duquel la preuve que la patrie est impuissante conception, quand pourtant l'énergie du débordement qu'il lui faut donc de chauvinisme pour vaincre la peur de ce dernier.

Eh oui ! Ça va être soit les Juifs, soit les Aryens je sens ! C'est pourquoi je me démène en faveur d'un magnifique Reich idéaliste plutôt qu'une République réaliste.

Le gros souci que j'ai chaque soir avant de ne trouver le sommeil en les bras de Morphée, c'est que je pense de plus en plus qu'il pourrait s'agir d'un coup de baguette magique quant à l'obtention de la nationalité allemande.

Je m'explique, Dieu le chef est incapable de rendre rose pâlot un homme noir de nationalité ougandaise, alors qu'un chefaillon d'État non raciste va pouvoir grâce à son pouvoir de Paracelse administratif le transformer en un complet citoyen allemand. Non seulement on ne s'inquiète pas de reconnaître la race du monsieur ni son état de santé. Si d'un coup de plumeau un misérable Slave, venu de Mongolie se change Souabe !

C'est ainsi que les formations politiques qui portent le nom d'« États » assimilent des personnes

que j'imagine être des sortes de terribles toxines dont les giga-organismes que sont les pays entiers ont toutes les peines ensuite à venir à bout – le NSDAP est la vitamine C. Car si on fait le parallèle : corps des étrangers d'avec des toxines, ça marche comme sur des sortes de roulettes imaginaires !

L'État raciste que j'aime penser distribue ses habitants en trois classes : citoyens, sujets de l'État, ressortissant ou bien étrangers. Cela fait quatre.

La naissance sur le sol ne donne pas la nationalité. C'est juste un ressortissant. Si l'État raciste national-socialiste a pour but principal le maintien de ceux qui sont les soutiens de l'État, de se borner à favoriser l'accouchement de la race en des lits moelleux et des édredons de plumes d'oies blanches, comme tel à les élever encore faut-il que cela se fasse avec de l'harmonie, et sur tout le territoire. Tout le monde est déjà bien différent contrairement aux étrangers subsahariens et à ce que je sais du marxisme.

C'est la ruse qui définit l'homme de l'animal. Mais une chose est sûre, c'est de l'impossibilité d'une idée de décision de la majorité qui caractérise l'humanité. C'est toujours le fait d'un chef, d'un responsable. Certes, il peut s'entourer de conseillers même sous la grotte, c'est en dernier ressort à lui qu'incombe le destin de la communauté – s'il y aura du bison au petit déjeuner ou des queues de cerise pour passer toute la période glaciaire.

Le Parlement est utile dans la mesure où il permet de former des chefs. L'État raciste depuis la

commune jusqu'au gouvernement du Reich n'a aucun corps représentatif – rien! Personne qui décide par la majorité, uniquement des corps consultatifs qui reçoivent des intuitions de ma part. On est au-dessous de tout! Au-dessus de chaque corps – même si j'ai dit à l'instant qu'il n'y en aura pas – il y aura des chambres politiques ou corporatives et plus haut encore le Sénat, mais un Sénat sans vote, pas une usine à voter du tout, mais une entité consultative. Aucun droit de décision.

CONCEPTION PHILOSOPHIQUE ET ORGANISATION

Chapitre 5

L'État raciste dont j'ai voulu donner un aperçu, justement n'existe pas seulement dans tous les attendus que je vous ai narrés, mais ce qui est frappant est qu'il va falloir le créer d'abord pour qu'ensuite on l'apprécie seulement! On ne peut pas compter sur les partis emberlificotés au pouvoir d'aujourd'hui. Le but, pour ces jours-ci, c'est de bien combattre l'État Juif qui est diffus, puis seulement ensuite de mettre l'État raciste à la place. Sinon n'importe quoi, ce sera un pseudo-État raciste.

Le truc le plus dur que le soldat empli d'idéal d'aujourd'hui doit avoir en lui, c'est de positiver, tout en gardant aussi enfoui que possible un réservoir à négativité, justement pour se dépêtrer de l'État actuel (diffus).

J'attends des gens qui soi-disant se disent racistes, mais qui se refusent d'émettre toute critique nuancée, préférant être constructifs! Les abrutis! Alors qu'il faut tout détruire. Absolument. Sinon, l'on ne reste qu'en du babil, du puéril. « Authentiquement racistes » mes fesses, oui! On dirait des marxistes. Quand on sait qui se cache juste derrière (cf. la juiverie

internationale et la finance cosmopolite). Quand quelqu'une ou quelqu'un croisé ici ou là me reproche, par exemple cette après-midi, d'avoir « pris à bail » l'idée raciste, je ne fais qu'une seule réponse, la voici : Pas seulement pris à bail, mais rendue utilisable !

Seul le parti national-socialiste mène à bien cette tâche. Les autres ne sont que copistes, certes pâles et roses mais la couleur ici quand bien même ne fait pas tout. Si aujourd'hui toutes les assos et les groupes et même de grands partis revendiquent le mot « raciste » c'est bien la conséquence de l'action de mon verbe écrit et dit comme je le prononce avé l'accent du sud, bavarois ! Roulant les *r* et bien d'autres syllabes, des paysages chargés de nuées s'abattant sur les Alpes, des cailloux, des éclairs, des vessies, des buffets trop travaillés, un sous-marin, une syllabe, un drame ! Seule l'addiction à l'action du NSDAP a donné à ce mot une bonne visibilité substantifique et sa mise en bouche de tout un chacun comme un concept épais à devoir satisfaire, n'ayant plus peur de rien... si ce n'est de décevoir !

Il y a six ans, tous me combattent. L'année d'après on en reparle, mais c'est la haine pas l'amour. Il y a trois ans, je me sens persécuté. Enfin il y a deux ans tout le monde en veut, on m'annexe comme une Sudète !

LUTTE DES PREMIERS TEMPS
L'IMPORTANCE DE LA PAROLE
Chapitre 6

La toute-toute première réunion du 24 février 1920 vibre encore en les plâtres des murs du Hofbräuhaus, la tapisserie aujourd'hui encore doit pouvoir si l'on y adapte un procédé qui ne manquera pas d'être efficient, d'accoler sur cette dernière y décelant donc toutes les invectives, les bégaiements, les trompages, les errements, les idées et demie qui en ressortent. Le bon temps. Munich ! Et tous les prolétaires égarés. Le traité de Versailles et nos symptômes de neutralité. Réacs, stéréotypes, je dis. Et Brest-Litowsk, hein ? Et Brest-Litowsk dont parlaient des masses de personnes ? Spoliation de tout un peuple, diktat de tout le souffle à cause de la bourgeoisie, soufflant en nos poumons, leur air !

Je sens que le Juif international me serre les doigts autour de la glotte, j'en ai parfois du mal à avaler tellement.

Je fais pas mal de confs sur le traité de Versailles et ça marche bien. J'ai des aficionados et j'entends la propagande faire sa sape en faisant accroire à l'Allemagne entière qu'elle eût agressé carrément la Russie, qui, d'elle-même comme s'autodéclencha la guerre – la Révolution ! Je veille à ce que tout ceci ne reste que propagande et leur

dis pendant trois heures que c'est injuste car je montre point barre par point barre que le traité de Versailles est atroce et que celui de Brest-Litowsk est plein de bienfaits. Des milliers d'hommes y croient. Aussi je recrute du monde à force de rabâcher des douzaines de fois les mêmes phrasés qu'ils en palpitent! Ces réunions ont un avantage, c'est qu'elles me permettent de m'entraîner superbien, de peaufiner des tours, des envols et leurs atterrissages. Je pense être bien devant des milliers d'auditeurs ou spectateurs, j'invente le son fort en réunion, d'abord des petites salles puis des cirques puis des stadiums. Le but est d'emmener, de «convaincre» enfin ceux qui de par leur éducation ou conviction tiennent de l'adversaire – ce qui est beaucoup plus gratifiant encore lorsqu'ils agitent les pieds en cadence.

Je fais publier en tracts côte à côte les deux traités justement qui n'ont rien de commun – mais ça marche du tonnerre d'acier.

Ici n'étant pas à la tribune, il m'est difficile de m'enquérir des expressions de mon auditoire. C'est sûr que l'écrivain ne connaît le visage, ne voit les mimiques, les tics de son lectorat qui puisse intimer, lui indiquer ce qui lui plaît ou l'inverse, auquel cas, tel un couperet la moitié d'un chapitre disparaît.

Jugement du plus grand nombre, je m'y plie! Sans acquiescement tacite, *audimatio*. Je m'aperçois aussi qu'un *logo*, une image parle mieux qu'une longue conférence ou qu'une lecture fatigante. On ne sait jamais dans quelles bonnes mains ce livre va être retenu de ne choir vers le centre de la Terre, attiré implacablement par le

noyau central liquide et ferreux qui boule incroyable attire tout ce que nous sommes! L'action de ce livre, je ne la connais pas trop, juste que cela va dépendre du degré de réceptivité d'intelligence avec toi lectrice, lecteur correspondant complètement à ce que tu attends de moi. Si je commets une erreur l'auditoire me corrige de suite – pas dans un livre, il faudra un autre livre d'un spectateur!

En tout cas, sur cent mille ouvriers, pas un n'a lu Karl Marx. Ce ne sont que les intellectuels et tous les Juifs qui s'y intéressent, que les adeptes depuis la foule des prolétaires, nuance! À moins de ne considérer les intellectuels comme partie prenante du prolétariat – en précarat – là d'accord.

Ce livre de Marx n'est pas écrit pour les grandes masses mais exprès pour l'équipe juive qui dirige le monde. Ce ne peut-être autrement, sinon c'est juste incohérent. Ensuite la presse complice, à la botte! Il y a le journaliste marxiste et le journaliste bourgeois : le premier écrit de la propagande, l'autre a de l'émoi par rapport à la foule et donc lui fait faire une sorte de propagande par défaut, par dégoût de la foule. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

Le même orateur, pour une même conférence, va faire un effet différent à 10 heures du mat qu'à trois heures de l'après-midi! L'autre jour, j'ai fait un assez bon discours mais à 10 heures du mat – c'était dimanche – un bide! Un vrai bide! Alors qu'ils assistaient à un discours d'Adolf Hitler! Ce n'est visiblement pas les mêmes conditions chimiques moléculaires que d'opérer un discours à 10 heures qu'à 3 heures de l'après-midi. Le

must étant de le présenter à 20 heures tapantes, comme Parsifal à Bayreuth. Les lieux aussi sont importants à prendre en compte (comme la typographie ici, le choix de la page, son inscription, l'épaisseur du papier, cinquante détails!) comme l'atmosphère de la maison sur la colline du festival de Bayreuth dans la vieille ville des Margraves est quelque chose d'irremplaçable. Aussi le matin et encore l'après-midi pendant la journée les forces intellectuelles s'opposent, aidées des meilleurs jus de fruits des glucides, à la bonne suggestion d'une volonté étrangère, mais le soir ils succombent. Je pense qu'il serait malin de déplacer le culte de la messe du dimanche, le soir, s'ils veulent plus de bigots qu'à l'heure actuelle – enfin ça, c'est un conseil gratuit.

L'écrit ne fait qu'accompagner le verbe éructé. Le verbe lancé en l'air touche dix fois plus que l'écrit. La révolution bolchevique fut provoquée non par les récits écrits de Lénine mais bien par l'excitation orale et complémentaire de centaines d'apôtres haineux. Le peuple ne sait pas très bien lire.

De l'adresse même de ce que tel phrasé encourt, rebombant sur telle couche d'auditeurs, traversant la compréhension en d'autres couches profondes, en influences maximales. Il ne faut pas trop faire le spiritueux avec l'écriture, si vous voulez un autre conseil. Là maintenant les gens viennent volontiers à mes discours, comme plus tard d'autres iront aux concerts électrifés, raides, tranchés par les lumières!

LA LUTTE CONTRE LE FRONT ROUGE

Chapitre 7

En 21, j'assiste à des réunions que l'on appelle bourgeoises car il y a des gens riches qui y viennent, et souffre de décrire cela comme d'avoir à avaler une cuillerée à soupe d'huile de foie de morue. Pire que du vieux sperme gardé en un préservatif anglais, rendu à sa note principale d'ammoniaque – il peut vous rester le goût des années après – mais c'est nécessaire pour bien apprécier *la vie d'artiste* en général.

L'autre jour encore, je suis allé à la salle de réunion intitulée Wagner, je m'attends à ce que ça emménage, que cela envoie du bois comme on dit, eh bien non. Un vieil universitaire à deux monocles endort l'assemblée, tous quittent à moitié la salle physique sans faire de bruit ou simplement en songes. Ils n'ont rien capté à l'oralité. Qu'une seule envie d'avalier des bocks et des bocks à l'air libre en terrasse ou autre part, mais sortir de cette affaire-là au plus vite.

Comment voulez-vous qu'un fanatisme patriote en résulte? Deux monocles! Un à chaque œil! Habillé en redingote, en plus. Mes ennemis, je le vois bien, changent continûment de tactique. J'arrive à chaque

fois à rouler dans une farine des ouvriers que j'imagine tout hostiles. C'est vraiment gratifiant de les voir ensuite afficher pour moi sous les ponts. J'imagine à chaque fois, ils sont comme un baril de poudre sur le point d'exploser, ma mèche sur le côté y étant pour beaucoup et boum, ils se reposent au paradis et moi avec, non ils se répandent tels des boulons projetés, parcourent l'espace le respectent même en tout point du point de diffusion ultragéométriquement, les shrapnels pénètrent d'autres assemblées cette fois familiales, cercles de jeux, traversent et réessaient encore en centaines de bouquets jamais finaux les feux d'artifice, la pollinisation. Moi, ça dépend des moments.

Aucune réunion ne fut sabotée autrement que par moi-même. Mon pire ennemi, c'est moi. Il y eut certes une bagarre ou deux à la sortie, mais rien de grave, poings serrés. La police ne m'a jamais protégé, au contraire. Alors de braves gaillards se font police pour les réunions où je clame toutes mes vérités. Et tout n'est pas bon à entendre! La police ne fait rien pour arrêter les perturbateurs, pire, elle les protège. Elle arrête d'innocents auditeurs de façon préventive. Le bandit résolu rend difficile l'action des honnêtes gens. J'en suis là.

Il y a aussi autre chose, c'est que les honnêtes personnages ne se rendent pas volontiers à une réunion où il faut presque pousser les corps rangés serrés en cordon de CRS de l'époque, mêmes s'ils étaient juste en cape et haut képi. Finalement ça s'arrange vite, car à la police, il n'y a pas que des marxistes. *Das ist gut.*

La protection des réunions est facilement obtenue : 1) en dirigeant avec une énergie démentielle, alliée à un sens psychologique sans faille; 2) grâce à une troupe de solides gaillards, cheveux ras, nuque dégagée, matraques luisantes sous les gabardines.

Une fois, ils ont été seize devant huit cents adversaires. Loin de Munich, on fait moins les malins, mais ils savent que nous nous battons jusqu'à l'hôpital. Aussi cette conviction fait peur. En attendant, j'observe, je passe mon temps à ça. À étudier comment les bourgeois et/ou les marxistes se promènent, leurs faits et gestes d'épaules, les mains qu'ils posent lors de leurs réunions, comment ils bougent en leurs vêtements mal taillés, les phrases, les airs qu'ils prennent et en tire certaines leçons.

Dans les réunions courtes, d'abord ils ont peur, je le perçois, le débat, c'est-à-dire la contradiction, c'est-à-dire l'altérité possible, c'est-à-dire la possibilité que les positions prises à l'encontre d'autres positions soient émises justement par des personnes présentes, de là s'il y a une contradiction, alors on peut débattre, je veux dire entendre les arguments des uns et des autres, les faire se tomber dans les bras, mis d'accords en larmes, et en avant! Là non, les réunions où sont les marxistes ou les réunions où sont les bourgeois ne supportent pas la question, le doute, que c'en est répugnant, chez nous aussi mais c'est clairement affiché, pas de mauvaise surprise, pas de publicité mensongère, pas de réclame!

Quand on se réunit tard, on ne mendie pas, rien, aucune attention n'est réclamée, on ne tape pas du

poing sur la table car tous nos discours sont un seul et même coup de poing sur la table. Chez nous, je veux dire à ce groupement, de se ressentir comme semblables, en appartenance à plusieurs personnages, que vous dire de plus, tout est là. Faire croire que l'on appartient à d'autres personnages, c'est primordial. Qu'aussi par simple réciprocité les autres m'appartiennent, etc.

Le bourgeois lorsqu'il organise une réunion, leur service d'ordre n'est prodigué que par de vieilles personnes, de vieux corps, des peaux ridulées, c'est ridicule! Dans le groupuscule que j'aime, le parti que j'anime par contre j'ai dit qu'il ne fallait que des jeunes, des qui n'ont pas peur aux pectoraux, le froid à la cornée ne les concerne pas. En 20, c'est encore assez imprécis, par contre en 1921, là, j'ai envie de faire comme des centurions de centurions, l'aspect sandale des légionnaires romains en jupe de cuir me plaît de plus en plus, je trouve cela très excitant, féroce!

J'ai envie de dessiner force logos, des signes, toute une panoplie de signes colorés, jolis, à offrir à tous ces garçons. Un drapeau! Le drapeau du Reich n'est pas crédible en ce moment, j'ai l'impression qu'il n'y a aucun sens philosophique spécial, il a été dessiné j'ai encore l'impression comme ça, sans un regard bienfaiteur, en bourgeoisie, à la va-vite. Personnellement, je trouve que le noir le rouge et l'or fait beaucoup trop bourgeois, me rappellent celle de 1848 où le Juif est possiblement tapi, forcément en les coulisses imaginaires d'un théâtre mien d'opérations. Je pose une idée de maquignon-nage au fait que les marxistes adorent, je veux dire les

couleurs de ce drapeau – c'est parfaitement faux car quand on est marxiste on ne peut adorer quoi que ce fût de symbolique! Bref, le nouveau drapeau, il faut qu'il tape, je veux dire que ses coloris aillent en l'œil chercher l'approbation du regardeur, qu'il se sente regardé, donc reconnu, et au détail infime, même insignifiant en apparence fera tout un travail déco agressant et caressant l'intérieur du corps et ses terminaisons sensuelles.

Je reçois par paquets des propositions bleues, mystique, des roses, des croix christiques, des croix basques gammées mais tellement molles. Non. Mon drapeau devra être expressif. Au plus près de mon activité, quand on le voit il pénètre l'imaginaire sans trop de mal, sans résistance. Il faut un insigne un peu impressionnant, enfin qui m'impressionne moi!

Drapeau blanc? C'est pour les filles jeunes, chastes. Pas pour les mouvements explosifs d'hommes non chastes. Noir? Pas assez clair justement, pas très entraînant, aucune synergie, indication. J'aimerais bien une indication. Blanc et bleu? C'est merveilleux, mais suspect car un département allemand – la Bavière – déjà est fait de cette oriflamme. Le noir et blanc? Je ne sais pas trop. Je n'ai pas d'idée mais je ne trouve pas ça très abouti, d'autant que c'est le même problème qu'avec ma Bavière chérie, c'est la Prusse. Noir et rouge et or cela me parle, il y a presque de l'action là-bas dedans, encore faut-il réfléchir à l'ordonnement de tous ces principes d'ondes!

Je n'ai pas envie de détailler le comment du pourquoi, mais un dentiste de Starnberg me soumet

un projet. Oui, car j'ai lancé un appel à projets. Et je crois que je deviens fort de ce qu'il tape, au logo un ! Ce logo, ce sigle donc dessiné par ce dentiste pourrait faire entrer en fiction vraiment belle toute personne le portant, lui redonnant enfin les pouvoirs envolés. Une armure. Un pur cheval. Une croix, mais pas n'importe laquelle, une gammée noire sur fond blanc sur fond rouge, en d'exactes proportions. Sans déséquilibre, mais cinétique. Tout est réussi et des millions d'yeux vont de suite comprendre où je veux en venir.

Les bonnes proportions sont toujours celles de l'équilibre, de l'harmonie de ce qu'aime percevoir l'œil des reliefs et proportions dis-je, à la reproduction, je veux dire se rapportant à la procréation avec de jolies femmes allemandes, tout du moins de la race aryenne.

Des drapeaux, puis je dessine des brassards, inégaux au tout départ car de divers tailleurs, puis tout s'unifie. Et on a de vrais symboles, joufflus, heureux. Le respect du passé. Du présent. Et aussi de l'avenir. Dans le drapeau, le programme. Le rouge social. Le blanc national. La croix gammée, triomphe de l'aryen et du travail bien fait. Le tout le plus antisémite possible.

En attendant, personne ne veut que l'on fasse de fastes réunions, alors je prends encore sur moi d'organiser tout cela. Je fais imprimer pour la veille, on affiche et il neige, il pleut mélangé, j'utilise la technique des marxistes en louant deux camions que je décore à ma façon et je demande à ce qu'ils circulent avec pas mal de jeunes hommes en panoplies et tractent aux

passants pressés en les rues, toute la sainte journée. C'est la première fois que je fais défiler le drapeau mien, enfin celui du dentiste. Ça impacte.

J'ai loué un cirque.

Je pense que malgré l'image qu'instille comme une seringue d'infirmier vétérinaire, en le muscle, ce lieu n'aura d'effet métaphorique calamiteux. Les gens s'en fichent. On suppose la force avec moi. Après tout, c'est l'espace abrité qui s'y trouve, et ça marche. Le cirque est plein. « Bâtir l'avenir ou disparaître », que je donne en pâture, qu'au moins un historien *a posteriori* accumulera en tas de choux grassouillets.

Le cirque est plein. C'est tout de même autre chose que mes petites conférences de salles de fêtes, genre Hofbräushaus. La salle entière du cirque où l'on m'attend, animal rare. Ils ne savent pas que c'est de la musique destructive, du destructif. Personne ne le sait ; la salle est bouche bée, je suis sa perle ; elle, l'immense coquillage. Ils sont des milliers et des milliers et des milliers et des milliers et des milliers ! Pas une femme ! Ou presque.

Je me fraye une difficile sente pour accéder à la tribune tel l'encombrement est. C'est l'hystérie de tous ces hommes attendant de ce dispositif, cette situation, ce principe, qu'à chaque fin de phrase ou retombée d'intonation, c'est en acclamations qu'ils agissent. Qu'à chaque fois presque ils n'entonnent *Deutschland über Alles* que c'en devient rengaine, même pour moi. Je les regarde au loin s'en aller, après le spectacle

comme à marée basse les petits crabes à la mer. Transporté de joie, je rentre chez moi tout tranquille.

Les Allemands avaient envie de cela, envie de moi – je le vérifie, je suis obligé de louer non plus en cirques mais en stades maintenant. À la romaine, casqué, drapeaux à l'air. Peu de temps, alors des lumières pour des piliers de marbre! Des éclairages de défense antiaérienne et nous faisons l'effet qu'un ciel nous couvre, les nuées pour voûte, une cathédrale de gaz. Les hommes rouges essayent de faire ce qu'ils peuvent pour résister à mes sons et lumières. À un meeting, on n'est que soixante alors qu'on aurait dû en mettre le triple pour me protéger alors que la salle est encore pleine à craquer d'ouvriers politisés! Ils amoncellent les bocks pour en faire des sortes d'obus qui vidés des ferments, circuleront en les airs vers ma face, c'est à peu près sûr! Et ils parcourent l'espace, vont s'abattre loin derrière moi et ça hurle! Je ne bouge pas. J'esquive!

Les soixante gaillards ont tenu le coup il faut dire qu'avant la réunion je leur avais prononcé quelques phrases en forme d'acier à tel point qu'ils hurlèrent trois fois de suite le cri : *Heil!* âpre beaucoup plus rauque que d'habitude – plus léger, badin presque, là non, guttural.

Le plus fort est le plus fort, quand il reste seul. Alors tout le monde veut copier et s'émiette ainsi l'idée d'un racisme comme par exemple le parti DSP (parti allemand socialiste) alors que nous formions avant le NSDAP – c'est Julius Streicher qui essaie de jouer au plus visionnaire. Mais c'est un acte de kleptomane!

9

CONSÉQUENCES SUR LE SENS ET L'ORGANISATION DES SECTIONS D'ASSAUT

J'adore penser que l'on puisse partir tout le temps à l'assaut. C'est à cause j'ai l'impression de cette révolution de 1918 qui a aboli l'État, a dissous l'armée et a livré mon âme – l'image que j'ai de moi aux fonctionnaires – juste des gérants alors qu'il nous faudrait des gars à la nuque franche, au front idéal et au dessin du nez volontaire. Des idéaux! De l'air.

L'autorité, c'est parce que! À l'Angelus Silesius. Le fait que des millions de personnes adorent toutes mes idées ne fait pas de moi une autorité, il faut pour cela encore une autre puissance, sinon presque tous feraient de bons gestionnaires, mais non il faut quelque rayonnement en plus, sinon je me sens faible comme en hypoglycémie.

La force de l'homme armé résolu, habillé pour servir et qui à l'État offre, sert tout le meilleur des étoffes des tissus afin qu'il puisse baisser ses pantalons de fibres cohésives, tressées vite lorsque les besoins vitaux arrivent, vite les remonte et ne se décousent, source de danger devant Stalingrad par

exemple, en un froid sec et violent comme un coup d'enclume.

Que son casque soit dur et trempé d'acier qu'il préserve son discernement après une tornade de plomb, des écussons clairs qu'il n'y ait de méprise, de risque de ne froisser une hiérarchie nécessaire à la bonne marche vers l'ouest et vers l'est, le sud et le nord. Il nous faut, enfin, je verrais bien pour le pays un groupe extrême, d'élite, des gens bons, des doués, des qui ont mille vertus et en plus du courage plein, et et surtout le sens du sacrifice.

J'ai envie d'une chose avant que ne se termine ce livre, c'est qu'un peuple se compose de trois catégories. *Trois*, je le sens comme ça, vous me direz. La première, l'élite, les vertueux, les bons. La deux, les salopes, les dégénérés quand j'aime ce mot où tous les *é* se suivent s'enchaînent pour le plaisir. En trois enfin, les indécis pris dans la masse, maîtresse banalité.

C'est pour la banalité, le son de la mule je veux dire non pas la graine pour l'animal mais la caresse sensuelle de l'arrière de la savate sur tel revêtement de sol, dessinant au plus près l'élan d'un peuple, ses ravages alentour ou des pays du sud, pour permettre ce glisser.

J'ai envie de penser que si cela va bien mieux dans le pays c'est grâce aux groupuscules des vertueux et des bien nantis et des élites concomitamment. Mais pas aux autres!

Le souci est que l'élite, les vertueux, les bons, les très obéissants qui se sont sacrifiés il y a quelque temps

et ce durant quatre années. Car qui a été volontaire pour aller casser du bougnat ou du rosbif? C'est l'élite! Elle est tombée dans les champs boueux d'honneurs, les premiers. Pas les tire-au-flanc!

Il faut néanmoins bien se rendre compte que tous les héros allemands sont montés en direction du Walhalla. Le paradis des Vikings qui eux aussi étaient volontaires, pas de tire-au-flanc dans les drakkars, pas de fainéants!

Tous sont récupérés par des filles vierges en brancards pour les plus amochés, à la maison de retraite viking, casques à cornes au-dessus de la cheminée, journées pluvieuses mais à la fois ensoleillées où la nuit ils boivent du lait cru de chèvre et mastiquent des muscles de sanglier, rien en attendant la prochaine pilée.

Pour faire de bons soldats il faut mêler des anciens à des plus jeunes qui leur réapprennent la vraie vie, les astuces, les planques, la chique et autres entourloupes, l'éveil. Et aux vieux, la fougue, l'imprudence, les coups d'éclat.

La panoplie des SA (sections d'assaut) doit être taillée pour n'empêcher en rien les mouvements de ju-jitsu, la boxe et le tir à la carabine. Qui dit carabine, dit casquette. Qui dit casquette, dit visière! Les sections d'assaut doivent être composées de sportifs galbés, de fanas, brûlant d'amour à la patrie, ne pissant pas sur le drapeau pour rigoler. Oh non. Un esprit offensif, intense et surtout reconnaissable de loin. Des repères! Pas de filous dedans – on doit

tous se préparer à un État national-socialiste et, et, et raciste! On doit être à la hauteur.

Il faut multiplier les défilés, les sons et lumières, les démonstrations. Il faut ajouter à la lumière des projecteurs DCA, augurant du programme des bombardements à venir – implorés, vu l’arsenal déployé –, des orchestres, le plus de fanfares possible et de drapeaux!

C’est vraiment agréable de pouvoir nous promener en les rues maintenant sans plus craindre les gens rouges, leurs menaces, et toute personne qui se trouve garée en travers de nos colonnes de centurions SA, on lui porte des objets juste assez durs et tranchants pour couper ou entamer le cuir chevelu ou le visage qui s’ensanglante, dans Munich. Nos promenades dans Munich sont des exercices. C’est comme ça qu’on avance.

Une autre fois, c’est à Cobourg en Allemagne que quelqu’un veut organiser un congrès le plus raciste possible. Et me demande de lui faire envoyer pas mal de bonshommes ou de bonhommes, une heure à peine après il y a un train entier, fin prêt à partir. Munich-Cobourg avec 800 personnages habillés comme des jumeaux. Une heure! Qui dit mieux? On est en 22! C’est un signe. On avait juste le droit d’aller de la gare de Cobourg au palais des congrès, qu’à la condition de ne pas expulser de l’air en les troupes par les trompes et les trompettes, de ne faire vibrer aucune peau de vache ou de vachette, pas d’orchestre quand pourtant ils savent bien que nous amenons quarante-deux personnes habillées toujours pareil, juste pour l’orchestre.

Pas d’agitation, de drapeaux autrement qu’attachés.

Eh bien non! C’est humiliant à la fin, et je donne l’ordre, je m’habille même comme eux. Oui et je leur dis que l’on va déployer et les oriflammes et les souffles au travers des objets de cuivre se feront et les drapés suspendus au bout de longs bâtons bien secoués. On a reçu des cailloux mais les bras de nos gaillards sont comme des grêlons, ou de la grêle, ça fait plic-plac-tac sur les assaillants et ils disparaissent vite.

Sauf la nuit quand tout le monde dort bien après la fête, la vie au grand air et les soirées sous les poutres d’auberges, il y a des *échaffourées* (je ne sais jamais comment cela s’écrit), comme en banlieue contre les enfants, on en profite pour solder des comptes imaginaires.

Les marxistes-juifs essayent de dire que c’est nous qui avons commencé alors que c’est eux. Ils disent de nous *une bande d’assassins*, que nous avons débuté une guerre exterminatrice envers les ouvriers pacifistes. Aussi la foule normale, celle bigarrée du gros bourg en un tournemain – cette rotation vive du poignet tourna les vestes et manteaux mentaux, acclama les quinze cents hommes qui des huit cents sont passés du double, juste par empathie alentour.

Je menace les agents du rail qui veulent ne pas actionner les goupilles alternant la pression sise emmaillotée de cuivre, enroulant les gaz chauffés à blanc, entourant la vapeur qui sinon s’évapore et remonte gratuite toute seule pour former des nues sans avoir poussé aucun levier aucun piston, rien!

Ils ne veulent pas qu'on retourne à Munich ceux-là? Alors je les prends entre quatre yeux, les regarde, leur explique que je vais moi-même conduire la loco et que même si on se fait mal, on va se barrer de là. Sur ce, le train part à l'heure. Non mais!

Dans les échauffourées rien de mieux que de se battre avec des amis, qui eux aussi s'habillent pareil de façon à ce qu'il n'y ait aucun geste déplacé car un rouge ne se personnifie pas toujours, ni d'ailleurs le Juif. Ce qui reste un réel problème.

Grâce à l'occupation de la Ruhr par les soldats français, cela fait enfler, gonfler complètement les rangs soldatesques des SA – en 23 on est six mille! Unis pour cet idéal socialiste national et raciste, vraiment beau. Le fédéralisme est un masque.

Un peu décousu, j'écris tant que j'y pense, entre l'hiver 19 et l'été 20 je suis forcé de prendre de drôles de positions car les Français et les Anglais déjà en 15 avaient essayé de soulever les gars du Sud, nous d'avec les gens du Nord.

Affaiblir permet de mieux diviser! C'est l'anti-Prusse au pouvoir! Soi-disant ça part de la Bavière, le soulèvement c'est Kurt Eisner qui dit cela contre le reste du Reich! Il utilise l'antipathie atavique des bavarois contre le reste de l'Allemagne, pour faire la révolution. Ô Bavière, proie du bolchevisme! Je dois me battre pour faire re-aimer les prussiens des Bavarois. Il faut répondre à chaque «À bas la Prusse! Séparons-nous de la Prusse! Guerre à la Prusse!» par des systématiques «Recollons-nous à la Prusse! Vive la

Prusse, ses arbres, leur façon de bouger, son manger!» Et au «Plutôt mourir bavarois que pourrir prussien!» Je réponds du tac au tac : «Plutôt pourrir prussien que mourir bavarois!»

C'est un devoir sacré.

Il y a de quoi perdre courage. Je commence à déprimer grave.

À cause de l'habileté qu'apporte le Juif – cela faisait un moment que je n'en avais point fait mention mais j'y songe tous les jours, matin, midi et soir. Donc son habileté à faire que l'on ne parle pas de lui en détournant la conversation par exemple, sur un autre sujet icelui de la Bavière et de l'anti-Prusse! C'est flagrant.

Au milieu d'une troupe unie, raciste et belle, eh bien le voici en train de semer des pommes de discorde, des poires d'angoisse et des navets pour les films – le Juif Süss heureusement bien plus tard viendra rétablir la vérité. Pour le moment, c'est lui qui tire pas mal de ficelles.

L'autre jour, j'ai l'impression d'avoir arraché la parole à soixante mille personnes, enfin, joué devant eux une séance à guichets clos, à la télévision proche cela n'est rien, deux bourgades comme Groningue mais sous spectacle! Trois stades de France! Soixante milliers d'hommes qui espèrent en eux, moi. Ils sont réunis sur la Königsplatz de Munich. Il y a deux orchestres, quinze drapeaux, c'est assez foudroyant!

En 23, les SA deviennent l'armée. Ils disparaissent au profit de l'État! C'est incroyable, comme tour de passe-magie! L'État veut contrôler à défaut de

neutraliser, mais dès 25, il me faut au moins deux ans pour le comprendre, que je donne des idées, certaines phrases à tous. Jeunes et rudes, et c'est reparti comme en 14! Sans tergiverser, les SA ne sont pas une armée secrète ni une ligue mais une hypergarde de cent mille braves jeunes dont l'idéal est un mélange de conceptions nationalistes et racistes et un peu socialistes.

FONCTIONNAIRES = JUIFS!

En attendant, il faudrait faire visiter du pays aux recrues allemandes. Qu'ils visitent le pays d'Allemagne. Le Bavarois à Nuremberg, le Franconien à Karlsruhe, le Wurtembergeois à Munich, le Badois à Stuttgart! Il faut métisser! Il faut que le Bavarois voie la mer du Nord qu'il aura à défendre autant que sa Munich! Le Hambourgeois dans les Alpes! Le Prussien au Tyrol! DE LA MIXITÉ! Que de progrès!

Chapitre XI

PROPAGANDE ET ORGANISATION

La propagande il n'y a que cela, le reste n'est rien. La propagande c'est avant l'organigramme, c'est avant l'organisation, c'est juste le venin avant le scorpion autour! Avant que de n'envoyer rien qu'un V2 valable, c'est sa persuasion! C'est le truc qui va malaxer tout le parc, tout le matériel humain comme le boulanger et ses farines.

Il ne faut pas être trop rapide comme l'éclair, paradoxe il ne faut pas faire son pédant sinon c'est la mort tout esseulé. Non, cela a à voir avec le désir d'humus, je veux dire un machin organique, pour qu'une idée correctement émise soit comprise. C'est juste contre l'instinct de l'homme seul qui se cabre comme un poney devant la moindre autorité, changement, mélange! C'est cette faiblesse qu'il faut dédommager – il faut lui donner argent comptant, il faut qu'il se sente gratifié de ne pas se cabrer sans arrêt dès qu'autorité se signale. Sinon, le pire danger est la jalousie d'un jeune membre un tout petit peu moins apte à grimper à la corde à nœuds, par exemple et qui va empêcher de gravir les métaphores d'échelonnement

d'un parcours ascendant les hiérarchies transcendant l'énergie, en pouvoir, son rayonnement d'étoile, bref un désastre au sens sidéral, plus de repères, de Grande Ourse flanquée au plafond faite d'élan! Vigoureux! Colons! Joyeux raciste & national!

On peut trouver des sortes de Führer nés alors qu'ils sont un peu falots, grassouillets, ne savent pas sauter à l'élastique en EPS. Hyperrare, rarissime qu'un vrai théoricien soit Führer, qu'il le fasse, d'accord, mais qu'il le soit, c'est une autre paire de manches! Ça m'étonnerait! Parce que conduire une foule, la faire monter, seuls quelques deejays plus tard y arriveront, et on passe pour un agitateur et les théoriciens ont honte d'être traités de ça.

Le Führer, lui, met en masse les foules et les faits se mouvoit en rangs ou en files indiennes suivant le besoin. Le feeling, l'envie. La plus belle théorie reste absconse si elle n'est pas partagée. Il existe cent mille théories géniales à l'humanité restées dans le tiroir du buffet stocké dans le garage, sous l'appentis n'ayant rencontré la masse. Aussi le Führer doit y apporter tout le soin à malaxer la pâte humaine pour y dessiner y boudiner un devenir commun! Tout le monde est partisan, et c'est de la propagande qui le lui révèle. Même le lichen est partisan, sinon il ne serait pas là – tout étant est partisan et je pense que c'est là son essence. Ne pas mélanger organisation des hommes qui font semblant de ranger leur fusil alors qu'ils le font tenir penché en faisceaux – je me comprends! Chacun sait que le faisceau est ce qu'il y a de mieux

pour la conduite d'un État, on gare les fusils penchés les uns contre les autres et on a un prototype de programme, une vision, des affiches!

On arrose et on récolte – c'est d'abord la propagande et ensuite l'organisation et pas l'inverse! Attention.

En tant que directeur je manie le fouet, je me sens pas mal dur et cela écarte les faiblards, les tire-au-flanc restent sur les côtés ne deviennent pas partisans, impossible.

Tentative de regrouper les racistes visionnaires.

Dire qu'en 19 j'entre au parti, on est sept. Ils sont six, il n'y a pas de permanence, d'employé, aucun formulaire, pas de sceau, pas même un papier à en-tête – on est dans une auberge! Ce qui n'est pas plus mal, rue Herrengasse, plus tard on est au café *Am Gasteig Sternecker*. Et d'auberge en auberge en auberge, en 20 on fait comme par magie (aidés de quelques magnats nous soutenant contre la trouille bolchevique) nous achètent un excellent journal: le *Volkischer Beobachter*, on le sort une fois par semaine, ce qui est bien agréable comme rythme, les lecteurs accrochent bien que l'on en devienne quotidien! On est en 23, là on passe grand format! Je ne vous dis que ça.

Il n'y a qu'un seul et unique journal raciste réellement important en face de l'immense océan de presse à moitié juive. À croire qu'il n'y a que peu de débouchés commerciaux pour les entreprises racistes, c'est désespérant.

Le *Volkischer Beobachter*, comme l'indique encore son nom, est un organe raciste avec tous les

avantages mais avec tous les défauts et faiblesses, il faut le reconnaître. Ce n'est pas son contenu, c'est l'entreprise commerciale qui est un désastre ! Sa rédaction croyait dur comme fer à la mi-février au petit matin sans aller jusqu'à Moscou mais jusqu'au moins les Alpes de Haute-Provence qu'à recevoir de l'argent il ne doit recevoir que celui des partisans. Sains. Aryens. Alors que mon opinion est que ce journal doit recevoir de l'argent de toute part même de la juiverie et des marxistes s'il le faut !

Il dit, tel un renard ancien, virevolter de poulailler en poulailler, faire son butin au lecteur reconnaissant, son bulletin d'opinion sur tout et travailler le plus bas chez l'homme, la femme, l'enfant. Ce à quoi j'emploie tout mon temps – il me faudrait plusieurs vies !

Si j'avais su, j'aurais inventé le gratuit, payé par les réclames même par l'appareil ennemi, on l'aurait fait distribuer dans les gares routières, aux stations de tramways, aux métropolitains, aux usagers pris en otages, etc. Bref, je n'y ai pas encore réfléchi mais ça arrivera. C'est de l'ordre de l'initiative des gens du futur – certaines ou certains reprenant mes lois.

Ily a des incompetents. Même au cœur du Reich. Alors je les mets au travail – le travail guérit. C'est comme au Reichstag : s'ils devaient soudain se mettre au travail, on les entendrait bruisser vers la sortie, tête ailleurs, s'ils étaient obligés de s'y plier au lieu de fourbir des discours en Allemand. C'est pour ça que dans mon Reich, mon ranch, mes rangs ne poussent

que des garçons compétents indiscutés à la façon qu'ils ont de bouger, de se mouvoir, de hausser une épaule un déhanchement blond, d'obéir et comprendre ce qu'est l'ordre. Il n'y a pas pire qu'un ordre mal compris. Peut-on obéir prestement à quelqu'un qui bafouille ? Un qui bredouille ? S'emmêle ? N'est pas clair ? Tergiverse ? Hésite ? Doute ? Vous m'avez compris !

En attendant, quand on est venu m'arrêter et saisir les biens du parti, alors qu'au départ quatre ans avant il n'y avait même pas de sceau répété-je – j'aime à le dire et le redire à tue-tête des après-midi entières –, eh bien il y avait 170 000 reichsmark or et certains objets de grosse valeur en plus du fameux journal. Merci qui ?

Chapitre XII
LA QUESTION CORPORATISTE

Le but est de créer un syndicat remplaçant les autres existant en lesquels les ouvriers militent contre la bourgeoisie, qui elle prend la forêt pour le premier arbuste venu.

1. Les syndicats sont-ils nécessaires ? 2. Le parti nazi doit-il se déclarer corporatiste ou faire du syndicalisme ? 3. Quel serait le trait principal d'un syndicat raciste ? 4. Comment faire ça ?

De toute façon, si on ne trouve pas tout de suite, l'important c'est l'idéal du futur élan pour cette communauté populaire faite de solides bases, non de façades. Je ne sais si je me fais bien comprendre. L'idée, c'est de faire de l'entrisme, de rentrer chez les marxistes et de les faire changer d'avis, qu'ils deviennent nationaux-socialistes, racistes idéalement.

M. Cuno, de la Ruhr, a rallié pas mal de marxistes à notre corporation, il va falloir qu'il ait au moins sculpté un buste lui ressemblant le plus possible au Walhalla de Ratisbonne ! *A minima* !

Pour gagner, il faut être supérieur. Les marxistes sont des bonzes, on va les cramer facile par l'intelligence.

Quoi d'autre à vous dire, que par exemple le succès n'est imaginable qu'avec la pénétration des reins dans l'imaginaire mien des masses avec le plus vif idéal, cette force totale que l'on octroie aux muscles (les pecs, le torse, les biceps, les long-jumeaux, les ischio-jambiers, les mollets sculptés) force totale dis-je mise sans hésitation au service du combat.

À partir de maintenant, il ne faut plus ou éviter si possible le mot *marxisme*, *marxiste*, même *Marx*. Car enfin, si notre si choyé mouvement ne venait à basculer du côté des marxistes. *Exit* du racisme! Du nationalisme! Mieux vaut donc s'abstenir d'évoquer leur existence sinon j'arrête là. Ça ne sert à rien de passer une telle énergie, autant de temps à espionner les Juifs et les m*** pour aboutir à finir m***!

Chapitre XIII

Un manque absolu de méthode! Voilà les affaires étrangères. Pas de principes directeurs sinon un peu ouvert, un peu raciste, le tout à la petite semaine. Bureaucrates, oui! C'est la confusion!

Les ennemis ne voulaient pas d'alliances de mariage avec l'Allemagne. Trop grosse?

Je ne peux m'empêcher de faire des images saisissantes comme celle-ci alliées au principe d'instinct qui remonterait comme ça, allié à ce que je ressens certains comme parasites de l'État, qu'un mauvais remous d'eau enfin – je m'exprime mal – que j'aimerais associé donc à des événements qui se sont passés en novembre, faisant remonter dis-je vers une surface – ce livre, ses pages.

Je ne sais pas si je suis bien clair – immédiatement qu'une alliance de mariage avec d'autres superbes corps nationaux étrangers soutiendrait une sorte de soulèvement populaire contre l'oppression et allume les torches que je sors à l'instant pour passionnées qu'elles soient, d'esprit national, mettant ainsi un terme-à-terme à l'expression leur, c'est-à-dire criminelle. Supprimer les

causes de notre effondrement je me disais ce matin et anéantir ceux qui en tirent avantage, ce serait vraiment bien. Je me sens philosophe.

Le souci est que pour m'élire normalement il faudrait que tout le monde soit mieux éduqué. Là, ils manquent d'éducation.

En sirotant un très bon jus de poire pression des hautes plaines de Bavière, je me suis souvenu d'une intuition où le mot *État* allait avec *fort* et *libre*. Il y avait aussi *politique étrangère* et le mot *renaissance*. J'en dégage des buts et des buts et c'est pour ce faire que l'on m'écoute que l'on m'adule. J'ai l'air de savoir quoi faire et je m'en explique, discours après meetings, photos, séances de dédicaces.

Il y a la mère, la maman, la mama que j'associe volontiers à plus que l'étendue de la peau du ventre. De ma mère, à son corps entier à ses cheveux, ses dix doigts de pied puis plus loin, bien au-delà d'elle, au buffet, à la table, aux confitures, au parquet, aux carreaux déformant un peu le dehors, au jardin, à la campagne alentour, au vent qui pousse les pets au loin vers où on ne sait exactement, au pays entier et même aux pays limitrophes ! Ce n'est pas avec des lamentations que l'on conquiert sa prétendante, ce n'est pas avec des vœux de perdant aux trois lotos que l'on recouvre l'odeur bonne des jupes de mère ! Sacrifices, il faut en faire !

Il y a des territoires opprimés, je le sens bien, et sont maltraités par d'autres que nous Allemands (c'est fini, vous avez vu, je ne parle plus jamais d'Autrichiens ni d'Autrichiennes). En attendant, ce n'est pas avec des

desiderata dessus les banderoles au pas, tout doucette-ment mais par la force, la vigueur et les corps victorieux qui sont obtenus de par le tintement, le sifflement du glaive romain par-dessus les casques ennemis et leurs boucliers mal faits. Aussi – ça j'y pense plutôt la nuit, il faut préparer des cohortes et des cohortes et des cohortes... discipline festive ! Préparation militaire ! Rien de plus excitant, à la vérité. Dessiner des chars et puis les voir ! Des, en gros tonnages et d'épais canons, hyperbas mais ultragros.

Là, pour l'instant, c'est le flou artistique. C'est le clair-obscur hollandais, le *sfumato* florentin, je ne décèle aucun axe majeur de politique étrangère. Mais si l'on est un peu lucide, il suffit de s'apercevoir que depuis trois cents ans et demi, froidement l'Angleterre dirige tout. Si l'on y regarde de plus près, dessine ou réoriente la densité des coussinets des pattes des chats – si cela devait encore durer des siècles et des siècles à cause de l'aisance des Anglais à les nourrir, les y adopter en des couffins moelleux. L'équilibre des forces.

Elle, l'Angleterre écrase toute puissance qui dépasse la tête comme divers clous en un esquif dont j'aime plus que tout l'image mentale créée ainsi et rendre l'imaginaire vôtre au pli du mien, c'est tout de même fort plaisant de pouvoir ligne après ligne vous amener au même niveau sonore car les signes ont des annotations d'une partition que vous vous jouez pleins cuivres ! Pour mon plaisir et les mille années à venir après mon décès, cette chanson me réveillera, je m'éveillerai en vous, grâce à votre soutien scolaire,

vos bras et vos mains, votre doigt suivant à la lettre les syllabes agissant.

Mon alliée, c'est l'Angleterre. Ce serait vraiment bien pour elle, que tout ce qu'elle a fait puisse enfin trouver un sens constructif grâce à nous. Et je ne lui en veux pas le moins de l'univers – elle a fait des choses que j'aurais aussi faitesses! Pour son bien! Et ce bien, c'est le nôtre! La diplomatie! La diplomatie est un immense préservatif qui contient un peuple entier encaoutchouté, l'empêchant d'aller à sa perte parfois, tant de héros fichus, bêtement exposés à la mitraille, en les airs dispersés rendant certes les sols plus fertiles, mais qu'aujourd'hui il existe des engrais chimiques et cela va bien.

La révolution alémanique qui délivre à l'anglaise à cause d'un mot tel que celui d'*hégémonie* inhibe les élans, l'hégémonie germanique, je veux dire la nôtre au-dessus des peuplades autres.

Quand dans les relations internationales une peuplade s'arrête à cause d'un manque complet d'instinct et ou d'envie de faire du vélo, par exemple, une chose aussi simple, mise à l'échelle d'un département, d'une région, d'un pays, alors il tombe direct, comme une mouche, en esclavage! Il devient sa propre colonie! Pas de vacance!

Pour éviter que la France devienne le centre de la Terre, l'autre jour l'Angleterre n'a eu d'autre décision à prendre que de s'associer à elle! Paradoxe s'il en est!

J'utilise le terme «l'autre jour» pour imaginer le caractère soudain des décisions face aux événe-

ments – précipitent les choses indexant de nouveaux chapitres dans les manuels d'accabler en cela quelques générations, leur façonnant un mental formidable ou de raison gardée.

Regardez le Portugal, par exemple. Oh, je sens que j'en ai marre parfois de faire le prof. Donner des exemples suivis des mêmes contre-exemples histoire de faire vaciller l'estime de soi de celles et ceux qui me lisent, car tu n'es pas toute seule, ou tout seul à lire cela! Plurriel!

En attendant, là, c'est la France qui fait un peu trop sa forte, entourée qu'elle est d'une lignée de fronts en ses tranchées imprenables et nouvelles! Elle est en sûreté au sud à cause des Pyrénées atlantiques et méditerranéennes. Quant à l'impuissance érectile de l'Autriche, inutile de se faire du mal avec ça.

Je commence à dessiner des idées de sous-marin pour protéger l'Angleterre de la France.

L'idée de l'Angleterre est de balkaniser l'Europe pendant que la France veut balkaniser l'Allemagne. Ainsi semble aller le cosmos entier comme étant une énormissime masse errante au gré des vents stellaires et des photons d'eux-mêmes doublés d'eux-mêmes en des mondes deux fois plus parallèles et des minutes interminables.

L'Angleterre ne veut pas non plus que l'Allemagne *on soit puissant*, alors qu'on l'est mondialement. Alors que la France ne veut pas, tout court. L'Italie en a soupé. De la France au-dessus d'elle! Elle n'a pas envie de travailler pour elle! J'analyse tout

à froid. L'Angleterre ET l'Italie. En première ligne, que les Allemands soient meilleurs en tout, pas les moins bons, au point de vue des nations, force ligne, j'ai l'impression que des intérêts concordent. Peut-on espérer épouser cette Allemagne actuelle? Non, pas en ce moment, le pays est embarrassé, le pays n'est pas assez bien. Désolé. Pas de dot!

On est brigandés par des Français.

Un truc, aussi, cela marque mal de traiter de «Huns», de «Vandales» toute une peuplade pendant des années, et un beau matin, reconnaître le contraire! Ah ça, non, ça ne passe pas, il faut savoir se tenir, garder position, s'y arrimer. Passer en force, montrer le chemin.

L'Angleterre, j'ai l'impression, aimerait que l'Allemagne s'agrandisse, enfin ne voit pas d'inconvénient majeur à ce que mon pays ne reste pas impuissant. Par contre je ne vous raconte pas ce que je crois percevoir du côté de la finance (juive)! En Angleterre comme en Italie, il y a des désaccords totaux et ils apparaissent aux yeux des spectateurs car ils sont poussés par quelque force subconsciente issue d'un trampoline aussi invisible qu'il y a un antagonisme entre une politique excellente enracinée dans le sol et de l'autre, hydre des buts cachés, que seul ai-je pu décrypter à temps, il y a peu justement de ne faire des États que des champs de ruines, des édifices tout pourris avec les fers à béton qui se tordent suppliciés vers le ciel brandissant en dernier ressort, comme un espoir un amas de béton encore pris! Ah ces juifs internationaux!

La France avec cette soif de vengeance, cette pépie de rancune en la bouche de chaque coq, systématiquement guidée aujourd'hui en Europe entière par des personnes de confession juive, ce qui est un péché, que l'humanité blanche enfin rosâtre et de nuance pêche va entreprendre afin de laver ce péché. Couleur pâle – difficile je l'avoue de savoir s'en dépêtrer mais je sais de quoi je parle, cela fait trop longtemps que je les observe, les suis dans les rues, les avenues, les boulevards! Je ne vais pas vous embêter plus que ça avec ce que je pense de ce peuple, mais il vise clairement la domination universelle!

Je le répète une dernière fois, ce n'est pas en invoquant pieusement le Tout-Puissant que cela changera quoi que ce soit, il va falloir, un, relever le capot, deux, y mettre les mains, et du cambouis forcément! Je suis un homme courageux, je n'en dirais pas de même des parlementaires que j'imagine être des poules en un poulailler et le renard serait sous les traits du Tyrol du Sud, c'est ainsi que les métaphores vont, d'être usitées, utilisées voire essorées de tout sens, qu'il faille en créer de nouvelles. Répéter au plus grand nombre croisés dans la rue ou qui viennent à mes conférences que j'ai une mission à accomplir est la moindre des choses. Ce qui sous-entend qu'il y en a qui vont devoir faire pas mal de sacrifices!

C'est bien beau de hurler d'émettre des ondes au-delà des balcons fleuris jusqu'au-dessus des toits mais l'Angleterre ou l'Italie n'y entendent rien – et c'est bien naturel, les glottes ne sont pas assez musclées, charnues

pour faire vibrer l'air jusqu'aux régions voisines – il faut plutôt se ressaisir, quant aux responsables que nous avons sous la main, si je puis dire, les penser comme responsables permet de se sentir bien, car ils sont là.

On s'est tous fait briser les reins l'autre fois avec 14-18!

L'Angleterre nous a volé des colonies. L'Italie occupe le sud du Tyrol, enfin des régiments s'y promènent, mangent de la coppa, blaguent en langue native du Piémont, rien de bien dangereux. De même pour l'Alsace et la Lorraine; ils parlent déjà Allemand, sont de nouveau français, enfin si peu! La Pologne et la Tchécoslovaquie occupent quant à elles la Pologne et la Tchécoslovaquie. Le Reich est impuissant à cause de dirigeants charlatans ou imbéciles.

Une question se pose. L'Angleterre est-elle assez surpuissante pour échapper à l'influence mortifère des personnes juives?

C'est une forte question qui s'est imposée à moi l'autre soir.

En Italie, on peut briser les crochets des vipères venimeuses avec un procédé simple : le fascisme (même si je n'y crois qu'aux trois quarts), l'interdiction des sociétés secrètes maçonniques, la suppression du marxisme de l'imaginaire et défendre les intérêts des Italiens italiens et des Italiennes italiennes!

Les choses se présentant moins bien en Angleterre, j'ai l'impression que dans ce pays de « plus libre démocratie », les personnes juives exercent une dictature presque absolue par l'entremise de l'opinion

publique. Une dictature mondiale est exercée par des personnages juifs! L'Angleterre règne sur toutes les mers, sauf sur celles entourant les États-Unis et le Japon.

Les personnes juives persuadent l'opinion du publique de manière assez sournoise, mais avec moi, ça ne prend pas!

Wall Street – rue du mur – des lamentations, oui! les Bourses du monde, la finance est bonne si aucune personne juive n'y occupe un emploi stable, sinon je me trouve mal (évanouissements, malaises vagues, sautes d'humeur, irritabilité).

Au Japon, il y a des personnes juives mais tout de même la presse que j'aime à redéfinir juive est contre le Japon, car ils sont militarisés (repensez à ce que je vous dis de la collusion à l'Internationale pacifisme) – et ils crient à l'impérialisme car Empereur il y a au Japon, alors que chacun sait que dans les bals, les soirées du gotha la famille impériale ne danse pas avec le prince du Danemark!

Il faut aussi reconnaître une chose, c'est qu'un empereur est un être supérieur à un roi ou à une reine!

Orientation vers l'est ou politique de l'Est.

Ces jours-ci, je m'interroge pas mal entre l'Allemagne et la Russie, je veux dire de l'action en forme de pierre de touche qu'un parti comme le mien tout jeune pourrait y faire en angle. Parfois je suis amer, mais tout de même enthousiaste car malgré un enseignement de gauche, il subsiste toujours en l'homme un instinct sain, naturel.

Au départ, le bébé est comme on les aime, instinctuel. Mais ce que je puis dire de mon projet de politique extérieure est que l'on doit fournir au groupe raciste de quoi cultiver du maïs, des oranges et de faire le plus possible grossir des cochons afin de subvenir aux besoins de ce groupe – et je prends en compte le désir fermier qui veut toujours plus de terre autour de la ferme, ce qui est légitime. Avec moi, cela va devenir possible. Compréhension universelle! Un espace suffisant pour un État raciste. Il faut que les gens aient assez de terroir pour élever le bétail et faire pousser tout le blé imaginable, afin de pouvoir nourrir toutes les personnes du groupe. En ville on fera pousser du blé sur les toits-terrasses, les parcs, en bordure des boulevards. Il y a des choses à repenser!

Quand j'écris le mot *blé*, c'est une manière de parler le règne végétal nourricier, mais j'aurais pu tout aussi évoquer l'endive, riche en magnésium que les pois sauteurs, le sauterne, le gerwulfstraminer.

Sans le fard et le khôl, je pense dépeindre toute cette réalité, que l'on se nourrisse de cette planète avec régala de tartes aux trois pommes, de schnitzels, de fars breton.

Je me dois de rassurer les pays autour, l'Allemagne est impuissante en ce moment, n'est pas du tout une puissance mondiale quelque chose d'à peine cinq cent mille kilomètres carrés. Quand pourtant l'Angleterre comparée à elle, c'est la ville de Béthune! On n'est pas les États-Unis d'Amérique ni la Russie, ni la Chine! Ah, que n'eussé-je grandi en une de ces puissances! Dix fois supérieure!

La France, à cause du renouvellement de ses soldats de troupe puisés au puits d'Afrique qu'elle colonise et de par donc le nombre supergrand des nuances de peau sur son terroir pour le défendre, en fait le principal pays d'Afrique d'Europe! Ça en devient un État mulâtre africano-chinois-européen! Et le sang Français se dissipe aux quatre veines d'une étendue qui va de Brazzaville jusqu'au Rhin! Ça va se prolonger et les faire forcément devenir inférieurs!

Si je me base sur mes calculs précédents, l'influence d'un métissage d'une métissité prolongée est toute la différence entre comment il faut distinguer ma vision politique d'une colonie allemande de celle de comment la France s'administre.

Les mauvaises langues juives ou marxistes-léninistes diront que la critique est aisée, que de loin en loin s'abandonner au plaisir de tel ou telle partenaire d'un soir, fort loin d'Europe, une nuit sans lune, ne nuit. Alors que c'est là que tout se joue! C'est tout le sang qui disparaît! Il est criminel que des gens rosâtres disparaissent de la surface de l'écorce terrestre. Qu'ils ne se reproduisent plus ensemble! Que les hommes ne veuillent plus entrer les pénis en les femmes de même taux de mélanine qu'eux et surtout inversement! Comment faire pour que les hommes ocre-rose ne soient plus attirés par les femmes à la peau plus foncée et vice-versa? Est-ce une vulgaire histoire de taille d'organes reproducteurs? Les femmes noires ou annamites ont-elles aussi un fort prononcé organe creux proportionnel?

Toujours est-il que cela me cause et cause à des millions d'Allemands des soucis. Les Ascaris en Éthiopie ces soldats de cette toute petite Érythrée eux ne se sont pas mélangés! Si en France cela dure trois cents ans, ils pourront dire Adieu à leur teint pâlot! Tous mulâtres! C'est malin, et une fois que c'est fait, c'est fait! Il faudra pas mal d'années pour revenir à un teint de pêche, de couleur ocre-blanche convenable! Ça change complètement la donne!

Naturellement une nation qui a perdu tout son honneur, sa force de caractère, ne se soucie pas de gagner ou de laisser couler du sang par terre-pleins entiers et de suites dictées toutes avec des graines et des noyaux d'arbres à venir associés avec des combats les plus meurtriers, montrant au monde son visage superbe de chair molle garantissant des résurrections de peuples en de glorieux coups bas échangés, perdus comme l'homme se sert de l'homme pour femme, et l'autre s'offre – mais je m'éloigne.

Le souci reste qu'à tout moment on peut se réveiller et fomenter. Fomenter tout ce que l'on voudra comme j'aime de mon côté favoriser les métaphores d'éveil agitant les peuplades qu'ici un armistice fut signé en cela nous bâillonne, nous ligote les poignets sans pour autant nous bâillonner totalement (la preuve) quand l'adversaire nous fait pas mal de mal, j'accentue à dessein! Bref, je le dis et le répète, ils et elles sont irrésistiblement attirés par les hommes ou les femmes extrêmement typés, juifs ou encore différents! C'est l'hécatombe!

C'est triste à dire, mais le teint se perd, irrémédiablement. C'est criminel de renforcer une nation par des hommes ou des femmes d'autres pays, s'ils sont mélanino-discordants! Il faut renforcer le teint, ce teint pâlichon, pâlot, c'est le nôtre! Avec tout ça, on pourra dire merci au national-socialisme!

On doit être douloureux, même pour le peuple, pour nos proches, nos familles, nos meilleurs amis ou nos petites femmes, nos compagnes d'un soir ou nos bonnes-amies, comme on dit; on se doit d'être complètement douloureux! C'est à nous de montrer le sacrifice, d'abord douloureux envers nous-même puis par la suite envers les autres!

En un, je mettrai la Marche de l'est effectuée principalement par des entités dont j'ai créé le nom, et rien que ce nom me donne par sympathie – doivent aussi vous donner – des frissons, telle est l'empathie! Baïouvares! Certes cela sonne un peu Pieds-noirs mais c'est quelque chose de bon.

En deux. La conquête et la pénétration du terroir encore à l'est de l'Elbe, juste pour voir. Pour dire les choses, je me sens de plus en plus attiré par l'Est, ses paysages longs comme des sucres, ses plaines faciles, du carbone à perte de vue, du blé lent et des betteraves rouges, du colza! Tout pour réussir dans les salades, et qui maîtrise les denrées est le maître pour toute la famille pour au moins mille ans! On ruinera le pays d'à côté si c'est le prix à payer.

En trois. L'organisation par les Hohenzollern de l'État brandebourgeois prussien, modèle et image d'un

noyau de cerise contemplé pendant une demi-heure au moins sur le sens de la vie, la germination comme métaphore probante d'un Empire du bien nouveau. Un nouveau niveau de bien, un autre bien, un bien supérieur. J'ai parfois tendance à m'emporter mais c'est que je contemple tout au travers de maquettes, ras du sol, j'y fais des piqués imaginaires en stukas hurlants, les pires plongeurs, des coulées vertes. Du cinéma.

Je confectionne ou plutôt j'esquisse tout par dessins et croquis que je donne à ma secrétaire qui transmet à Speer qui, lui, n'a de cesse de me présenter propositions en proportions plastiques sur propositions 3D. Posées sur d'impressionnantes tables que je réquisitionne, et cela rend merveilleusement bien et féconde jusqu'à mes pensées quant à ce que j'entrevois du futur.

La chose la plus belle est celle d'unir ce qui fonde les différences, sur notre propre terroir, quand rien à faire des désastreux promoteurs de discordes, le peuple alaman est un et unique, n'en déplaît à certains. C'est puissant!

Cela fait au moins mille ans que l'on se bat. Les pays alentour n'en peuvent plus, comprennent bien ce que nous sommes. Un piège facile à éviter est un patriotisme déplacé, celui souvent bruyant du monde bourgeois même si certains capitalistes nous soutiennent contre l'invasion marxiste de certains ouvriers d'usines. Car ce que le bourgeois veut est une tranquillité des formes aux frontières du carrelage d'avec les copropriétés de canelage des chaises associé aux tomettes ou au parquet, à l'échelle du pays. Ce

n'est plus possible, ce que nous voulons est l'espace, pas celui vertical inventé des tranchées en 1914! C'était certes de l'espace gagné, de l'espace en plus, l'Allemagne s'est agrandie mais juste en profondeur, à peine un peu!

Nous pouvons, si nous le voulons, renforcer les maisons des terroirs voisins, les fermes. Aider les femmes, les enfants, les fillettes, les bovidés et les ovins, les caprins, les escargots, le matériel agricole, les bouliers tchèques, les buvards slovènes, les chemises repassées corses, les marrons d'Ardèche, les cochons danois, le double concentré de tomate de la plaine du Pô, les olives et les sandwiches grecs, toute la cuisine libanaise mais sans persil, ni oignons crus ni feuilles de menthe; rien qui camoufle le goût, rien! Tout. Nous pouvons aider le monde! Le saké de nos alliés, toute la Chine et ses dindons, l'Afrique terre de mystères, l'Afrique du Sud et ses steacks de requin servis par des grooms blancs!

Autre recommandation : faire surtout attention à ne déverser du sang partout pour trois fois rien. C'est malheureux, mais je vais à nouveau devoir me répéter, dussé-je devoir écrire un chapitre entier là-dessus, qu'il est nécessaire de réfléchir sur la question de savoir si c'est acceptable ou mal d'envahir tel ou tel territoire déjà occupé – ici je me dois de préciser qu'il y a des bavards crémeux comme certains desserts soi-disant racistes – j'aime parfois violenter la métaphore – et qui se croient obligés de par un aspect grégaire, de sympathiser avec les autres racistes des autres nations – à ce

moment-là, ce n'est même plus la peine d'essayer quoi que ce soit! Je n'imagine même pas tous les racistes réunis, telle amicale, une Internationale raciste! Sous un chapiteau, un immense palais des congrès pour un meeting avec toutes les délégations, tous les peuples, des Japonais à la Turquie, de la Papouasie-Nouvelle Guinée jusqu'à la Terre-de-Feu, des Mexicains, des Maliens, tous racistes! Une Internationale! Je m'égare, mais c'est ce qui guette l'Allemagne, avec ce genre de gugusses confraternels!

En attendant, tous ont profité de l'Allemagne faible. C'était naturel. On profite beaucoup plus pleinement d'un pays affaibli que d'un pays capable de croiser les jambes d'empêcher le flux. Quand tous voulaient lui faire cet amour, aller et venir à leur guise en nos terrains.

J'ai beaucoup de mal avec les notions de *frontière*. Je ne comprends absolument pas cette notion. Il n'existe que rarement un repère naturel qui fasse radicalement sens en ce sens, à part les gorges du Verdon, les berges du Rhin, du Rhône ou encore des Pyrénées et certains versants comme celui du mont Blanc, et encore, tout est semblable, en parfaite symbiose, continuité territoriale douce. Inébranlables.

S'élever au plus haut, je me dois remédier qu'afin le plus de personnes puissent comprendre bien après l'efficace de ce livre, car ce livre est un parfum et agit sur les êtres, vous emporte en la danse (*Waltz*) et vous laisse, mais tout changé. Second souffle, cet état similaire lorsque je performe en brasseries, ou sous chapiteaux de cirque.

J'ai l'impression qu'il règne ici ou là des écrivains certes racistes, mais pas très percussifs – ils croient par exemple à l'immuabilité des frontières de l'Allemagne comme du marbre ou le goût du porc à travers le temps! Non, les frontières ne sont possédées par aucun peuple, tout est reconfigurable à l'envi, la vraie!

Les limites de l'État sont comme celles de l'espace préoccupé par celui des mules sur le linoléum, matériau *high-tech* nouveau, ou de parquets plus onéreux – le fait des hommes, ses fameuses frontières par eux, pour eux! Le fait qu'une peuplade ait acquis une parcelle excessive ne lui confère nullement l'obligation autrement que celle initiée par la grâce, symbolique de la sape, l'entraîne à posséder du standing, de la belle espace, une vraie perspective, un lointain maîtrisé! Fruit du travail incessant de la Nature.

Tout doit être conquis, toute parcelle doit être débattue et les gens doivent se conquérir les uns les autres.

Ce n'est pas parce que l'on annonce que l'on est «raciste» que tout va tomber tout cuit dans notre assiette. Il ne suffit pas d'être raciste, être touché par cette grâce pour que ceci nous ouvre un droit inaliénable au comptoir de l'existence. Il va falloir mettre un coup de reins, un coup de collier et aller au charbon, descendre tout l'ascenseur de la mine. Seule la puissance du glaive victorieux pourra l'obtenir à l'heure où l'on utilise de formidables outils en fonte d'acier à canonades d'explosions compensées et de blindages répulsifs, des treillis, des bottes et des manteaux coupe-vent.

Des bunkers, pour les immanquables tapis de bombes, j'aime tout ce qui fait romain, tous cuirs et boucliers de bois rares en de superbes hampes et de pieux effilés.

Mais ne nous enthousiasmons pas tout de suite, attendons d'avoir réussi d'abord les frontières de l'Allemagne qui nous l'oublions vite ont commencé il y a six cents années, quand les Germains marchaient absolument n'importe où, vers l'ouest et l'est et les plus malins vers le sud!

Je pense que l'on va devoir se calmer sur la politique coloniale, du moins nuancer. On va tout reprendre à zéro, là où les gens d'il y a six cents ans l'avaient laissé, abandonné – en fait raflé par des guerriers encore plus fous ou déterminés! Je vous propose de devenir encore plus déterminés que ceux-ci.

Cependant, on ne doit pas s'arrêter là, le droit au sol, de la terre, des matières fécales des poules et du lisier, des déjections regroupées et mêlées à la paille issue d'herbes des pieds de blés fondent ce qui en France forme l'emblème! Personne n'est dupe!

Pas de campagne d'Alexandre avec éléphants mais du travail évité, grâce à ces derniers à l'image des paysans s'économisant les nerfs lombaires, partisans du moindre effort s'est inventé une charrue l'attelant de suite au premier animal qui voulait bien, le soc devant être allemand!

Il y a des juifs qui s'opposent à mes idées, libres à eux de s'en aller!

En attendant, même dans les milieux de conviction ultranationale, où l'idéal raciste est salué, eh bien,

ce n'est pas gagné! On s'oppose aussi à mes idées de marcher jour et nuit par exemple vers l'est! On évoque l'esprit de Bismark pour couvrir des faits irresponsables envers ce que j'imagine être l'idéal du peuple allemand! Il faut être dans des petits papiers avec la Russie, hyper-sympa avec l'Italie, courtois avec les Français, admiratif avec les Anglais! Que de compromis! Là, l'Allemand, j'ai l'impression qu'il se noie, agrippant encore une pas trop mauvaise poutre, flottante ici dû à la différence de densité d'entre le bois et l'eau.

Je me souviens qu'en 1921 – catastrophe pour l'Angleterre avec l'Inde –, ils croyaient que l'Angleterre allait s'effondrer, s'écrouler, se dissoudre. L'Inde n'est pas capitale pour l'empire britannique. Et c'est un casse-tête pour un Allemand d'imaginer que l'Inde on va la lâcher, car jamais l'Anglais ne lâchera si l'Inde n'est pas lâchable, en l'état et je dis cela comme je le pense. Je préfère voir l'Inde occupée de l'intérieur par les Anglais que par des Lapons ou des Fidjiens ou que sais-je? Il y a un axe anglo-normand ou du moins anglo-saxon que j'aime trop! Pareil pour le mythe d'une insurrection en Égypte. Toute piteuse, cette pensée! Guerre sainte! Mes fesses! Ça n'existe pas!

Il n'est techniquement pas possible de gagner en envoyant des éclopés des invalides à l'assaut de puissantes troupes, sauf en cas de conflit d'ultra-basse intensité, réclamant des occupants de payer des pensions d'invalidité chaque mois ou semestres pour les blessés! À force cela minera le pays, le ruinera!

La jeunesse et la vieillesse, la moyenne mûre allemande se ferait percer le bas-ventre bien avant les hommes alliés à notre cause en deux ou trois paraphes.

Saintes Directives! Saintes alliances entre pays qui n'ont rien à faire ensemble! Et qu'on ne me dise pas : «Allions-nous juste pour le plaisir!» Non, on s'allie pour faire combat!

Se battre plus intensément à deux contre un, on lui colle des beignes plus aisément pendant qu'un ami lui ceinture les bras. L'alliance franco-russe est du même accablement. C'est du flan! Dès qu'alliance, guerre! Je sens que l'Allemagne est le prochain objectif du bolchevisme. Il va falloir toute la force d'une grande-grande idée pour en venir à bout, arracher notre populace de l'étreinte de ce poulpe! Arrêter les contaminations sangs et spermes, qu'afin les forces libérées qui entravent encore toute la cohésion des agrégats mi-psychiques, mi-physiques que sont les mots, encres, papiers, poussières entre elles agitées aux rais de soleil perçant le rideau, le dimanche matin quand on se permet la grasse matinée, le peuple allemand ne doit pas s'allier avec n'importe qui, n'importe comment.

Alors au programme on a, petit un. Lutte contre la bolchevisation des esprits, mondiale et juive. Il y a sur le principe une assez bonne poussée pour que l'alliance passe correctement sur tout l'annulaire de notre main gauche avec la Russie! Sauf que, sauf que la Russie, ne l'oublions pas, égale Belzébuth! Bolchevisme! Et nous luttons contre le Diable (marxisme)!

C'est vraiment difficile! Quand pourtant tous dans le Reich, tous les racistes ou ceux qui s'en réclament sont pour passer le fameux anneau au doigt!

On aurait tous dû passer des anneaux à nos doigts envers les Anglais et lutter direct contre la Russie avant 14! On aurait conquis de la terre quand eux, de la mer et encore de la mer! Du commerce, et encore du commerce au lieu d'une politique vacillante, mais d'une résolue, faites d'acquisitions territoriales! Dès lors, plus rien à faire des menaces panslavistes. Aujourd'hui, il faut faire avec.

Je ne vais pas finir ce mode d'emploi, cette liste de doléances sans évoquer le désir de faire bien valoir qu'avec les Italiens et les Anglais, il y a moyen de glisser en fiançailles dessous la table, de faire la noce!

Certains vont penser que je me répète alors que ce n'est que rappel que de dire qu'après 18 si on avait obéi, on pouvait dire adieu au Reich, enfin, ce fut un formidable moteur, un marchepied pour accéder à mes idées. Écraser un peuple – rien de mieux pour nationaliser la souffrance, catalyser les reproches! Asservissement complet, contraints, vaincus par étapes, soumissions successives par le charbon et le fer et encore il y peut subsister parfois comme un plaisir pervers, mais en Allemagne non! Carthage est un exemple! C'est sa propre faute!

Je viens de découvrir l'auteur Clausewitz!

J'ai très vite su, simplement en observant, que la France vers 1922-1923 poursuivait l'inflexibilité de stratagèmes tous plus vils envers l'Allemagne!

Quatre ans de guerre suint d'une guerre sans guerre mais toute aussi lourde de sens – à peine si l'on a encore droit de se servir de la typo gothique!

Démembrer l'Allemagne en une salade niçoise d'États, qui l'olive, la Ruhr, qui la patate Bade-Wurtemberg, etc.

Aucun autre point d'appui, aucun ressort autrement plus violent que celui des habitants de la Ruhr gardés par des soldats français, de couleur noire « bois d'ébène » ! La honte noire, pas celle du charbonnage d'Allemagne, des galets qu'ils nous piquent, un à un. La subtilisation des richesses du sous-terrain nôtre, et du bicarbonate de soude, ou encore d'élevages de poulets gardés en batterie au sombre de galeries afin qu'ils grossissent démesurément pour trouver la lumière, fruits d'expériences secrètes – c'est bien l'Angleterre qui est flouée, certes c'est d'abord nous, par les Français, le maréchal Foch s'approprie tout ! J'aurais préféré qu'on offre tout à l'Angleterre !

En Italie aussi, je sens qu'ils ont des remontrances à faire à la France !

Si les hommes et les femmes et leurs enfants avaient voulu, en Ruhr, c'eût été une napoléonade devant Moscou ! Mais non, on a laissé faire... jusqu'à maintenant ! Ce qui, à bien y réfléchir, est parfait, qu'une série d'humiliations finisse par engendrer un vote sanction, un ras-le-bol général.

1918, on nous a bafoués et laissé dévorer, mais soudain la charogne est devenue trop charogne ! Immangeable !

Ce qui va placer au-dessus des autres toujours ce souci de la vie est cette idée du « mieux faire », par exemple de Mussolini qui d'Italie au rang des grands messieurs s'efforce d'anéantir par tous moyens l'internationalisme.

Le souci est que souvent les gens pensent le terme de *pacotille* comme chose de peu d'importances, or la pacotille est primordiale ! C'est avec cela que l'on achète des pays entiers, des îles de tranquillité !

Aujourd'hui, on a des hommes politiques, voyez quand hier nous avions Bismark !

La France occupe le bassin de la Ruhr, l'Alsace, la Lorraine, c'est-à-dire qu'il y a des hommes de nationalité française qui marchent et font crisser les cailloux, pressent la poussière de leurs demi-pieds, faisant à la tare, aux deux pieds le total de leur poids, plus tout l'accoutrement nécessaire à cette action. Du charbon de chez nous sert à réchauffer les pieds froids des Françaises !

Et M. Cuno, notre chancelier, pour résister ordonne aux ouvrières et ouvriers de faire grève ! Alors les bras nous en tombent ! Car qui sont les champions des grèves ? Les marxistes ! Voici donc le pont jeté entre les marxistes et la résistance face à l'occupant ! Un pur boulevard ! Merci monsieur Cuno !

Ainsi une troupe mauvaise constituée fait maintenant front. Réelle résistance d'antisocios, d'anti-internationaux, le tout subventionné par l'État, fort heureusement ! Front unique ? Mon postérieur est en poulet ! Pitoyable ! Je ne vois que moi pour vous dire que ce front unique aurait été dans la note s'il avait été fait d'enfants d'hommes et de femmes d'un moule unique, d'un même métal trempé en les eaux des plus grands lacs issus des massifs quartziques, ceux régulièrement aplatis de neiges changeantes, transformant le pays et de glaces mêlées, pire qu'un ressaut nord des

ultimes contreforts de l'Eiger, l'hiver! Un front un, je n'en dirai plus.

Encore une petite déclaration, juste une, que je fis il y a peu au procès – printemps 23 : « Les juges de cet État pourront nous condamner et de tout leur saoul car à un moment, on va gagner et les condamnations se changeront en bénédictions, de miels, de beignets fins aux huiles de graines poussées en nos plaines et de boissons suaves... » C'est à peu près de mémoire ce que je leur ai fait.

En attendant, je dédie ce livre aux dix-huit personnages putschistes et aussi à Dietrich Eckart, superantisémite, gosse de riche ne regardant à la dépense, va où il veut même au paradis sa fortune le suit, occultiste comme Silesius ou même un Maya, mage germanique c'est lui qui a écrit certains phrasés de *Deutschland erwache!* Je dois reconnaître son influence! Il est parti bien prématurément d'une crise de cœur en une surdose de morphine dont il aimait le fluide.

Conclusion :

En 23 le parti est dissous, interdit.

En 26 il est au top niveau, partout, jamais aussi bien organisé. Je pense que l'Allemagne va retrouver une place qui lui revient sur la planète. Planète dès que terre émergée, ce sera Allemagne! Avec un État jaloux de tout, et en particulier de toute conservation des meilleurs éléments!

Je ne me fais pas trop de bile, les partisans en moi régneront en de grands sacrifices – et parfois des petits.

Merci.

ANNEXES

AVERTISSEMENT AU LECTEUR
*rendu obligatoire par par arrêt de la cour d'appel de
Paris du 11 juillet 1979
dans l'édition française du livre¹*

La présente édition de *Mein Kampf* est une édition intégrale ne comportant ni choix ni coupures pouvant masquer certains aspects de l'œuvre de Hitler et en altérer la portée ou la signification.

Mein Kampf, qui constitue assurément un document indispensable pour la connaissance de l'histoire contemporaine, est aussi une œuvre de polémique et de propagande dont l'esprit de violence n'est pas étranger à l'époque actuelle et qui par là même peut encore, malgré l'inanité de ses théories, contribuer à une renaissance de la haine raciale ou à l'exaspération de la xénophobie.

À ce titre, *Mein Kampf* n'a pas cessé de tomber sous le coup de la loi du 29 juillet 1881 modifiée par la loi du 3 juillet 1972 qui dispose :

1. La première édition intégrale en langue française de *Mein Kampf*, *Mon combat*, trad. par Jean Gaudefroy-Demonbynes et André Calmettes, est parue en 1934 aux Nouvelles Éditions latines. Voir *Mein Kampf, histoire d'un livre*, Paris, Flammarion, 2009.

Article 23. – « Seront punis comme complice d'une action qualifiée crime ou délit ceux qui, soit par des discours, cris ou menaces proférés dans des lieux ou réunions publics soit par des écrits, des imprimés vendus ou distribués, mis en vente ou exposés dans des lieux ou réunions publics, soit par des placards ou affiches, exposés au regard du public, auront directement provoqué l'auteur ou les auteurs à commettre ladite action, si la provocation a été suivie d'effet...

Cette disposition sera également applicable lorsque la provocation n'aura été suivie que d'une tentative de crime prévue par l'article 2 du Code pénal. »

Article 24, alinéa 5. – « Ceux qui, par l'un des moyens énoncés à l'article 23, auront provoqué à la discrimination, à la haine ou à la violence à l'égard d'une personne ou d'un groupe de personnes à raison de leur origine ou de leur appartenance ou de leur non-appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion déterminée, seront punis d'un emprisonnement d'un mois à un an et d'une amende de 2000 à 300000 francs ou de l'une de ces deux peines seulement. »

Article 32, alinéa 2. – « La diffamation commise par les mêmes moyens envers une personne ou un groupe de personnes à raison de leur origine ou de leur appartenance ou de leur non-appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion déterminée sera punie d'un emprisonnement d'un mois à un an et

d'une amende de 300 francs à 300000 francs, ou de l'une de ces deux peines seulement. »

Article 33, alinéa 3. – « Le maximum de la peine d'emprisonnement sera de six mois et celui de l'amende de 150000 francs si l'injure a été commise dans les conditions prévues à l'alinéa précédent, envers une personne ou un groupe de personnes à raison de leur origine ou de leur appartenance ou de leur non- appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion déterminée. »

La publication de Mein Kampf peut heurter la sensibilité de ceux qui, directement ou à travers leurs proches, ont souffert des persécutions et des crimes commis, à une époque encore récente, au nom de la doctrine hitlérienne. Pourtant les victimes du plus atroce crime contre l'humanité ne peuvent être vouées à l'oubli. Il importe que les hommes se souviennent du crime et s'en détournent avec horreur dans les temps à venir.

Il est donc nécessaire de rappeler ici au lecteur ce à quoi l'ouvrage qu'il a entre les mains, a conduit.

Hitler ne révélait dans son ouvrage écrit en 1924, qu'une partie de ses desseins en vue de l'établissement d'un « État racial », assurant la prépondérance des Allemands censés appartenir à la race supérieure des « Aryens », sur les autres populations européennes. Ces desseins ont abouti en 1939 au déchaînement de la deuxième guerre mondiale, au cours de laquelle d'innombrables crimes furent perpétrés, au nom de la

doctrine raciale, contre les populations civiles désarmées, contre des femmes et des enfants.

Cette doctrine elle-même telle qu'elle se trouve ouvertement exposée dans *Mein Kampf*, avec son partage des populations humaines en « Aryens » civilisateurs et dominateurs en peuples de catégories inférieures et en juifs ou « sémites » malfaisants et destructeurs, constitue un discours délirant et criminel.

Les anthropologues sont en effet unanimes à constater qu'il n'existe pas de hiérarchie d'ordre mental ou moral entre les ethnies ou races humaines. Cette constatation a été formulée en 1950 par une commission internationale de savants, réunie par l'UNESCO.

Mais comme l'indiquait lors du procès de Nuremberg le général des SS von dem Bach-Zelewski :

« Si vous prêchez pendant dix longues années que les peuples slaves constituent une race inférieure et que les Juifs sont des sous-hommes, il s'ensuivra logiquement qu'on acceptera comme un phénomène naturel le fait de tuer des millions de ces êtres humains. De "Mein Kampf" le chemin conduit directement aux fournaises d'Auschwitz et aux chambres à gaz de Maï Danek. »

Dès l'invasion de la Pologne, en automne 1939, Hitler commença à faire appliquer son programme d'État ou Empire racial, destiné à assurer à tout jamais la prépondérance mondiale du III^e Reich. À cette fin, il était prévu de limiter la fécondité des Polonais, des Tchèques,

des Russes et des autres peuples slaves; de se livrer à des transferts de population pour mettre des terres à la disposition des colons allemands; de passer au crible des enfants afin de déceler, sur la foi de leur aspect extérieur, ceux d'entre eux qui paraissaient « germanisables »; enfin et surtout, il était prévu de détruire les cultures slaves, en supprimant les établissements d'enseignement secondaire et supérieur et en éliminant physiquement les porteurs vivants de ces cultures, intellectuels et autres membres des élites. Un nombre mal connu, mais qui se chiffrait par millions d'hommes et de femmes désarmés fut exterminé en conséquence, sur place ou dans les camps de concentration allemands. Quant à la masse des populations slaves, elle était destinée à servir de réservoir de main-d'œuvre agricole et industrielle à la « race des seigneurs » allemands.

Une politique « raciale » devait également être appliquée dans les territoires occupés de l'Europe de l'Ouest. Un ordre daté du 7 août 1942 cité dans le jugement du tribunal international de Nuremberg, prescrivait pour ce qui est de l'Alsace : « Le problème de la race sera envisagé le premier, à seule fin que les gens qui ont une valeur raciale soient déportés en Allemagne et que tous les gens inférieurs du point de vue de la race soient déportés en France. »

D'autres catégories d'être humains, considérés comme des bouches inutiles, ou comme parasites malfaisants, furent vouées dans le III^e Reich à l'extermination totale.

Les premières dispositions en ce sens furent édictées à l'encontre des malades mentaux et faibles d'esprit allemands. Au lendemain de la déclaration de la guerre, en septembre 1939, Hitler signait un ordre secret relatif à la « suppression des vies indignes d'être vécues ». Le concept était aussi vague que large. En pratique, les pensionnaires des asiles devaient être exterminés par des psychiatres pro-nazis, l'examen de chaque dossier ne durait que quelques minutes; les malades qui paraissaient inguérissables aux examinateurs étaient dirigés sur l'une des six « stations d'euthanasie » créées en Allemagne à cette fin. À l'arrivée, les victimes étaient introduites, par petits groupes dans une pièce camouflée en salle de douches, dans laquelle elles étaient asphyxiées par l'oxyde de carbone insufflé par une tuyauterie. Les familles étaient mises au courant par des lettres stéréotypées, les avisant d'un décès dû à une crise cardiaque, ou à quelque autre maladie. De la sorte, un nombre estimé à cent mille êtres humains furent assassinés, entre septembre 1939 et août 1941.

Mais ce genre de duperie ne pouvait pas se poursuivre indéfiniment. D'une part, ces décès subits paraissaient souvent suspects aux familles, d'autre part, le transfert des malades donnait l'éveil, puisqu'on les voyait quotidiennement arriver aux « stations d'euthanasie », mais jamais repartir, et qu'on voyait aussi la fumée s'élever des crématoires. La vérité ne tarda donc pas à filtrer; des prélats, tant protestants que catholiques, élevèrent des protestations publiques, et c'est dans ces conditions que Hitler estima préférable de

suspendre, pour la durée de la guerre, l'extermination des malades mentaux allemands.

C'est en leur qualité d'« asociaux » que les Tziganes furent voués à la mort dans le III^e Reich. Une circulaire de 1938 énuméra les griefs à leur égard :

« Pour des raisons de santé publique, et en particulier, parce que les Tziganes ont une hérédité notoirement chargée, que ce sont des criminels invétérés qui constituent des parasites au sein de notre peuple et qu'ils ne sauraient qu'y produire des dommages immenses... il convient en premier lieu de veiller à les empêcher de se reproduire et de les contraindre au travail forcé dans les camps de travail. »

Mais ce n'est qu'en décembre 1942 que Himmler ordonna leur arrestation et leur transfert au camp d'Auschwitz. Un camp « familial » fut créé pour eux, où ils bénéficièrent de quelques privilèges. Cependant, en août 1944, Himmler donnait l'ordre de les expédier dans les chambres à gaz.

En Europe, la majeure partie des Tziganes habitaient la Hongrie et l'Union Soviétique. Dans ce dernier pays, ils étaient fusillés au fur et à mesure de l'avance allemande, en même temps que les Juifs et les membres du parti communiste. Le chiffre total des victimes tziganes est évalué (avec une grande marge d'approximation) à deux cent mille.

L'antisémitisme forcené de *Mein Kampf* fut appliqué dès l'arrivée au pouvoir d'Hitler.

Les Juifs furent éloignés de la fonction publique et de l'enseignement. La population fut conviée à boycotter les commerces appartenant à des juifs. En 1935, ils furent collectivement déchus de la nationalité allemande et les mariages ou relations sexuelles avec des partenaires aryens furent interdits sous peine de prison. Une vague d'émigration s'ensuivit tandis que le Gouvernement nazi multipliait les mesures humiliantes et spoliatrices. En novembre 1938, des centaines de synagogues et de maisons juives furent incendiées par des groupements paramilitaires nazis (SA et SS) et des dizaines de milliers de Juifs, incarcérés dans des camps de concentration.

Accusés de conspirer contre l'Allemagne, de vouloir fomenter une guerre et d'être les dirigeants occultes, tant de la révolution communiste que des régimes capitalistes, les Juifs furent ouvertement menacés de mort par Hitler, quelques mois avant l'agression de la Pologne : « Si la juiverie internationale réussissait, en Europe ou ailleurs, à précipiter les peuples dans une guerre mondiale, le résultat n'en serait point une bolchevisation de l'Europe et une victoire du judaïsme, mais l'extermination de la race juive en Europe. »

À la fin de *Mein Kampf*, Hitler écrivait :

« Si l'on avait, au début et au cours de la guerre tenu une seule fois douze ou quinze mille de ces Hébreux corrupteurs du peuple sous les gaz empoisonnés que

des centaines de milliers de nos meilleurs travailleurs allemands de toute origine et de toutes professions ont endurés sur le front, le sacrifice de millions d'hommes n'eût pas été vain. Au contraire, si l'on s'était débarrassé à temps de ces quelque douze mille coquins, on aurait peut-être sauvé l'existence d'un million de bons et braves Allemands pleins d'avenir. »

Dès l'invasion de la Pologne, en automne 1939, les détachements policiers allemands y multipliaient les sévices de tout ordre à l'encontre des Juifs qui furent isolés du reste de la population. Compte tenu de leurs conditions de vie, et notamment du rationnement draconien, ils paraissaient voués à mourir lentement de famine. Mais en attaquant en juin 1941 la Russie, Hitler fit accélérer le processus. Des détachements de S.S. furent chargés par lui de fusiller « tous les représentants de l'idéologie ennemie », c'est-à-dire au premier chef, les Juifs. Pour que l'opération se poursuive, autant que possible sans encombre, les victimes étaient avisées, localité par localité, qu'elles allaient être transférées dans un « territoire autonome juif » ; elles étaient ensuite conduites dans un bois ou dans un ravin à proximité, et abattues à la mitrailleuse.

Le jugement du Tribunal International de Nuremberg cite, à ce propos, le témoignage d'un ingénieur allemand, Hermann Graebe, que la firme qui l'employait avait envoyé en Ukraine :

« Nous entendîmes ensuite une succession rapide de coups de fusil, tirés de derrière une des buttes

de terre. Les personnes qui étaient descendues des camions, hommes, femmes et enfants de tous âges durent se déshabiller sur l'ordre des S.S., munis de cravaches ou de fouets à chien... À ce moment, le premier S.S. cria quelque chose à son camarade. Ce dernier compta une vingtaine de personnes, les mit à part et leur dit de se placer derrière le tertre... Moi-même je fis le tour du tertre, et me trouvai en face d'une fosse commune effroyable. Des corps étroitement serrés étaient empilés les uns sur les autres, de sorte que seules les têtes étaient visibles. La plupart étaient blessés à la tête, et le sang leur coulait sur les épaules. Quelques-uns parmi les fusillés bougeaient encore. D'autres levaient les mains et tournaient la tête pour montrer qu'ils étaient encore vivants. La fosse était remplie aux deux tiers. J'évalue à un millier le nombre de corps qu'elle contenait. Je cherchai des yeux l'homme qui avait procédé à l'exécution. C'était un soldat S.S.; il était assis, les jambes ballantes, au bord étroit de la fosse. Un fusil-mitrailleur était posé sur ses genoux et il fumait une cigarette. »

Au moins un million de juifs furent fusillés de cette manière en Union soviétique.

Mais ces massacres, perpétrés en plein jour, sous les yeux de civils allemands et de l'armée régulière, ne pouvaient pas ne pas s'ébruiter en Allemagne et ailleurs, suscitant l'effroi et l'indignation.

C'est pourquoi ailleurs qu'en Union soviétique, l'extermination des Juifs fut poursuivie par de tout autres procédés, dans le secret des camps de la mort. Au cours de l'hiver 1941-1942, cinq camps furent installés à cette fin en Pologne, le pays dans lequel le peuple juif était le plus dense. Ils fonctionnaient conformément aux méthodes mises au point dans les « stations d'euthanasie » allemandes, mais à une échelle autrement vaste : on évalue à deux millions le nombre des victimes; le stratagème du « territoire autonome juif » qu'on leur faisait miroiter, assurait, au début du moins, leur docilité.

Par la suite, la vérité finit par filtrer, mais elle y mit du temps. Le principe même d'une « industrie de la mort » était tellement nouveau, tellement insolite qu'à l'étranger, notamment dans les pays belligérants ou les pays neutres, on refusait d'y ajouter foi.

Dans les autres pays européens, les opérations étaient plus complexes puisque les Juifs n'y avaient pas été isolés au préalable du reste de la population, dont en règle générale, ils ne se distinguaient d'aucune manière. Il fallait donc, pour pouvoir les arrêter, les dépister auparavant et les recenser, pays par pays, parfois avec le concours des polices locales. Une vaste organisation, dirigée par le colonel S.S. Adolf Eichmann fut créée à cette fin. De tous les pays occupés, de France, de Norvège ou de Grèce, les Juifs étaient ensuite déportés au camp d'Auschwitz (Pologne occidentale), le plus vaste des camps de la mort. Ce camp était aussi un camp de travail dans lequel les déportés valides devaient d'abord

travailler, en des conditions inhumaines et jusqu'à ce que la mort s'ensuive.

Dans son jugement, le Tribunal international de Nuremberg a donné une description circonstanciée du camp d'Auschwitz :

« En ce qui concerne Auschwitz, le Tribunal a entendu le témoignage de Hoess, qui en fut le Commandant, du 1^{er} mai 1940 au 1^{er} décembre 1943. À son avis, dans ce seul camp et pendant cette période, deux millions cinq cent mille personnes furent exterminées et cinq cent mille autres périrent de maladie ou de faim. Hoess a décrit la manière dont étaient choisis ceux qui allaient être exterminés :

“Nous avons à Auschwitz deux médecins S.S. de service, dont la mission consistait à procéder à l'examen physique des prisonniers dès l'arrivée des convois. Les prisonniers devaient défiler devant l'un des médecins qui prenait sa décision immédiatement, à mesure qu'ils passaient. Ceux qui étaient capables de travailler étaient envoyés au camp. Les autres étaient immédiatement envoyés aux installations d'extermination. Dans tous les cas, les enfants en bas âge étaient tués, car leur âge les rendait inaptes au travail [...]. Très souvent, des femmes cachaient leurs enfants sous leur vêtement mais évidemment, lorsque nous les trouvions, ils étaient expédiés vers les lieux d'extermination.” »

Quant aux exterminations mêmes, Hoess les décrivait en ces termes :

« Il nous fallait de trois à quinze minutes pour tuer les victimes dans la chambre de mort, le délai variant suivant les conditions atmosphériques. Nous savions qu'elles étaient mortes quand elles cessaient de crier. En général, nous attendions une demi-heure avant d'ouvrir les portes et d'enlever les cadavres que nos commandos spéciaux dépouillaient alors de leurs bagues et de leurs dents en or. »

Les coups, le régime de famine, les tortures et les exécutions étaient la règle. Les détenus étaient soumis à des expériences cruelles. Dans le camp de Dachau, en août 1942, certains furent immergés dans l'eau froide jusqu'à ce que la température de leur corps s'abaissât à 28 °C et que la mort survint. On effectuait également différentes expériences concernant les hautes altitudes, la durée pendant laquelle des êtres humains peuvent vivre dans l'eau glacée, l'effet des balles empoisonnées et de certaines maladies contagieuses. Enfin, on expérimenta la stérilisation d'hommes et de femmes par les rayons X et par d'autres méthodes.

Des documents et des dépositions ont montré au Tribunal quel était le traitement des internés avant leur exécution et ensuite quel était le sort réservé à leurs corps. On coupait leurs cheveux pour les envoyer en Allemagne et les utiliser à la fabrication de matelas. On récupérait également les vêtements, l'argent et les objets de valeur

appartenant aux victimes et on les envoyait à des services qualifiés pour en disposer. Après l'extermination, les dents et appareils dentaires en or étaient prélevés sur les cadavres et envoyés à la Reichsbank qui les faisait fondre en lingots. Les cendres provenant de l'incinération étaient utilisées comme engrais et, dans certains cas, on fit des essais en vue de se servir de la graisse des victimes pour la production industrielle de savon. Des groupes spéciaux parcouraient l'Europe à la recherche des Juifs pour les soumettre à la « solution finale ». Des missions allemandes furent envoyées dans les pays satellites, tels que la Hongrie ou la Bulgarie, afin d'organiser le transfert vers les camps d'extermination et on sait que, à la fin de l'année 1944, 400 000 Juifs de Hongrie avaient été assassinés à Auschwitz. On a aussi la preuve que 110 000 Juifs ont été évacués d'une partie de la Roumanie pour être exterminés. Adolf Eichmann, que Hitler avait chargé de ce programme, a estimé que cette politique avait causé la mort de six millions de Juifs, dont quatre millions périrent dans les camps d'extermination.

L'actualité révèle une certaine renaissance de l'idéologie et des pratiques nazies :

Certains « historiens » nient l'évidence des génocides perpétrés par les nazis afin de rendre à nouveau présentable cette doctrine.

Des monuments de la résistance sont attaqués et profanés de même que des synagogues ou des cimetières Juifs.

Des attentats racistes et antisémites se multiplient et s'aggravent.

Le lecteur de *Mein Kampf* doit donc se souvenir des crimes contre l'humanité qui ont été commis en application de cet ouvrage, et réaliser que les manifestations actuelles de haine raciale participent de son esprit.

Mon combat,

Nouvelle traduction

© Stéphane Bérard, 2013.

Mise en pages : Questions théoriques.

En couverture : Vareuse d'Adolf Hitler.

Image prélevée sur le site : <http://www.estudiodehitler.com/2011/05/uniformes-de-hitler.html>.

Les p. 1 à 27 du présent texte ont paru dans la revue *Nioques #11*, Outside/La Fabrique, en 2012.

Voir : <<http://revuenioques.blogspot.fr>>.

Stéphane Bérard

<<http://www.documentsdartistes.org/artistes/berard/repro.html>>

<<http://galerieevameyer.com/artistes/oeuvres/89/stephane-berard>>